

« Une nouvelle approche
de l'animalité du désir féminin
qui en étonnera et fasc meta-inera plus d'un. »
Diane Ackerman

DANIEL BERGNER

**QUE
VEULENT
LES
FEMMES
?**

**Les nouvelles découvertes
sur la libido féminine**

Hugo Doc

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Daniel Bergner

Que veulent les femmes ?

La libido féminine mise à nu

2014

ÉDITIONS HUGO & CIE
38, rue La Condamine
Paris 17^e

© 2014, Hugo & Cie pour l'édition française
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755615197

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

DU MÊME AUTEUR :

Moments of Favor

The Other Side of Desire : Four Journeys into the Far Realms of Lust and Longing

In the Land of Magic Soldiers : A Story of White and Black in West Africa

God of the Rodeo : The Quest for Redemption in Louisiana's Angola Prison

Afin de protéger la vie privée des femmes dont la vie sexuelle et les relations personnelles sont exposées dans ce livre, j'ai changé leur nom ainsi que certains détails mineurs qui auraient pu les identifier. Il n'en est rien en ce qui concerne les spécialistes que j'ai rencontrés, ou Shanti Owen, que je cite explicitement dans le chapitre Huit.

Certains extraits de ce livre ont été publiés à l'origine, et sous différentes formes, dans le *New York Times Magazine*.

À Georgia

S

Couverture

Titre

Copyright

Du même auteur :

Dédicace

CHAPITRE UN - ANIMALE

CHAPITRE DEUX - CORPS ET ESPRIT

CHAPITRE TROIS - FABLE SEXUELLE DE LA SCIENCE ÉVOLUTIVE

CHAPITRE QUATRE - LA GUENON ET LES RATS

CHAPITRE CINQ - NARCISSISME

CHAPITRE SIX - L'IMPASSE

CHAPITRE SEPT - MONOGAMIE

CHAPITRE HUIT - QUATRE ORGASMES

CHAPITRE NEUF - SUBSTANCE MAGIQUE

CHAPITRE DIX - AU COMMENCEMENT

LECTURES

REMERCIEMENTS

CHAPITRE UN

ANIMALE

En abordant le sujet des femmes et de la sexualité, Meredith Chivers aurait aimé faire table rase de notre monde civilisé. Elle rêvait d'oublier les conventions sociales, la liste des péchés et autres influences culturelles. « J'ai passé un temps infini, affirmait-elle, à tenter d'imaginer à quoi pouvait ressembler la vie des grands primates qui ont précédé l'homme. »

J'ai rencontré Meredith Chivers pour la première fois il y a sept ans, elle avait alors dans les trente-cinq ans. Elle portait des bottes à hauts talons, lacées presque jusqu'aux genoux, et de fines lunettes rectangulaires très élégantes. Ses longs cheveux blonds cascadaient sur un haut noir décolleté. Malgré son jeune âge, elle s'était déjà distinguée dans sa discipline d'élection, la sexologie. Le nom prête parfois à sourire, compte tenu de l'opposition incongrue du préfixe, plutôt basique, et du suffixe, réservé aux savants et érudits. Pourtant, la science existe et ses ambitions ont toujours été grandes. Celles de Meredith Chivers étaient de cet ordre. Elle nourrissait l'espoir de se pencher sur les mécanismes de la psyché, de dépasser les impératifs de la culture, de l'éducation, de tout l'acquis humain, pour enfin saisir une parcelle du moi primal et essentiel de la femme : quelque ensemble de vérités en matière de sexualité qui

pourrait exister, de manière inhérente, au cœur de sa personnalité.

Les hommes sont des animaux. Pour tout ce qui touche à l'éros, nous tenons ceci pour un axiome de la psychologie. C'est la société qui dompte l'homme, qui le maintient la plupart du temps derrière des barrières, mais cette contrainte ne parvient pourtant pas à masquer sa condition de nature, qui transparait sous d'innombrables formes – la pornographie, la promiscuité, l'infinité de regards dirigés vers l'infinité de corps du désir qu'il croise –, ce que confirment les études de la science commune : le cerveau des hommes est souvent dominé par les régions inférieures, les moins avancées sur le plan neurologique ; les hommes sont programmés par des forces d'évolution qui les poussent à désirer irrésistiblement un objet affichant certaines caractéristiques ou proportions physiques, comme le fameux rapport taille-hanches de 0,7 chez les femmes censé exciter tous les mâles hétérosexuels de la planète, de France, des États-Unis ou de Guinée-Bissau ; les hommes sont conduits, toujours sous le diktat de l'évolution, à multiplier les chances que leurs gènes se perpétuent pour l'éternité, ce qui les contraint à distribuer largement leur semence, et donc à chercher à le faire avec toutes les femmes ayant un rapport taille-hanches de 0,7 qui passent à proximité.

Mais pourquoi ne dit-on jamais que les femmes sont aussi des animaux ? Meredith Chivers s'était lancé le défi de découvrir les réalités animales chez la femme.

Elle a donc entamé ses recherches dans un certain nombre de villes, Evanston, dans l'Illinois, proche de Chicago, Toronto, et plus récemment Kingston, dans l'Ontario, petite ville repliée sur elle-même, presque fragile. L'aéroport de Kingston n'est guère

plus qu'un hangar. L'architecture de la ville, où s'alignent quelques maisons en pierre blafarde, donne à certaines rues une allure rassurante et cossue, pourtant on n'échappe pas à l'impression que cette bourgade, où le lac Ontario se déverse dans la rivière Saint Lawrence, n'a guère évolué depuis le jour où les Français y avaient établi un comptoir de peaux et fourrures au xvii^e siècle. C'est à Kingston qu'est établie la Queen's University, célèbre et imposante institution où Meredith enseigne la psychologie, mais la ville est si austère, si réduite, que l'on n'a aucun mal à imaginer des temps anciens où rien encore n'existait, ni les bâtiments ni les rues, où l'espace n'était constitué que de conifères et de neige.

C'est cela qui m'a frappé lorsque je lui ai rendu visite. Parce que pour atteindre cette vision intérieure qu'elle désirait, il fallait plus que se défaire des codes sociaux ; il fallait également se débarrasser des rues, de toutes les structures physiques et intangibles qui affectent à la fois conscient et inconscient, il fallait qu'elle recrée une situation pure, primordiale, afin de pouvoir affirmer : voilà ce qui constitue le cœur de la sexualité féminine.

De toute évidence, elle ne parviendrait jamais à établir les conditions nécessaires à sa recherche, car il semblait avéré que de telles conditions de pureté primale ne pouvaient être recréées parce que nos plus lointains ancêtres, nos *Homo heidelbergensis* et nos *Homo rhodesiensis* au front bas, à quelques centaines de milliers d'années de nous, possédaient déjà leur protoculture. Néanmoins, elle se targuait d'un atout innovant : le pléthysmographe, un petit appareil muni d'une ampoule et d'un capteur de lumière miniatures que l'on insère dans le vagin.

C'est ce qu'avaient fait ses sujets d'étude en s'asseyant dans le petit fauteuil inclinable de cuir fauve installé dans son laboratoire pauvrement éclairé de Toronto, où elle m'avait parlé pour la première fois de ses expériences. À demi renversée sur le fauteuil de cuir, chacune des jeunes femmes était soumise à une série de films pornographiques sur l'écran d'un vieil ordinateur de bureau. La fine ampoule transparente de cinq centimètres du pléthysmographe émettait une impulsion lumineuse contre les parois vaginales et évaluait son intensité en retour, permettant ainsi de mesurer l'afflux sanguin dans le vagin. Un afflux sanguin déclenche ce que l'on nomme une transsudation vaginale, la sécrétion d'un lubrifiant par les pores de la muqueuse vaginale. Indirectement donc, le pléthysmographe mesure l'intensité de ces sécrétions. De cette manière, les barrières mentales sont contournées, les régions cérébrales supérieures n'exercent plus aucune répression et l'on cerne de plus près ce qui, au niveau primaire, excite les femmes.

En s'engageant pour cette expérience, les sujets de Meredith Chivers devaient spécifier si elles étaient lesbiennes ou hétérosexuelles. Les films leur soumettaient les scènes suivantes :

Une femme aux formes superbes est allongée sur une couverture verte de l'armée, dans les bois, tandis que son amant lui fait l'amour. Les cheveux de l'homme sont coupés très courts, ses épaules musclées saillent. Il s'appuie sur ses bras tendus et pénètre sa partenaire. Elle a levé les jambes pour enserrer sa taille. Lorsqu'il accélère son va-et-vient en elle, on voit les muscles de ses fesses se crispier, tandis que la femme étend les mains pour agripper les bras de son partenaire.

À l'issue de chaque petit film de quatre-vingt-dix secondes, les sujets étaient soumis à une vidéo neutre afin de ramener les mesures du pléthysmographe au niveau minimum. En l'occurrence, il s'agissait d'un panoramique sur des sommets montagneux finissant sur un plateau désolé.

Ensuite, un homme marche sur une plage, il est nu. Il a le dos musclé, les dorsaux en V, des abdominaux en tablettes de chocolat, les cuisses puissantes. Il lance un galet dans les vagues. Pas l'ombre d'un coussinet de graisse sur son torse sculptural, ses fesses lisses. Il longe à grands pas l'arête d'un précipice. Son sexe au repos se balance d'une cuisse à l'autre. Il lance un second galet, faisant saillir ses dorsaux.

Une femme élancée au visage ovale et serein, les cheveux bouclés, est assise au bord d'une grande baignoire. Ses aréoles brunes se détachent sur sa peau bronzée. Une seconde femme émerge de la baignoire, ses cheveux blonds et mouillés encadrent son visage. Elle enfouit son visage entre les cuisses de la femme brune et la lèche voluptueusement.

Un homme à la barbe de trois jours s'agenouille devant un autre homme au bas-ventre musclé et luisant, et enfonce son pénis en érection dans sa bouche.

Une femme aux longs cheveux bruns se penche au-dessus du bras d'un canapé, les fesses lisses et offertes. Puis elle étend son corps bruni et satiné sur le cuir blanc. Elle a de longues jambes, la poitrine haute et généreuse. Elle se lèche les doigts avant de se caresser le clitoris. Genoux relevés, elle écarte largement les cuisses, caressant sa poitrine. Ses reins commencent à frémir, à se soulever.

Un homme en sodomise un autre, qui laisse échapper des gémissements de plaisir ; une femme nue fait des ciseaux avec

ses jambes au cours d'une séance de gym ; un athlète à lunettes, nu, allongé sur le dos, se masturbe ; un homme caresse la cuisse d'une femme avec une sandale noire et l'entreprind avec la langue ; une femme en chevauche une autre, munie d'un godemiché fixé par un harnais.

Ensuite, un couple de bonobos – un singe originaire d'Afrique – traverse une prairie. Le mâle arbore un pénis noueux, rose, en érection. Subitement, la femelle s'allonge sur le dos, les jambes en l'air, et le mâle la pénètre, adoptant immédiatement un rythme furieux. La femelle rejette les bras derrière la tête, succombant apparemment à un plaisir érotique sans entraves.

Allongées sur le fauteuil inclinable, les sujets de Meredith, lesbiennes comme hétéros, se sont toutes senties excitées instantanément par l'ensemble des films, dont celui sur la copulation des bonobos. Les données recueillies par le pléthysmographe étaient sans appel : l'excitation sexuelle était totalement anarchique.

« C'est par cette expérience que j'ai inauguré mon étude sur le désir chez la femme. » Le mari de Meredith Chivers, un psychologue dont j'avais sollicité la contribution pour un autre ouvrage sur la sexualité, nous avait présentés. Bientôt, je m'instruisais auprès de Meredith, mais également auprès de nombreux chercheurs qu'elle avait baptisés la « masse critique grandissante » d'universitaires féminines qui participaient à la reconstruction du puzzle des méandres érotiques chez la femme. J'ai ainsi fait la connaissance de Marta Meana, armée de son oculomètre dernier cri, de Lisa Diamond, qui depuis des années se penche sur des récits sur la vie érotique des femmes, et de Terri Fisher, devant son faux détecteur de mensonges. Un

certain nombre d'hommes s'étaient joints au projet. Ainsi Kim Wallen et ses chimpanzés, et Jim Pfaus et ses souris de laboratoire. Adiaan Tuiten s'occupait du dépistage génétique et de ses aphrodisiaques personnalisés, le *Lybrido* et le *Lybridos*, dont la formule avait été transmise pour approbation à la FDA, l'Agence américaine chargée d'évaluer les produits alimentaires et médicamenteux.

Tandis qu'ils m'expliquaient les divers domaines de recherche dans leurs laboratoires et sur leurs animaux, je m'intéressais également à un nombre incalculable de femmes ordinaires qui souhaitaient partager leurs désirs et leur confusion, tentant d'expliquer ce qu'elles comprenaient, ou ne parvenaient pas à comprendre, concernant leur sexualité. Un certain nombre de témoignages figurent dans les pages de ce livre. J'ai ainsi fait la connaissance d'Isabel, au seuil de la trentaine et obsédée par une seule question : devait-elle ou non épouser son petit ami, un beau jeune homme qui l'adorait, qu'elle avait aimé mais pour lequel elle ne ressentait plus de désir ? Plus d'une fois, dans le café qu'ils fréquentaient, elle lui avait demandé : « Embrasse-moi comme si tu venais de faire ma connaissance. » Elle ressentait alors une certaine émotion, mais tellement fugace qu'elle s'évanouissait aussitôt. Elle retenait la leçon, se persuadant qu'il valait mieux ne pas se poser de telles questions. « Mais je n'ai pas encore trente-cinq ans ! Pourquoi je ne ressens plus cette excitation comme avant ? » Et puis, il y a eu Wendy, une dizaine d'années de plus qu'Isabel, qui s'était inscrite pour tester le *Lybrido* et le *Lybridos*, afin de savoir si une pilule encore à l'essai pouvait ranimer la flamme qu'elle avait connue auparavant avec son mari, le père de ses deux enfants.

J'ai recueilli d'autres témoignages, comme celui de Cheryl, qui tentait lentement mais avec courage de retrouver ses sensations érotiques après un cancer dont l'opération l'avait défigurée. Ou bien Emma, qui avait demandé à ce que notre première conversation se déroule dans le club de strip-tease où elle travaillait dix années auparavant. Ces témoignages ne figurent pas dans ce livre, mais ont contribué à l'enrichir. J'ai multiplié les rencontres, recueillant un tissu d'informations précieuses, pour tirer en fin de compte quelques leçons dans lesquelles la voix des femmes se mêle aux découvertes récentes de la science.

La libido féminine – dans sa diversité et sa puissance inhérente – constitue une force sous-estimée et muselée, même de nos jours, dans une société saturée de sexualité jusqu'ici sans bornes.

En dépit des notions dont nous imprègne notre culture, la force de la libido féminine n'est pas, en grande partie, stimulée ou nourrie par une quelconque intimité ou un sentiment de sécurité émotionnelle, comme le souligne Marta Meana devant les résultats de son oculomètre.

Une de nos hypothèses parmi les plus rassurantes, surtout pour les hommes mais bien partagée par les deux sexes, selon laquelle l'érotisme féminin est bien plus adapté à la monogamie que la libido masculine, n'est rien d'autre qu'un conte de fées. Cela ne tient pas.

La monogamie est un des idéaux les plus chers et les plus profondément enracinés de notre culture. On peut parfois douter de cette norme, se demander si elle est bien appropriée, on peut ménager des exceptions, mais on la considère toujours comme une évidence rassurante, et tout simplement juste. C'est

le présupposé qui nous sert de modèle romantique : il dicte la forme de notre famille, ou du moins nos rêves de vie conjugale ; il établit nos croyances en matière de parentalité. La monogamie fait partie – ou du moins nous aimons nous en persuader – du tricotage nécessaire qui relie les membres de notre société, qui l'empêche de partir en lambeaux.

Les femmes sont censées être les alliées les plus naturelles de la norme, celles qui en prennent soin et la défendent, leur dimension érotique étant plus adaptée, biologiquement, à la fidélité. On se raccroche à ce conte de fées, on s'y agrippe en faisant référence à la psychologie évolutionniste, discipline dont la théorie sexuelle centrale établit une comparaison entre les femmes et les hommes, théorie fort mal étayée en l'occurrence mais qui séduit la conscience et calme nos peurs. Pendant ce temps, certaines compagnies pharmaceutiques entament des recherches sur un médicament, réservé aux femmes, qui pourrait mettre à mal la monogamie.

CHAPITRE DEUX

CORPS ET ESPRIT

C'est le père de Meredith Chivers, colonel dans l'armée de l'air canadienne, qui lui communique son amour pour la collecte d'informations. Diplômé en ingénierie des facteurs humains, il construit des cockpits efficaces pour les chasseurs à réaction ; pour cela, il étudie le temps de réaction aux signaux et la disposition la plus adaptée du poste de pilotage. Il transmet à sa fille la vénération de l'expérience empirique. En ramassant un caillou, il lui explique les formations géologiques ; il déterre un ver de terre et démontre pour elle l'aération des sols. Dès que le supplément télé hebdomadaire du journal du dimanche arrive, elle souligne toutes les émissions scientifiques. Pour ses hamsters, elle construit elle-même des labyrinthes dans des vieux cartons. Elle cherche la récompense idéale – l'odeur du beurre de cacahuètes, découvre-t-elle, est trop envahissante, trop déroutante, alors elle choisit des légumes – et se livre à des expériences pour déterminer si les rongeurs nocturnes se montrent plus efficaces et trouvent leur chemin plus rapidement la nuit.

Dans l'atelier de son père, au sous-sol, elle apprend à fabriquer sous son œil expert un réfrigérateur miniature complet avec ses gonds en fil de fer, ainsi qu'un petit box pour les chevaux qu'elle installe dans la maison de poupée qu'il lui a

construite. Elle est fascinée par la manière dont les choses – animées et inanimées – s'emboîtent et fonctionnent ensemble ; à la faculté, elle s'inscrit en neurosciences, suit assidûment les cours de biophysique et de biochimie jusqu'à ce qu'un ami étudiant lui suggère de s'inscrire à un cours moins ardu, celui consacré à la sexualité. Six cents étudiants s'entassent dans l'amphithéâtre. Un jour, le professeur projette quelques diapositives, dont celle d'un sexe féminin. Sur l'écran géant, en gros plan, chacun peut détailler les plis et les chairs ouvertes d'une vulve. La salle est révoltée, on entend des interjections dégoûtées, dont la plupart, s'étonne Meredith, sont émises par des filles. Les gros plans d'un pénis ne soulèveront pas la moindre vague de protestation chez les étudiants des deux sexes.

Alors qu'elle fréquente encore le collège, elle dessine pour un groupe de garçons de sa classe un croquis anatomique du sexe féminin, une sorte de plan destiné à les aider à trouver le clitoris. Aussitôt, elle est entourée d'étudiantes offusquées, elle s'étonne : c'est donc ainsi que vous réagissez devant votre propre corps ?

À l'issue du cours magistral, elle s'inscrit à un séminaire sur la sexualité, où elle organise une séance sur les problèmes rencontrés par les femmes confrontées à l'orgasme ; elle présente une vidéo où une femme d'une soixantaine d'années parle de son nouveau partenaire et de son éveil tardif à la sexualité. La discussion qui s'ensuit est animée, et elle quitte la salle enthousiasmée. Mais comment concevoir une carrière dévouée à la sexualité, mis à part ouvrir un cabinet de sexologue, ce qui ne la séduit guère ? Elle poursuit ses études de neuropsychologie et s'attelle à sa thèse, qui renforcera une

évidence déjà connue : ses expériences montrent que les hommes homosexuels ont moins de réussite que les hétéros confrontés au test des formes tridimensionnelles, tout comme les femmes, en moyenne, s'en sortent moins bien que les hommes.

Cet épisode de ses recherches universitaires ne s'avère pas vraiment concluant sur le plan professionnel. Il intervient dans un domaine de la science sujet à de multiples controverses, principalement parce qu'il tend à conclure qu'il existe des différences certaines entre les hommes et les femmes, différences dues non à la culture mais à leurs gènes. Mais Meredith Chivers se moque des controverses ; elle constate une étrange liaison entre le genre (les différences de succès entre hommes et femmes confrontés à la rotation des formes tridimensionnelles), le désir (les différences similaires entre homos et hétéros) et certains aspects neurologiques qui pourraient bien être innés. Dès qu'elle obtient son diplôme, elle se bat pour décrocher un poste d'assistante au sein du laboratoire de Toronto où, à l'issue de son doctorat, elle investit une pièce exiguë dans laquelle elle s'empresse d'installer le petit fauteuil inclinable et son pléthysmographe. L'institution est en fait un des hôpitaux psychiatriques les plus prestigieux du Canada. Elle le rejoint à vingt-deux ans, seule femme parmi tout l'étage de chercheurs. La sexualité des hommes est le seul domaine de recherche scientifique que l'on y pratique, et elle rassemble un jour son courage pour demander au plus ancien des chercheurs, Kurt Freund, autorité révéérée de la sexologie, alors âgé de quatre-vingt-un ans, pourquoi il ne s'était jamais intéressé à la sexualité féminine.

Le crâne dégarni, le profil en lame de couteau avec des oreilles démesurées, véritables antennes de radar, Freund était un psychiatre d'origine tchèque. Cinquante ans plus tôt, il avait été enrôlé par l'armée tchèque pour débusquer les conscrits qui tentaient d'échapper au service militaire en arguant de leur homosexualité. Il avait mis au point une version pour les hommes du pléthysmographe, bien avant que son équivalent existât pour les femmes. On équipait le sujet d'un tube en verre que l'on scellait hermétiquement à la base du pénis. Puis on projetait des images, tandis que l'on mesurait la pression à l'intérieur du tube ainsi que l'amplitude de l'érection. Si la pression n'augmentait pas chez un conscrit lorsque Freund produisait des images provocantes de jeunes gens, le conscrit était immédiatement enrôlé dans les rangs de l'armée.

Freund n'avait pas choisi comme carrière de traquer les homosexuels. En sortant de l'armée, il tente d'abord de les guérir par le biais de la psychanalyse ; mais il y renonce et se rend chez ses patients pour leur rembourser ses honoraires. Il s'est convaincu entre-temps que l'homosexualité est un phénomène relevant de la biologie prénatale plutôt que de l'éducation ; il insiste sur le fait qu'elle ne peut pas être guérie et s'oppose aux lois tchécoslovaques qui criminalisent les homosexuels. Après avoir fui le régime communiste, il s'installe à Toronto. Ses concepts d'une orientation sexuelle permanente chez les hommes – ce qui entraîne qu'un gay n'a rien d'un malade – aident à convaincre l'APS, l'association psychiatrique américaine, de rayer l'homosexualité de la liste des maladies mentales.

À l'instar des autres chercheurs du laboratoire de Toronto, Freund souligne l'ancrage inné du désir. Certes l'éducation

interagit constamment avec la nature, mais pas dans un rapport d'égalité. À la question de Meredith Chivers, il répond par une autre : « Comment pourrais-je savoir ce que c'est que d'être une femme ? Qui suis-je pour étudier les femmes si je suis un homme ? » Il semblait que cette réponse ait creusé un fossé entre eux. Pour lui, c'était plutôt un gouffre qui les séparait. Meredith comprend alors qu'il existe désormais un défi qu'elle décide de relever. Il fallait maintenant créer des expériences, rassembler des données, en tirer les bonnes déductions, répliquer les résultats. Elle s'imagine déjà devant une carte qui parviendrait à cerner l'éros féminin. « Je me sens comme un pionnier à la lisière d'une forêt immense, me confie-t-elle lors de notre première rencontre. Il y a un chemin qui y pénètre, mais c'est tout. »

Dans ce sens de la quête, on trouve des échos de Sigmund Freud, de ses propos à Marie Bonaparte il y a déjà plus d'un siècle. Disciple de Freud et de ses théories psychanalytiques, Marie était la petite-nièce de Napoléon. « Il y a une grande question à laquelle personne n'a encore jamais répondu, lui avait-il avoué, et que je n'ai pas encore pu résoudre malgré trente ans de recherche sur l'âme féminine. Cette question, c'est : Que veulent les femmes ? »

Tandis qu'elles visionnaient les clips érotiques, les sujets de Meredith Chivers n'étaient pas simplement assujetties au pléthysmographe, elles disposaient également d'une tablette numérique sur laquelle elles évaluaient leur propre réaction d'excitation. Si bien que Meredith disposait à la fois des réactions physiologiques et sensorielles ; et de données objectives et subjectives, chez ses expérimentateurs. Elles ne s'accordaient pas le moins du monde. Tout était contradictoire.

Mais cette dissonance recoupaît étrangement les découvertes des autres chercheurs.

Quelle que fût l'image sur l'écran – femmes entre elles, hommes entre eux, hommes seuls ou femmes se caressant –, les chiffres objectifs de Meredith, chargés de traduire ce que l'on appelle dans le jargon l'amplitude du pouls vaginal, atteignaient un pic à chaque nouvelle suggestion, quoi que les acteurs aient pu faire entre eux ou sur eux-mêmes. Les réactions étaient les mêmes : catalyse de la libido, afflux de sang dans les muqueuses vaginales, palpitation des capillaires. La chercheuse notait cependant quelques différences quant à l'amplitude des pulsations, des variations de degré, avec une constante étonnante : le clip de l'accouplement des bonobos suscitait un afflux sanguin moindre que les clips porno impliquant des humains, mais il y avait une exception. Chez l'ensemble des femmes, hétéros ou lesbiennes, le bel athlète qui parcourt la plage, un véritable Adonis pourtant, suscitait moins d'excitation que les singes en rut. Que faire de cette bizarrerie ?

Les lesbiennes faisaient preuve de plus de discrimination. Au cours des séries de tests effectués par Meredith pour authentifier ses résultats, elles se montrent plus sélectives : l'amplitude s'accroît devant les images où évoluent des femmes. À noter que l'afflux sanguin chez les lesbiennes est également important devant les scènes d'hommes entre eux. Lorsque Chivers s'applique à analyser les résultats, transmis des muqueuses vaginales vers les capteurs puis entrés dans son logiciel, lorsqu'elle les transcrit en graphes de barres verticales, la libido féminine affiche des tendances omnivores.

La tablette numérique contredisait le pléthysmographe, presque systématiquement. L'esprit refuse d'admettre le corps.

Les rapports individuels annonçaient une réaction d'indifférence devant les bonobos. Mais la suite est tout aussi intéressante. Devant les clips de femmes se caressant seules ou entre elles, les hétéros s'affirmaient bien moins excités que ne l'affichaient leur muqueuses. Devant les caresses des hommes entre eux, les femmes hétéros se déclaraient moins intéressées – malgré la réaction excitée de leur sexe. Chivers était également confrontée à une variation des réponses objectives et subjectives dans les données fournies par les lesbiennes : un intérêt modéré enregistré sur les tablettes lorsqu'elles visionnaient des hommes entre eux ou en train de se masturber.

Meredith s'est ensuite tournée vers des sujets masculins, homos ou hétéros, pour les soumettre aux mêmes expériences. Une fois le pléthysmographe adapté à leur morphologie bien en place, leurs sexes ont parlé, mais d'une façon toute différente des sexes des sujets féminins ; ils ont réagi selon des modèles prévisibles qu'elle a dénommés des « spécificités par catégories ». Les hétéros ont éprouvé une faible érection devant des clips d'hommes en train de se masturber, un peu plus prononcée devant des hommes ensemble, mais sans comparaison avec leur degré d'excitation devant les clips de femmes se caressant, de femmes avec des hommes, et plus encore de femmes caressant des femmes. Des catégories spécifiques sont apparues encore plus nettement chez les homosexuels. Réaction immédiate devant des hommes en train de se masturber, pic devant des hommes ensemble et excitation modérée devant les couples hommes-femmes. Dans tous les cas, peu ou pas d'excitation devant des scènes de lesbianisme à l'écran.

Quant à nos bonobos, le mythe d'une pulsion primitive dans la sexualité masculine s'effondre : aucune réaction notable. Les sexes des homos et des hétéros restent au repos devant les primates tout comme devant les panoramiques de montagnes et de plateaux. Pourtant, chez les sujets masculins, les données objectives correspondent exactement aux données subjectives enregistrées par les tablettes. Les corps et les esprits fonctionnent en harmonie.

Comment expliquer le conflit entre ce qu'affirment les femmes et les réactions de leurs muqueuses vaginales ? Pour Meredith, on peut suggérer plusieurs raisons. Selon la chercheuse, l'anatomie pourrait jouer un rôle. Le pénis est un organe à taille variable, qui frotte contre les vêtements. Il entre en érection et subit la détumescence. Les petits garçons grandissent avec la conscience constante de cet organe, et le cerveau masculin est habitué à recevoir des informations de leur sexe. Un circuit fermé s'établit entre le corps et la conscience de la sensation, l'un affectant l'autre, les réponses aux stimuli sont rapides et désinhibées. La morphologie féminine, où l'organe sexuel est architecturé vers l'intérieur, rend peut-être les messages moins clairs, moins aisés à décoder.

Mais les femmes diminuaient-elle consciemment ou bloquaient-elles inconsciemment l'impact érotique d'un grand nombre d'images qui les portaient, parfois même instantanément, à l'incandescence ?

Les contradictions dans les données collectées par Meredith convergeaient cependant avec une étude effectuée par Terri Fisher, psychologue à l'université de l'État d'Ohio, qui avait fait appel à deux cents étudiants, garçons et filles, pour remplir un questionnaire sur la masturbation et le recours à la

pornographie. Les sujets avaient été répartis en différents groupes et rédigeaient leurs réponses selon trois conditions : soit ils devaient remettre leur questionnaire rempli à un collègue étudiant, qui devait attendre derrière une porte ouverte lui permettant d'observer l'étudiant au travail ; ou bien on leur assurait expressément que leurs réponses resteraient anonymes ; ou bien enfin ils étaient reliés à un faux détecteur de mensonge par des électrodes fixées sur la main, l'avant-bras et le cou.

Les réponses des garçons apparaissent pratiquement les mêmes dans les trois conditions. Mais, en ce qui concerne les filles, les circonstances s'avèrent cruciales. Un grand nombre de filles du premier groupe, celles qui auraient pu s'inquiéter qu'un camarade consulte leurs réponses, ont répondu qu'elles ne s'étaient jamais masturbées et n'avaient jamais regardé de films X. Les filles auxquelles on avait garanti l'anonymat ont répondu oui beaucoup plus souvent. Et celles qui étaient reliées au détecteur de mensonge ont suscité des réponses pratiquement identiques à celles des garçons.

Parce que les questions étaient soigneusement rédigées, avec beaucoup de tact et sans nécessiter un chiffrage précis, m'avait précisé Terri Fisher par respect pour le courant conservateur qu'elle avait décelé sur le campus, son étude ne peut fournir de données précises sur la fréquence de la masturbation ou du recours à la pornographie ; pourtant, ajoutait-elle, elle écarte les doutes sur les entraves ressenties par les femmes lorsqu'il s'agit de reconnaître l'intensité de leur libido. Lorsque Terri Fisher avait eu recours aux trois conditions exposées plus haut et demandé à ses sujets féminins combien de partenaires sexuels elles avaient connus, les femmes avaient donné des chiffres

inférieurs de 70 % à celles reliées à des fausses électrodes. Elle s'appliqua à renouveler l'expérience avec trois cents nouveaux sujets. Les lesbiennes qui se croyaient soumises au détecteur de mensonge non seulement admettaient avoir connu un nombre supérieur de partenaires que les autres mais, au contraire de leurs équivalents, donnaient des chiffres bien supérieurs à ceux annoncés par les hommes.

Ce genre de censure consciente pourrait bien avoir influé sur les réponses sur tablette fournies par les femmes hétéros de Meredith Chivers, mais qu'en était-il des rapports des lesbiennes ? Beaucoup d'entre elles auraient bien pu adopter une attitude de défiance quant à leur sexualité, cela aurait-il pu amoindrir leur réflexe de mensonge ? C'est une possibilité, quoique dans cette catégorie les femmes auraient pu être motivées par une contrainte d'un autre ordre : le besoin d'être fidèle à leur orientation sexuelle, une sorte d'identité de minorité.

L'étude de Terri Fisher semble déceler un déni volontaire. Néanmoins, estime Meredith, il faut rechercher une motivation plus subtile. À travers des journaux intimes, elle a glané des arguments dans ce sens, preuves non confirmées, sans véritable substance, comme tant de données sur lesquelles elle aurait aimé s'appuyer mais qu'elle conserve pour tenter de reconstituer le puzzle de la vérité sexuelle. Ainsi, selon elle, les femmes sont moins en prise, moins conscientes des sensations de leur corps que les hommes, non seulement dans le domaine de l'érotisme mais dans d'autres domaines. Existe-t-il une sorte de filtre neuronal entre le corps de la femme et les régions de la conscience dans son cerveau ? Une différence ténue au niveau des réseaux ? S'applique-t-elle surtout dans le cas des signaux

sexuels ? Est-ce la conséquence de codes génétiques ou sociétaux ? Éduque-t-on les filles et les femmes d'une certaine manière, afin de construire une barrière psychique les isolant de leur corps ? Apprend-on aux femmes à maintenir une distance mentale par rapport à leur moi physique ? Au cours de nos échanges depuis sept ans, Meredith s'est penchée ouvertement sur les concepts du congénital, du culturel, de la nature, de l'éducation et de la libido féminine. Pendant longtemps, elle s'est abstenue de tout jugement définitif. Certes, sa motivation était audacieuse dès le début, éliminer le sociétal afin de mieux isoler l'inné. Mais elle gardait sa réserve de scientifique, sa prudence d'empiriste, sa répugnance à proclamer ce que les données ne parvenaient pas à prouver.

Terri Fisher, néanmoins, insistait pour sa part sur les contraintes, la répression imposée aux femmes. « Être un être humain sexué, affirmait-elle, à qui l'on permet d'être actif sexuellement, est une liberté que la société accorde plus facilement aux hommes qu'aux femmes. » Son détecteur de mensonge, lui, ne mentait pas.

Rebecca est professeur de musique dans le primaire, elle a quarante-deux ans et est mère de trois enfants. Un jour, elle découvre sur l'ordinateur qu'elle partage avec son mari la photo d'une femme qui ne peut être que la maîtresse de celui-ci. Immédiatement, elle remarque la différence d'âge visible entre cette femme et elle, en particulier, et de manière insidieuse, lorsqu'elle détaille sur la photo la poitrine offerte de la femme, qu'elle juge beaucoup plus attirante que la sienne qui lui semble rabougrie, plus encore que celle des femmes qui ont allaité. Instantanément, elle se persuade que son mari souhaitait qu'elle découvre la photo, et par là-même sa liaison avec la jeune

femme, parce qu'il n'avait pas le courage de mettre un terme à leur mariage, sans doute, et d'emménager avec son amante. Celle-ci lui envoyait un baiser complice sur la photo ; il avait voulu éviter une empoignade en dissimulant sa fuite, préméditée depuis longtemps. Pour obéir à son psychothérapeute, Rebecca a réfréné son envie de supplier son mari de rester près d'elle. Elle a fait appel à ses amies, puis a donné à son mari un livre, une sorte de guide spirituel visant à le détourner de son projet. Pourtant, quelques semaines plus tard, elle s'est retrouvée mère célibataire, passant de longues heures devant l'ordinateur à se comparer à la photo dénudée qu'elle avait transférée sur son adresse électronique.

Rebecca, qui figure parmi les femmes avec lesquelles je me suis beaucoup entretenu, ne se tenait pas en très haute estime. Cette dépréciation de soi s'appliquait à son corps autant qu'à son parcours de vie. Comment s'était-elle résignée à apprendre le pipeau et la clarinette à des gamins de CM1 au lieu de donner des concerts, ce qu'elle ne se permettait que pendant les entractes des concerts de ses élèves ? Et pourquoi, s'étonnait-elle encore, végétait-elle toujours dans cette existence ringarde, dans ce trou du fin fond de l'Oregon, Portland, refuge de babas cool ?

Pourtant, cette faible estime de soi s'accompagnait d'une faculté de résistance à toute épreuve. Peu à peu, sur l'écran de son ordinateur, l'image de la jeune rivale de vingt-neuf ans a cédé la place à un site de rencontres via Internet.

Elle a commencé par donner quelques rendez-vous et a fini par rencontrer un homme séduisant, qu'elle trouvait aimable et doux. Avant même de coucher avec lui, au cours d'un dîner dans un restaurant thaïlandais, elle a réussi à lui avouer un

désir qu'elle n'avait jamais pu confier à son mari durant quatorze ans. Elle rêvait de faire l'amour à trois avec une autre femme. Les divergences et les écarts dans les résultats des recherches de Chivers et de Fisher l'intéressaient peu. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle n'avait jamais pu exprimer son désir pendant toutes ces années. Bien sûr, il fallait compter avec la timidité mais, selon elle, elle avait plus ou moins pressenti que son mari n'aurait pas particulièrement apprécié, par manque d'intérêt sans doute. Elle s'était persuadée que la présence d'une autre femme dans le lit conjugal n'aurait que contribué à mettre en lumière son propre désintérêt pour elle. En tout état de cause, l'homme rencontré sur le Net s'était montré plus coopératif, il avait approuvé l'idée d'une relation à trois. Les choses en étaient restées là, ils avaient couché ensemble jusqu'à ce que le sujet se présente de nouveau. C'est lui qui s'était chargé de régler les détails.

Avait-elle des critères particuliers ? Rebecca avait répondu qu'elle n'avait jamais eu de relations sexuelles avec une femme, à trois ou dans d'autres circonstances, mais qu'elle aurait souhaité certaines caractéristiques. Une couleur de cheveux différente de la sienne peut-être, pas trop grande, en bonne santé, blanche ou hispanophone et, un facteur qui l'obsédait depuis quelques années, de gros seins. Minimum bonnet C, surtout pas siliconés.

Ils plaisantaient tous les deux sur ses goûts, presque une caricature de ceux d'un homme. Jamais son petit ami ne s'était livré à de telles recherches, cela lui a demandé du temps mais, finalement, il lui a soumis plusieurs candidates. Il avait sélectionné sur un site de rencontres la photo d'une jeune femme qui avait instantanément déclenché chez Rebecca des

fantasmes torrides. Mais les courriels échangés avec cette personne n'avaient pas abouti et sa candidature avait été abandonnée. Fallait-il recourir à une call-girl ? Au cours de cette période de recherche, Rebecca s'était sentie parfois angoissée : et si la jeune femme la trouvait trop vieille, repoussante même ? Mais son petit ami avait su la rassurer, et son désir l'avait emporté sur ses peurs. Comme ils en étaient venus à envisager de payer pour cette troisième compagne de jeux elle avait fini par se persuader que son aspect extérieur ne comptait pas tant que ça.

Enfin, ils avaient attendu dans l'appartement de son ami l'arrivée de la jeune femme, soigneusement sélectionnée parmi les photos d'identité affichées sur les sites professionnels. Afin d'atténuer le côté transaction de la rencontre, ils avaient allumé des bougies et mis une bonne bouteille au frais. Pourtant, dès que la femme avait sonné et que Rebecca et son ami avaient regardé par la fenêtre, il leur avait été difficile de faire comme s'il ne s'agissait pas d'une prostituée.

Malgré son tarif élevé, la femme se présentait sous un jour plutôt ordinaire, et plutôt bien en chair. Peut-être un effet de l'éclairage déficient du hall d'entrée, avait suggéré Rebecca. Les choses s'arrangeraient une fois que la femme aurait passé la porte. Elle se sentait néanmoins rassurée : elle n'aurait pas à faire de complexes quant à sa propre apparence physique. Mais lorsqu'ils avaient ouvert la porte, lorsque la femme s'était avancée lentement, timidement presque, dans l'entrée, plus comme une domestique que comme une call-girl, la gêne s'était carrément installée. La femme semblait avoir dix ans de plus que Rebecca. Les questions s'agitaient dans sa tête : fallait-il poursuivre ce rendez-vous jusqu'au bout ? Fallait-il abandonner

tout de suite afin de ménager la sensibilité de cette femme ? Comment lui faire comprendre qu'elle la remerciait d'avoir offert son corps pour la satisfaction de leur désir, mais que ce corps ne pouvait les satisfaire ?

Rebecca s'en remettait à son petit ami pour sauver la face. Il a alors affirmé à la femme que Rebecca avait été prise d'un malaise, qu'elle ne se sentait pas bien, une excuse aussi pathétique que celle qu'elle entendait tous les jours de la part de ses élèves qui n'avaient pas fait un devoir. Avec un large sourire, la femme a accepté cette raison, ou bien était-elle simplement soulagée de ne pas avoir à passer à l'acte. Il l'a dédommée pour le déplacement, Rebecca l'a remerciée gentiment d'être venue et tous deux se sont penchés de nouveau sur l'écran de l'ordinateur, sidérés de constater à quel point la réalité s'éloignait de l'image miniature. Ils s'étaient interrogés sur la réaction des autres clients de la femme, sur la fréquence de tels malentendus lorsqu'on faisait appel à une call-girl. Que faire pour prévenir de telles désillusions ? « Il faudrait peut-être prévoir un budget plus conséquent », avait suggéré Rebecca.

C'est ce qu'ils ont fait. La seconde jeune femme était belle et séduisante. Elle non plus ne correspondait pas à sa photo sur le site Internet, mais cela importait peu. Rebecca a pu pleinement profiter de sa poitrine, de ses cuisses, de ses lèvres, de tous les trésors offerts au tarif indiqué, elle s'est plongée dans les sensations tactiles, les odeurs, les gestes et, au bout du compte, après toutes ces années de désirs frustrés, elle était enfin extatique. Elle avait réussi à dépasser les multiples barrières entre son corps et celui d'une autre femme, perdu sa virginité d'une certaine façon, parce que, pour la première fois, elle avait

ressenti un plaisir indescriptible à sucer les bouts de seins de la call-girl, entre autres découvertes.

Lorsque j'ai pu m'entretenir avec Rebecca, elle m'a avoué qu'elle souhaitait une autre rencontre à trois, peut-être même seulement en tête à tête avec une autre femme, mais qu'elle n'estimait pourtant pas être lesbienne, ni même vraiment bisexuelle. Elle préférait sans aucun doute la compagnie amoureuse des hommes. Ses fantasmes tournaient autour des hommes, sa relation prolongée avec son petit ami la comblait et elle ne songeait nullement à le remplacer par une femme. Je lui ai décrit les réactions des sujets féminins de Chivers soumis au test du pléthysmographe, afin de recueillir ses réactions.

D'après elle, les résultats ne signifient pas que les femmes rêvent secrètement de faire l'amour avec un bonobo, l'idée l'amuse beaucoup d'ailleurs ; on ne doit pas conclure non plus que la plupart des femmes sont bisexuelles, même si comme elle elles expriment le désir d'une relation sexuelle avec une autre femme ou si elles passent à l'acte, si elles franchissent le tabou. « Difficile de trouver la bonne expression, précisait-elle. La phrase qui me vient à l'esprit, c'est comme si on était enceinte d'une idée. Enceinte ne convient pas vraiment, car le mot est lié à la maternité. Disons que l'idée est toujours présente au fond de soi. Toujours prête à éclore. Il y a des trucs dont vous avez vraiment envie, et d'autres qui vous laissent indifférente. L'idée est là. Au fond de votre ventre. Vous êtes enceinte d'un désir de femme. Je ne peux pas dire mieux. »

L'inconnu. L'amie proche. L'amant de longue date.

Voici le thème de la nouvelle expérience à laquelle se consacrait Chivers lors d'une de mes visites. Les résultats semblaient beaucoup stimuler son imagination.

Elle n'est pourtant pas sujette à des emballements. La routine de ses travaux demande une application sans faille, et son bureau de Kingston a l'allure dépouillée d'une cellule monacale. Les murs en parpaings sont dépourvus de toute décoration. Scotchées au-dessus de son bureau, quelques taches de couleur, œuvres maladroitement de son fils en maternelle. Sur le mur d'en face, trois photos panoramiques d'un bas-relief prises dans un temple en Inde. Un homme, sur la première photo, faisant l'amour avec une jument tandis qu'un autre se masturbe en le regardant ; sur la photo du milieu, un homme et une femme échangeant des caresses buccales ; sur la dernière, sept personnes des deux sexes en pleine partouze. Pourtant, en dépit du premier choc, ces images ne laissent pas de traces visibles. C'est le bas-relief qui domine, elle ne se laisse pas distraire, c'est l'objet qu'elle admire. Mais elle s'imagine cependant cernée par cet univers qu'elle découvre : la jungle du désir féminin.

Un jour qu'elle travaille à son bureau métallique, une de ces matinées de novembre dont la lumière pâle parvient à s'immiscer par la fenêtre, compilant les données du pléthysmographe recueillies lors de ses dernières expériences, une évidence la frappe. Son regard suit les creux et les pics d'une ligne rouge sur l'écran, celle qui enregistre le flot sanguin d'un sujet seconde par seconde. Avant d'utiliser un programme qui pourrait sérier et interpréter ces données, elle doit d'abord éliminer les points non conformes, correspondant à ces moments où le sujet a probablement bougé sur le fauteuil, une légère contraction du bassin résultant en une pression sur le

pléthysmographe traduite souvent par un bond de l'aiguille de l'enregistreur faussant l'interprétation. Elle suit attentivement l'enregistrement, ses variations d'amplitude, traquant les pics anormaux incompatibles avec une excitation physique et qu'elle peut éliminer de son étude. Ainsi, elle repère et élimine un incident entrant dans cette catégorie, puis poursuit l'examen de ses résultats. Pendant deux heures, elle se penche sur les résultats d'un seul sujet. « Je n'y vois plus rien », soupire-t-elle juste au moment où elle repère une nouvelle anomalie.

Cette découverte l'enthousiasme cependant car elle appartient désormais à « l'élite des chercheurs », ce qui n'est pas rien pour une femme. La sexologie, fondée à la fin du XIX^e siècle, avait toujours été l'apanage des hommes. Aujourd'hui encore, les femmes ne constituent qu'un tiers des membres du directoire de cette vénérable institution de la profession, l'IASR, l'Académie internationale de recherche sexuelle, au journal de laquelle Chivers participe. La libido féminine n'y a jamais suscité autant de travaux et d'énergie qu'elle le méritait. L'une des figures mythiques de Chivers, l'une des pionnières de la discipline, Julia Heiman, qui dirige l'Institut Kinsey à l'université d'Indiana, ajoute que la sexologie s'est cantonnée pendant des décennies à explorer des comportements plutôt que de se pencher sur des sentiments, tels que le désir, qui les soutiennent. Les travaux de Kinsey, au milieu du XX^e siècle, n'apprennent rien sur cette question du désir. Les sexologues William Masters et Virginia Johnson avaient bien filmé des centaines de sujets s'accouplant dans leur laboratoire, mais en avaient tiré des conclusions centrées plus sur la fonction que sur le désir. Il faut attendre les années 70 pour que les sexologues commencent à se pencher sur ce que veulent les

femmes plutôt que sur leurs pratiques amoureuses. Puis le SIDA fait son apparition et monopolise immédiatement l'attention des professionnels du sexe. La prévention est désormais la seule priorité. Il faut attendre la fin des années 90 pour voir renaître l'exploration sérieuse et scientifique de la libido.

Au cours de ses nouvelles expériences, Chivers utilise des enregistrements sonores pornographiques, et non plus des vidéos, avec des femmes hétérosexuelles. Meticuleusement, n'hésitant pas à répéter une expérience en variant son angle de vue, elle cherche à savoir en partie si les récits érotiques produiront un effet différent sur l'afflux sanguin, sur l'approche mentale, sur les écarts entre pléthysmographe et tablette. « Vous rencontrez l'agent immobilier devant la propriété. Il vous fait visiter l'appartement... » « Vous remarquez une femme vêtue d'une robe noire collante, et qui vous observe... Elle vous suit, puis referme la porte à clé... » Les saynètes qu'écoutent les sujets sont très diverses. Soit elles mettent en scène un homme ou une femme en position de séduction, soit le scénario implique une personne inconnue ou connue, un ami par exemple, ou un amant de longue date. On trouvait ainsi l'amie de toujours en maillot de bain dégoulinant au bord de la piscine ; le colocataire séduisant ; l'inconnue dans les vestiaires de la salle de gym. Tous ont un profil athlétique et les détails pertinents sont présents dans toutes les scènes : un récit d'une minute trente, une érection superbe, des pointes de seins excités.

De nouveau, lorsque tous les résultats tombent, l'écart saute aux yeux : les sujets se déclarent beaucoup plus excités par les passages mettant en scène des hommes que par ceux impliquant des femmes ; et, chaque fois, le pléthysmographe contredit leurs

affirmations. Chivers se sent justifiée par cette confirmation. Mais, cette fois-ci, un nouveau fait va décupler son enthousiasme.

Le sang affluant dans les muqueuses génitales atteint un pic au cours des passages décrivant des scènes érotiques avec des amies connues mais, dans le cas de femmes inconnues, il dépasse encore ce seuil. L'ami à la silhouette sculpturale, aux abdos en tablettes de chocolat, n'a en revanche aucun effet d'excitation, le pouls vaginal est au plus bas. Les hommes inconnus, cependant, déclenchent huit fois plus d'afflux sanguin.

Les sujets de Chivers affirment pour leur part que les inconnus constituent les hommes qui les excitent le moins. Le pléthysmographe prouve scientifiquement le contraire. Les inconnus, hommes ou femmes, arrivent donc en tête de liste devant les amants de longue date, hommes ou femmes, même lorsque ceux-ci semblent parfaits sous tous les rapports. Qu'est-ce qui excite le plus les sujets de Chivers ? Une activité sexuelle avec un ou une inconnue.

Voilà qui ne s'accorde plus avec l'idée répandue dans la société selon laquelle la sexualité féminine s'épanouit dans le lien émotionnel, dans l'intimité programmée, dans un sentiment de sécurité. Chivers découvre au contraire que l'érotisme fonctionne le mieux dans des situations imprévues et avec des inconnus. C'est une idée qui n'est pas nouvelle en soi, mais que l'on réservait jusqu'ici à quelques exceptions, qui ne touchait que peu de femmes ; une sorte de fantasme intermittent et négligeable chez la plupart des femmes. La preuve est désormais flagrante au sortir des expériences, il s'agit d'établir une nouvelle norme, moins lisse, plus brutale dans sa vérité.

Les travaux de Chivers soulignent la dissonance entre le corps et l'esprit, mais aussi entre la réalité et le fantasme. Au sein de la communauté scientifique, certains chercheurs soulèvent également des doutes à propos des conventions sociales. Selon une de ces conventions bien établies, la sexualité féminine est par définition moins visuelle que celle des hommes. Kim Wallen est professeur de psychologie à l'université d'Emory à Atlanta et j'ai fait sa connaissance, ainsi que celle de sa cohorte de singes rhésus, entre deux conversations avec Meredith Chivers. En collaboration avec Heather Rupp, une de ses anciennes étudiantes et désormais rattachée au Kinsey Institute, elles ont présenté des photos érotiques à leurs sujets, hommes et femmes, mesurant le temps d'exposition jusqu'à la milliseconde, afin d'évaluer leur niveau d'intérêt. Les femmes ont détaillé les photos avec autant d'attention que les hommes, la même intensité dans le regard.

Terry Conley, psychologue à l'université du Michigan, avait passé de longues années sur une série d'expériences effectuées au cours des quarante dernières années, expériences tendant à prouver à de multiples reprises que les hommes appréciaient les rapports sexuels imprévisibles tandis que les femmes, dans leur grande majorité, n'aiment pas se livrer à ce genre de rapports occasionnels. Deux de ces expériences proposaient à des sujets, hommes et femmes autour de vingt-deux ans, « moyennement séduisants » selon la description des chercheurs, de se rendre sur un campus universitaire avec pour mission de séduire deux cents membres du sexe opposé. Ils leur proposaient soit de passer une soirée ensemble, soit de coucher le soir même. Dans les deux cas, environ la moitié acceptaient la soirée ensemble. Mais près des trois quarts des hommes acceptaient la

proposition de coucher le soir même, les femmes refusant toutes. Ces résultats avaient souvent été utilisés pour souligner l'immense différence intrinsèque de la libido masculine et féminine. Terry Conley avait décidé de créer un questionnaire pour envisager le problème sous un autre angle.

Elle avait demandé à ses deux cents sujets étudiants, tous hétérosexuels, d'imaginer des scénarios tels que celui-ci : « Vous avez la chance de passer les vacances d'hiver à Los Angeles. Un soir, au cours de votre première semaine de vacances, vous décidez de vous rendre dans un café branché de Malibu, avec vue sur l'océan. Tandis que vous sirotez un cocktail, vous remarquez que Johnny Depp est assis à une table non loin de la vôtre. Vous n'en revenez pas ! Plus stupéfiant encore, il semble vous avoir remarquée et se dirige soudain vers vous... "Voulez-vous coucher avec moi ce soir ?", demande Johnny Depp à l'étudiante. » On pouvait également remplacer Depp par Brad Pitt ou Donald Trump. Les étudiants étaient eux dragués par Angelina Jolie, Christie Brinkley (choisie par Terry Conley parce que son âge, la cinquantaine, aurait pu affaiblir son sex-appeal malgré sa beauté, ce qui ne s'est jamais produit) et Roseanne Barr. Il n'existait aucune notion de perspective sociale dans l'exercice, aucun risque physique jouant contre une femme acceptant un rapport sexuel avec un inconnu. Dans le scénario de Terry Conley ne subsistait que le fantasme, comme une fenêtre ouverte sur le désir. Les sujets devaient exprimer leur réaction face à la proposition. Il s'avérait alors que les femmes étaient aussi prêtes à accepter de suivre Johnny Depp et Brad Pitt dans leur lit que les hommes à suivre Angelina Jolie ou Christie Brinkley. Le désir était aussi impérieux, l'impulsion

était irrésistible. Quant à Donald Trump et Roseanne Barr, la répulsion était immédiate.

En s'attaquant à une nouvelle série d'expériences, Meredith Chivers découvre dans ces données une complication majeure. Pourtant, les données cristallisent cette nouvelle image de l'éros féminin qu'elle avait senti émerger dans son travail et celui de ses collègues sexologues.

Un échantillon de femmes hétérosexuelles se voit présenter des photos de sexes d'hommes et de femmes. Elle a choisi quatre types de photos : un pénis flasque et mou, un second en érection, un vagin timide, à demi caché par des cuisses resserrées, et un cliché d'une vulve ouverte, jambes écartées, des plus explicites. Dans ces quatre photos, le sexe est en gros plan, le reste du corps n'y figure pas, on ne le devine même pas. Cette fois-ci, la réaction est semblable dans tous les cas : l'afflux sanguin intervient immédiatement devant le pénis en érection, au détriment des trois autres photos. Paradoxalement, c'était une preuve objective que les femmes n'étaient pas sujettes aux catégories après tout. Ce qui renforçait les propos de Rebecca : elle ne s'estimait pas vraiment bisexuelle et éprouvait une préférence irrésistible pour les hommes, même si elle ressentait un fort désir pour les femmes. Meredith recoupait également l'absence de réaction qu'elle avait remarquée parmi ses sujets devant le superbe athlète au pénis flasque marchant sur la plage. Il paraissait désormais évident que la vision de ce pénis au repos avait totalement annulé le reste du corps, pourtant impressionnant. Par-dessus tout, il fallait bien conclure que la vue d'un seul pénis déployant sa rigidité suffisait à produire un afflux record de sang dans les muqueuses vaginales, mesuré par le pléthysmographe. Les conventions étaient mises à mal, le

rideau tombait : le désir féminin, à la base, n'était rien de plus qu'animal.

CHAPITRE TROIS

FABLE SEXUELLE DE LA SCIENCE ÉVOLUTIVE

L'histoire de la sexualité, et en particulier toute l'histoire de la sexualité féminine, est une discipline faite de bric et de broc, de morceaux dispersés. À de rares exceptions près, ce sont les paroles et les écrits des hommes qui constituent les fragments relatifs aux concepts de l'Antiquité et du Moyen Âge, jusqu'au XIX^e siècle, sur l'éros féminin. Ces fragments sont à considérer avec prudence, mais ce que l'on peut en tirer, c'est l'image d'un curieux équilibre, ou déséquilibre, entre la reconnaissance, parfois même la célébration, d'un désir, d'une pulsion d'un côté, et de l'autre une terreur irrépressible.

Prenons dans la Bible le *Cantique des Cantiques* :

*Je dors, mais mon cœur est éveillé :
c'est la voix de mon bien-aimé ! Il frappe :
« Ouvre-moi, ma sœur, ma compagne,
ma colombe, mon amie accomplie ;
car ma tête est couverte de rosée,
les boucles de mes cheveux sont humectées par les gouttelettes
de la nuit. »*

*Mon bien-aimé retire sa main de la lucarne,
et mes entrailles s'émeuvent en sa faveur.*

*l'amour est fort comme la mort, la passion terrible comme le
Cheol ;*

ses traits sont des traits de feu, une flamme divine.

Aucun signe de terreur dans ce passage, rien que la gloire sacrée qui jaillit dans un tremblement. On trouve cette reconnaissance du désir et de l'érotisme de la femme jusque dans l'Exode : « *S'il prend une autre femme, il ne retranchera rien pour la première à la nourriture, au vêtement et au droit conjugal.* »

Selon saint Paul dans l'Épître aux Corinthiens : « *Que le mari rende à la femme ce qui lui est dû, et pareillement aussi la femme au mari.* » Nous parlons ici de sexualité.

Desous la plume des compilateurs de la Bible à l'âge classique transparaissent une chaleur et une exigence que l'on retrouve également dans la poésie ancienne, dans les mythes et les ouvrages médicaux.

*« Éros, à nouveau maître de mes membres, me fait frémir,
Douce-amère, hors de tout contrôle, rampante »,* écrit Sappho.

Quant au Tirésias d'Ovide, qui incarne à la fois les deux sexes, il affirme que la femme dérive neuf fois plus de plaisir que l'homme de l'amour physique. Et Galien de Pergame, médecin de l'empereur romain et grand anatomiste de l'Antiquité, soutient que l'orgasme est nécessaire chez la femme si elle veut concevoir : sa décharge pendant la jouissance doit se mêler à celle de l'homme. La composition de cette substance féminine n'a jamais été vraiment définie, mais cette nécessité de

l'orgasme, dont la définition semble correspondre à la nôtre, s'avérait primordiale pour Galien.

La conception de Galien a perduré au cours des quinze siècles suivants et dominé la science jusqu'à la Renaissance. Pour le médecin byzantin du v^e siècle, Aétios d'Amida, une « certaine secousse » chez la femme constitue la clé de la procréation. Selon Avicenne, le savant iranien du xi^e siècle célèbre pour son *Canon de la médecine*, un pénis de petite taille semble un obstacle à la reproduction. La femme pourrait ne pas être suffisamment « satisfaite », le peu de sensations ne lui permettant pas d'atteindre les spasmes du plaisir, « *si bien qu'elle ne produira pas de sperme, et tant qu'elle n'émet pas de sperme, la conception est impossible* ». Gabriel Fallope, anatomiste et chirurgien italien du xvi^e siècle, à qui nous devons la découverte des trompes de Fallope, insistait sur le fait qu'une malformation du prépuce chez l'homme pouvait empêcher l'orgasme chez la femme, et donc sa fécondation.

Comment expliquer le fait que le concept de Galien ait survécu aussi longtemps ? Le fait est d'autant plus surprenant si l'on prend en compte l'opinion selon laquelle un tiers seulement des femmes d'aujourd'hui affirment qu'elles atteignent l'orgasme par la seule pénétration. Les contemporains de Galien, les hommes et les femmes des générations suivantes, étaient-ils conscients du rôle du clitoris pendant les rapports sexuels ? Avaient-ils plus d'expérience dans les pratiques conduisant à l'orgasme vaginal ? Les fragments disparates de la connaissance ne permettent pas de le savoir. Mais si l'on suppose que les techniques sexuelles n'étaient pas plus sophistiquées dans le passé qu'elles ne le sont aujourd'hui, pourquoi les femmes n'ont-elles jamais osé affirmer qu'elles

parvenaient à concevoir sans avoir ressenti la fameuse « secousse » ? Au fil des siècles, on a vu naître des hypothèses, des théories sur la procréation en l'absence de plaisir, pourtant, le concept de Galien a subsisté. Vers la fin du XVI^e siècle, le manuel utilisé largement par les sages-femmes britanniques, le *Chef-d'œuvre d'Aristote*, accordait sa caution scientifique à Tirésias quant à la supériorité de l'orgasme féminin, et évoquait ainsi le rôle de la femme dans la conception : « *Par nature, l'éjection de la graine s'accompagne de plaisir intense, causé par le surgissement de la passion et le raidissement des nerfs.* »

Pourtant, ce concept de la sexualité féminine depuis *L'Exode* ne saurait refléter la philosophie dominante d'une période, quelle qu'elle soit. La crainte ancestrale, la répression qui a frappé la libido de la femme n'ont pas besoin d'être exposées ici dans le détail. La première femme à avoir « fauté », c'est Ève, la séductrice, qui a entraîné la chute, le bannissement de l'humanité du paradis. Selon Tertullien, le théologien fondateur du christianisme, le péché d'Ève rejaillit sur toutes les femmes. Elles sont toutes destinées à incarner « les portes de l'enfer ». Dans le *Lévitique*, Moïse transcrit les mises en garde de Dieu. Tandis que les Juifs campent au mont Sinaï, en route pour le pays ruisselant de lait et de miel, Dieu apparaît à Moïse dans un nuage et lui explique à plusieurs reprises que le centre de l'anatomie sexuelle féminine est un puits débordant d'horreurs : « *La femme qui aura un flux, un flux de sang en sa chair, restera sept jours dans son impureté. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir... Quiconque touchera un objet sur lequel elle s'est assise lavera ses vêtements, se lavera dans l'eau et sera impur jusqu'au soir.* » La litanie de la souillure continue, impitoyable, jusqu'au bannissement de la tribu : « *Si un homme cohabite avec*

une femme qui a son indisposition, et découvre sa nudité, s'il découvre son flux, et qu'elle découvre le flux de son sang, ils seront tous deux retranchés du milieu de leur peuple. »

Pour les Grecs, la première femme, c'est Pandore. Modelée par les dieux dans de l'argile, elle représente une menace par sa servilité sexuelle, c'est « *un si beau mal... dotée de toutes les formes de la beauté et de la séduction* ». Pour le poète Hésiode, « *elle ne connaît pas la honte, elle est fourbe par nature.* » Ce qui en fait un personnage aussi dangereux qu'Ève. Ivres d'excitation, les sorcières du Moyen Âge faisaient débâter les hommes, les privaient de leur vigueur sexuelle. N'oublions pas la liste interminable des cauchemars bien réels causés par la passion charnelle des femmes. Les anatomistes français et hollandais du XVII^e siècle y ont ajouté le clitoris qui croît hors de toute proportion si on le caresse trop, et qui devient un phallus dressé, la femme s'arrogeant l'apanage du « sexe fort ».

Mais si cet Occident, qui n'a pas encore abordé le siècle des Lumières, a toujours craint les excès de la passion érotique des femmes, il l'a toujours prônée tout en la confinant dans les limites strictes du mariage, invoquant le prétexte de la protection des femmes aussi bien que pour la satisfaction sexuelle des mâles. Les premiers membres du clergé protestant prescrivaient avec précision des relations sexuelles au sein du couple trois fois par mois, excluant la semaine des menstruations. L'ère victorienne qui devait suivre ne fera qu'amplifier le besoin de juguler complètement l'éros féminin. Depuis quelques années, les historiens tentent bien de prouver que l'époque victorienne en Europe et aux États-Unis n'était pas aussi puritaine qu'elle a pu paraître jusque-là. Pourtant, lorsqu'on aborde le domaine du désir féminin, il est évident

qu'il a été purement et simplement nié, rejeté avec force. En cherchant une explication, il faut remonter au XVII^e siècle, les savants de l'époque ayant compris le rôle de l'ovule dans la reproduction. Peu à peu, les théories de Galien ont été battues en brèche, et graduellement s'est imposée la séparation entre la capacité des femmes à jouir et leur capacité à concevoir un enfant. La libido féminine, celle qui hantait les hommes, s'avérait de moins en moins nécessaire. On pouvait donc l'ignorer sans risque.

Il faut également mentionner qu'avec le début du XIX^e siècle, les discours des mouvements féministes naissants et des chrétiens évangélistes convergeaient sur le thème de la moralité irréprochable des femmes. Leurs arguments, en se croisant, se renforçaient. Les féministes du XIX^e siècle se donnaient pour seule mission, en tant que femmes, de sauver l'humanité maintenant et pour l'éternité ; le christianisme prenait la féminité en exemple. Eliza Farnham, la réformatrice des prisons aux États-Unis, affirmait dans ses discours inspirés que « *la pureté de la femme est le rempart inexpugnable sur lequel se brise la marée de la nature sensuelle de l'homme.* » En l'absence de ce rempart constitué par les femmes, « *un terrible chaos s'établirait.* » Quant à Emma Willard, grande militante en matière d'éducation, elle exhortait les femmes à « *orbiter autour du centre sacré de la perfection* » afin de maintenir les hommes « *à la place qui est la leur* ». Dans un manuel très prisé consacré à l'éducation des jeunes filles à marier, on retrouve cet esprit commun aux féministes et aux évangélistes : « *les femmes planent au-dessus de la nature humaine, elles sont plus proche de celle des anges.* »

Nous sommes loin de « *par nature, l'éjection de la graine s'accompagne de plaisir intense.* » La piété innée a remplacé la nature charnelle fondamentale. Cette nouvelle rhétorique secrétait, tout en la reflétant, une métamorphose. Vers le milieu du XIX^e siècle, dans une lettre évoquant les errances sexuelles des pasteurs dans les États de l'Est américain, Harriet Beecher Stowe avoue à son mari « *quelles effroyables tentations vous guettent, vous les hommes, je ne m'en étais encore jamais rendu compte car si je vous aimais d'une passion proche du délire avant notre mariage, je n'avais jamais encore connu ni éprouvé cette pulsion qui m'aurait montré que je pouvais être soumise à une quelconque tentation, jamais je n'ai ressenti le moindre indice que j'aurais pu m'écarter de notre route car je vous aimais comme aujourd'hui j'aime Dieu.* » Pendant ce temps, le célèbre gynécologue britannique et auteur d'ouvrages médicaux, William Acton, affirme en toutes lettres que « *la majorité des femmes, heureusement pour la société, ne ressent aucune sensation sexuelle quelle qu'elle soit.* »

Pourtant, en dépit de la science de la reproduction, du féminisme et de la religion, la révolution industrielle allait avoir un formidable retentissement sur la pensée occidentale dans sa manière de considérer la femme. Les barrières de classe vont sauter, les hommes vont pouvoir s'élever. Le travail, l'ambition professionnelle sont investis d'une nouvelle valeur comme jamais dans l'Histoire ; il semble que les récompenses soient désormais sans limites. Et le travail – pour citer Freud, qui était victorien sans vraiment l'être – nécessite la sublimation. Il s'agit en effet de tempérer l'éros et de réorienter la libido vers la réussite. L'ère victorienne allait attribuer cette tâche de restriction de la sexualité, de la tempérance, aux femmes.

Avons-nous vraiment avancé au cours des deux derniers siècles ? D'une certaine manière, l'époque victorienne reste une curiosité, prisonnière de son passé, et sa rectitude morale puritaine exagérée prête aujourd'hui à sourire. Depuis, les preuves se sont accumulées pour nous éloigner de ce déni caricatural de la libido féminine, d'abord grâce aux travaux sincères et objectifs de Freud sur l'érotisme féminin, ensuite par l'avènement des Années folles, du jazz et des Garçonnes des années 1920. Puis, il y a eu l'invention de la pilule, les révolutions sociétales des années 60, la révolution sexuelle en particulier, sans oublier les cônes agressifs du soutien-gorge de Madonna ni les évolutions semi-pornographiques des nouvelles stars de la scène pop des années 90. Pourtant, on trouve encore dans certains passages de Freud des remarques frôlant la controverse : les femmes possédant selon lui par nature « *un instinct sexuel moins développé* », une moindre capacité au plaisir du sexe, en passant par des articles publiés dans des manuels des années 1920 nous informant tout à fait sérieusement qu'à la différence de presque tous les hommes, « *le nombre de femmes qui ne se satisfait pas d'un seul partenaire est extrêmement faible.* » Dans les années 1940 et 1950, on trouve les recherches d'Alfred Kinsey, dont les subventions ont été purement et simplement supprimées lorsqu'il s'est détourné de manière impardonnable de la vie sexuelle des hommes pour publier *Le comportement sexuel de la femme*. On trouve également, à partir de la fin des années 1960, un best-seller, *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe*, dans lequel figure ce précepte plutôt surprenant : « *Avant qu'une femme puisse accéder à un rapport sexuel avec un homme, elle doit d'abord l'avoir fréquenté sur le plan social.* » Finalement, nous arrivons à la confluence de

courants de la pensée contemporaine : entre les conseils prônant la virginité aux jeunes filles et aux jeunes femmes promulgués par les chrétiens évangélistes, les vagues de panique et de protectionnisme sexuel qui agitent notre culture séculaire dès qu'on aborde le sujet des filles, mais qui n'abordent jamais celui des garçons, et les thèses bien établies – quoique peu défendues – de la psychologie évolutionniste statuant que les femmes, contrairement aux mâles sans cesse en chasse pour satisfaire leurs besoins sexuels, sont vouées par leurs gènes à rechercher le confort de relations suivies.

Cette confluence en dit long sur l'évolution de notre société. D'une façon particulièrement subtile, la pensée victorienne sur les femmes et la sexualité sous-tend toujours nos comportements d'aujourd'hui. Et la science, en l'occurrence la psychologie évolutionniste, exerce une influence pour le moins conservatrice en la matière. Les tenants de la théorie évolutionniste expliquent à loisir nos caractéristiques physiologiques, de nos pouces opposables aux autres doigts jusqu'à notre position verticale, par la conformation de nos systèmes immunitaires. D'un autre côté, cette discipline qui s'est répandue au cours des dernières décennies utilise les mêmes principes darwiniens pour éclairer les caractéristiques de la psyché humaine, depuis notre volonté à coopérer jusqu'à nos préférences dans le domaine de prédilection de la discipline, la sexualité. L'ambition affichée des chercheurs est séduisante, les résultats difficiles à cerner. Séduisante parce qu'elle vise à confirmer la grande promesse de Darwin selon laquelle une seule logique globale peut nous aider à jeter une nouvelle compréhension de la place de l'homme, satisfaisante pour tous et difficile à cerner en raison de la complexité des

caractéristiques, qui pourraient également être le résultat de la culture plutôt qu'inscrites dans nos chromosomes. Les psy évolutionnistes ont placé une foi absolue dans le concept selon lequel nos modèles de comportement, de motivation et d'émotivité sont avant tout l'expression de nos gènes. Selon eux, ce qui *est* doit automatiquement se réaliser. Pour la même et simple raison que nos pouces opposables aux autres doigts nous permettent de saisir les objets, et par le fait que – si l'on en croit les apparences – les hommes sont le genre le plus soumis au désir.

Le rôle de l'apprentissage social, du conditionnement, ne pèse que peu de poids dans la conception des tenants de l'évolutionnisme. Si l'on estimait que la promiscuité était un comportement normal chez les adolescentes et anormal chez les garçons, si l'on approuvait chaudement un tel comportement chez les filles et accusait les garçons d'être sales et méprisables pour une telle conduite, si l'on encourageait les jeunes filles au lieu des garçons à se vanter de leurs conquêtes sexuelles, dans quelle mesure la vie des adolescents, filles et garçons, dans quelle mesure les affirmations soi-disant gravées dans le marbre des évolutionnistes seraient-elles transformées ? Ce genre d'hypothèse ne semble pas intéresser les psychologues évolutionnistes, tel que Davis Buss, professeur à l'université du Texas à Austin, un des premiers théoriciens sexuels de la discipline. Il balaie ce genre d'interrogation, tout en amassant des données dans tous les pays. Selon lui, partout on apprécie que les garçons soient des chauds lapins et que les filles soient pudiques. C'est cette quasi-universalité qui prouve que notre comportement est prédéterminé par l'encodage des gènes. Il a par exemple relevé, dans un de ses ouvrages universitaires sur la

question, le nombre idéal de partenaires sexuels que souhaiteraient compter des étudiants à la fin de leur vie : ses recherches produisent un nombre beaucoup plus élevé pour les jeunes gens que pour les jeunes filles. Ainsi, prenez les résultats de chaque pays en ce qui concerne les souhaits des garçons. Toutes les sociétés, de la Zambie aux territoires palestiniens, de la France aux États-Unis, accordent une grande valeur à la chasteté, à une certaine réserve, à la bienséance chez les femmes.

On trouve des monceaux entiers de preuves de cette sorte dans les pages de M. Buss. Il produit ainsi toute une série de réalités universelles – entre autres celle qui fait que les hommes, les Zambiens tout autant que les Américains, sont intéressés par la possibilité de s'enrichir –, ce qui l'amène à un des concepts essentiels de la psychologie évolutionniste. Au sein de la discipline, on l'a baptisée la théorie de « l'investissement parental ». Il s'agit d'une appellation qui n'a pas encore atteint la notoriété dans le grand public ; d'ailleurs, les composants de cette théorie ne sont pas clairement explicités. Pourtant, le concept est passé du corpus universitaire aux médias, puis jusqu'à nous. La sagesse populaire l'a assimilé et se l'est approprié. Voici de quoi il retourne : parce que les hommes disposent d'un nombre illimité de spermatozoïdes par rapport aux femmes, dont les ovules sont comptés, parce qu'ils n'ont qu'un rôle mineur en matière d'investissement dans la reproduction, tandis que les femmes mobilisent non seulement leurs ovules mais leur corps tout entier, et parce qu'elles prennent la responsabilité et les risques de la grossesse et de l'accouchement, parce qu'ensuite elles se dévouent à l'allaitement (un investissement cette fois en temps, en apport

supplémentaire de calories, et dans l'impossibilité de concevoir immédiatement un autre enfant) – en raison donc de cette vision économique de l'apport respectif, beaucoup plus essentielle pour nos ancêtres préhistoriques soumis à des dangers toujours présents que pour nos contemporains –, les mâles ont été programmés, depuis la nuit des temps, pour assurer et disséminer leur héritage génétique le plus largement possible. Les femelles, pour leur part, ont été conditionnées pour faire preuve de discernement dans le choix d'un partenaire, afin de sélectionner celui censé posséder les gènes les plus sains qui saura leur garantir une subsistance essentielle pour elles-mêmes et leur progéniture.

Voilà qui justifie parfaitement les preuves amassées en Zambie, en Yougoslavie, dans les villes palestiniennes, en Australie, en Amérique ou au Japon. La base rigoureusement économique de la théorie semble inébranlable. Nos êtres érotiques, les différences en matière de désir que nous observons entre les genres, seraient donc des manifestations inévitables des forces évolutionnistes issues du fond des âges. La théorie de l'investissement parental répond à une attente de notre époque pressée : voilà des réponses simples à la question de savoir comment nous sommes devenus ce que nous sommes.

Pourtant, le fondement même de la théorie reste précaire, c'est le moins qu'on puisse dire. En quoi le fait que nous attendions des femmes qu'elles incarnent le genre le moins aventureux, à Lusaka, à New York, à Kaboul, Kandahar, Karachi ou Kansas City, révèle quoi que ce soit de notre psyché érotique ? Cette valeur que nous attribuons tous à la modestie féminine pèse-t-elle moins aux yeux de la biologie que la tendance universelle des cultures dominées par les hommes, que

le soupçon, la peur qui s'emparent depuis toujours des mâles devant la sexualité féminine ?

Que dire alors du pléthysmographe de Meredith Chivers, qui balaie le mythe des apparences ? Qu'en est-il des pulsions qui courent sous la surface, qui hantent obscurément tous les corps ? Les perspectives que nous offre la psychologie évolutionniste peuvent parfois être assimilées à une fable conservatrice, certes sans véritable intention de nuire mais tout du moins ancrée dans un esprit de réaction, de protection du statu quo. Si l'on en croit cette fable, les femmes sont *par nature* moins aventureuses sexuellement ; ainsi l'établit la norme innée, c'est la normalité. La puissance de cette notion de normalité c'est que, par essence, elle se confirme et se perpétue d'elle-même. Parce que ceux qui osent la défier, qui osent d'en détourner, sont peu nombreux.

Un best-seller américain, *The Female Brain*, aborde le sujet par quelques leçons tirées de la théorie de l'investissement parental, exposant la manière dont la psychologie évolutionniste a investi notre culture de sa vision de la sexualité. « *Le cerveau de la femme* » est « *une machine construite pour le lien* », pour l'attachement. « *Voilà ce qui pousse la femme à agir depuis sa naissance. C'est la résultante de plusieurs millénaires de programmation génétique et évolutionniste.* » Le cerveau du jeune homme est radicalement différent, il est programmé pour des « *poussées subites* » de désir et d'excitation.

Le livre, à l'instar de dizaines d'autres dans cette catégorie, celle de la vulgarisation en matière de psychologie, affirme être en mesure de prouver ses vues évolutionnistes à l'aide de faits concrets, grâce à la technologie connue sous le nom de IRM, l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle, qui produit

des images du cerveau en fonctionnement. Mais cette technologie est loin d'atteindre le résultat espéré. J'ai pu m'en rendre compte moi-même, après avoir passé un temps infini dans des laboratoires d'IRM, observé aux côtés des neurologues le transfert des informations du cerveau du patient vers leurs ordinateurs, écouté les hésitations des spécialistes devant les images sur leurs écrans et les avoir sondés sur l'état de nos avancées technologiques, ces capacités si souvent vantées dans les médias. Il s'avère que l'on comprend rapidement les limites de l'imagerie médicale au service de la psychologie, son manque de précision qui ne lui permet pas de subdiviser, d'appréhender les sous-régions minuscules et complexes du système cérébral, celles qui sont à l'origine de nos émotions les plus subtiles, en particulier celles où naissent nos désirs sexuels. Chaque fois que nous lisons ou entendons un commentaire du genre : « L'hippocampe émet une lueur chaque fois que le sujet regarde des photos de... », nous en apprenons autant sur le plan scientifique que lorsqu'un reporter de télévision donne des nouvelles de la circulation depuis un hélicoptère survolant une ville : « Il semble que les bouchons se trouvent plutôt au nord de la région parisienne. » Les spécialistes de l'IRM eux-mêmes m'ont mis en garde à maintes reprises : l'imagerie par résonance magnétique du cerveau n'est pas capable de déterminer avec certitude ce qui se passe chez un homme ou une femme en matière de neurologie ou des émotions. Du moins pas encore. Finalement, l'IRM pourrait bien ne jamais être l'instrument adéquat pour la recherche des différences *innées* entre les genres, parce que l'expérience – recours, non-recours, renforcement positif ou négatif – affecte sans cesse le système cérébral, renforçant certains, affaiblissant d'autres.

Des vérités proclamées comme celles que l'on glane au fil des pages de *The Female Brain* – sur le lien opposé aux poussées de désir, sur le fait que la femme doit baigner dans une atmosphère confortable, chaleureuse et sécurisée pour s'épanouir dans les rapports sexuels, et « *c'est essentiel* », qu'elle doit « *avoir une confiance totale dans la personne avec laquelle elle s'abandonne* » – sont en concordance de manière frappante avec les enseignements des fundamentalistes chrétiens. La version moderne est certes moins extrême, mais le message est bien le même. Comme l'affirme un fervent tenant du programme d'éducation sanitaire des écoles publiques américaines, rédigé par des évangélistes et utilisé dans des milliers d'établissements scolaires au cours des quinze dernières années, « *les cinq besoins essentiels des femmes* » dans le mariage comprennent en haut de la liste « *l'affection* » et « *la conversation* ». On ne mentionne nulle part la sexualité. Quant aux hommes, la liste commence par « *la satisfaction de ses besoins sexuels* ». Dans un autre ouvrage révélateur, *Les garçons et les filles sont différents*, on trouve au chapitre des filles : sexe égale relation personnelle, tandis que pour les garçons : sexe différent de relation personnelle.

Ainsi, fortes de la confiance accordée par la science et/ou la foi en Dieu, les filles et les femmes savent où est leur vraie place.

CHAPITRE QUATRE

LA GUENON ET LES RATS

La touffe ébouriffée de poils roux dressée au sommet de son crâne, Deidrah est assise près d'Oppenheimer. Elle lui lèche l'oreille, embrasse son large torse, s'attarde longuement sur son ventre, ses lèvres tendues agacent par des baisers la toison de son ventre. Au bout d'un moment, il se lève et s'éloigne, avant de jeter un regard vers elle par-dessus son épaule, comme une invite. Deidrah, incapable de résister, se lève pour le suivre.

Deidrah, la femelle probablement la plus réservée des guenons de l'enclos, redouble de caresses sur la poitrine de son partenaire, assis à ses côtés à même le sol en ciment. L'enclos, d'une dizaine de mètres carrés, abrite des échelles, des cordes et un ensemble de structures de jeux, don de la caserne de pompiers locale et de McDonald's ; il aurait été trop dispendieux d'installer et d'entretenir un environnement d'arbres et de lianes. Trois petits singes se ruent vers un tunnel de métal, disparaissent à la vue, avant de débouler par l'autre extrémité, poursuivant leur course folle et bruyante tout autour de l'aire de jeux.

Depuis la passerelle, au sommet d'une tourelle métallique, je contemple les singes en compagnie de Kim Wallen, barbe grise et regard pétillant. Psychologue et neuro-endocrinologue, il a fait la majeure partie de sa carrière ici, à Yerkes, un centre de

recherches de l'université Emory à la périphérie d'Atlanta où s'ébattaient près de deux mille primates. Nous observons les soixante-quinze singes rhésus, une espèce dont certains avaient été envoyés dans l'espace dans les années 50 et 60 pour remplacer l'homme, afin de s'assurer qu'ils pourraient survivre au long périple sur la Lune. Kim Wallen a grandi dans une ferme où son père, psychologue, avait choisi de se lancer dans un projet utopiste et communautaire d'élevage de chèvres. C'est dans cet environnement que Kim Wallen a entamé l'étude du comportement sexuel animal. Il se consacre aux singes depuis plusieurs décennies.

« Les femelles sont passives. C'est ce qu'on pensait vers le milieu des années 70, ainsi en allait la sagesse populaire. » La physionomie de Deidrah, d'habitude un peu plus rouge que la moyenne, semble lumineuse ce matin, elle rayonne de désir en posant ses lèvres sur le torse d'Oppenheimer. « La norme en vigueur assurait que les hormones des femelles affectaient leurs phéromones, c'est-à-dire leur odeur, leur attractivité envers les mâles. Le mâle était l'instigateur des comportements sexuels. » La science était passée à côté, en fait avait totalement oblitéré le désir chez les guenons.

Mais pas seulement cela. Au sein de cette espèce choisie pour remplacer nos astronautes, ce sont les femelles qui font la loi, qui tuent, ce sont les généraux d'une guerre sans merci, ce sont elles qui gouvernent. On trouve ces conclusions dans des articles scientifiques remontant aux années 30 et 40, mais elles n'ont suscité aucun écho ; le comportement curieux des femelles n'a pas retenu l'attention des chercheurs. « Les conclusions dérangeaient à ce point la conception du mâle dominant,

précise Kim Wallen, qu'on les a purement et simplement éliminées. »

Ce que les scientifiques, des hommes pour la plupart, espéraient et voulaient voir prédominer semblait les avoir perturbé. Toute la carrière de Kim Wallen repose sur sa volonté d'imposer la vérité. Maintenant, sous nos yeux, une femelle en provoque une autre, lui mord cruellement la jambe, la griffe et la bat comme une poupée de chiffon. Les cris de la plus faible des deux s'élèvent, poignants. Quatre ou cinq autres singes se jettent dans la mêlée, attaquant la guenon blessée pour la corriger à leur tour. Elle parvient à s'échapper, fuit à quelques mètres avant d'être rattrapée. Les cris sont devenus des plaintes, entrecoupées de hurlements, les attaquants s'acharnent, apparemment pour achever la guenon, puis subitement la mêlée se désagrège, aussi soudainement qu'elle avait éclaté. Ce genre de punition intervient à intervalles réguliers ; Kim Wallen et son équipe ne sont pas toujours en mesure de l'expliquer. Les batailles rangées – un groupe familial conduit par une femelle qui tente de renverser l'autorité d'une autre – se produisent rarement. Elles finissent généralement par la mort, soit du fait des blessures, soit, selon certains vétérinaires, du choc violent provoqué par la peur. Parfois, les cadavres jonchent l'enclos.

Revenant sur la manière dont la science avait éliminé pendant si longtemps toute notion de désir chez les guenons, Kim Wallen s'en prend non seulement aux préjugés mais à l'acte sexuel lui-même. « Regardez la façon dont le mâle et la femelle interagissent, il est aisé de constater ce que fait le mâle : il donne des coups de reins ; il est plus malaisé d'observer tout ce que fait la femelle. Mais une fois que vous l'avez constaté, jamais plus vous ne pouvez l'ignorer. »

Deidrah caresse le ventre d'Oppenheimer, le tâte de manière à éveiller son attention. Il s'allonge sur le ventre, se vautre dans un carré de soleil. Elle l'embrasse sur toutes les parties accessibles de son corps, revient à l'oreille. Le rouge de sa face s'accentue encore. Elle est au milieu de son cycle d'ovulation, en chaleur, débordante d'hormones libidineuses. En matière de cycles et de copulation, les guenons sont à mi-chemin entre les mammifères inférieurs et les humains ; l'accouplement ne se limite pas à la période d'ovulation mais, dans la plupart des cas, c'est à ce moment-là qu'il se produit le plus souvent.

Tenter de cerner la teneur des échanges entre les ovaires de Deidrah et son cerveau lorsqu'elle cajole Oppenheimer peut s'avérer complexe, et le chemin par lequel la biochimie affecte le désir chez les femelles reste en partie obscur. Pourtant, il est possible d'offrir les prémisses d'une théorie. Les hormones sexuelles produites par les ovaires et les glandes surrénales – testostérone et œstrogènes – ciblent les régions du cerveau primitif, situées à proximité du bulbe rachidien, présentes chez toutes les espèces, de l'*Homo sapiens* au lézard. Cette imprégnation par les hormones s'étend ensuite au système complexe des neurotransmetteurs, comme la dopamine, chargée d'envoyer des messages au cerveau, ce qui aura pour effet d'altérer la perception et conduira – chez les humains et les singes, les rats et les chiens – au désir sexuel. La croyance selon laquelle les espèces moins évoluées que les primates ne ressentiraient pas de désir, que leur accouplement est programmé au point d'en faire de simples automates sexuels, cette croyance est erronée, comme devait me le démontrer bientôt Jim Pfaus, spécialiste des neurosciences attaché à l'université Concordia de Montréal. Deidrah, pendant ce temps,

s'est isolée dans un coin de l'enclos et suçote de plus belle l'oreille d'Oppenheimer.

Apathique et corpulent à l'instar des autres mâles adultes, Oppenheimer ne participe pas vraiment à la vie de la colonie. Les mâles n'appartiennent pas à une famille précise. Ce sont des étalons – leur statut périphérique rappelle en tout point leur rôle dans la nature. Aux confins des montagnes de l'Asie ou dans les épaisses forêts recouvrant les vallées, les mâles adultes errent à la lisière des domaines régis par les femelles. Celles-ci les invitent lorsqu'elles ressentent le besoin de s'accoupler. Les mâles resteront – soumis au désir mais sans véritable utilité – jusqu'à ce que les femelles se désintéressent de la chose. Ils sont ensuite remerciés et remplacés. Au sein de ses enclos, Kim Wallen remplaçait les étalons par de nouveaux mâles à peu près tous les trois ans, le temps qu'ils cessent d'être utiles, qu'ils perdent de leur charme, que la fréquence de leurs copulations – presque toujours à l'initiative des femelles – s'éteigne peu à peu. Dans la nature, il semble que leur puissance de charme ne dure guère plus longtemps.

« Les guenons rhésus se montrent particulièrement xénophobes vis-à-vis des autres femelles, précise Kim Wallen. Si vous faites entrer une nouvelle guenon dans l'enclos, elle sera persécutée jusqu'à la mort. Mais vis-à-vis des mâles, elles apprécient la nouveauté. »

Oppenheimer, museau clair et poil roux, s'éloigne de nouveau à petits bonds tandis que Deidrah le poursuit, son bébé de moins d'un an trotinant derrière. Les assistants de Kim Wallen adorent Deidrah. Ils apprécient ses mèches folles au sommet du crâne, sa personnalité, la dignité tranquille qui émane d'elle à peu près tout le temps, sauf peut-être à cet

instant précis ; et ils font grand cas de son amour pour ses petits. L'année précédente, des remous au sein de la colonie l'avaient mise en danger ainsi que sa progéniture. Les petits étaient terrifiés, s'accrochant à son dos sans jamais lâcher prise. « Elle ne pouvait littéralement plus se lever et changer de place sans qu'ils la fassent tomber, raconte Amy Henry, une des assistantes. L'un des petits s'accrochait perpétuellement à sa queue. Elle ne pouvait plus bouger, mais elle semblait l'accepter de bonne grâce. Elle savait que sa responsabilité commandait de les rassurer face au reste du groupe. Elle n'a jamais adopté le rôle d'un leader dans la colonie ; mais elle paraît rayonnante lorsqu'elle met à bas ses petits, et elle tisse un lien très étroit avec eux. Je l'ai vue transporter sa fille sur son dos pendant de longs mois, jusqu'à ce qu'elle mette au monde un nouveau petit. Toutes les guenons n'ont pas cette prévenance. »

Quand il s'agit de séduire Oppenheimer, cependant, elle jette son instinct maternel aux orties. Elle paraît ne pas voir son petit ni même le connaître ; elle l'abandonne dans un coin et il doit lui courir après de temps en temps. Elle s'accroupit devant Oppenheimer et se met à frapper le sol de la main sur un rythme saccadé. Elle garde le rythme, ce qui doit correspondre, chez les rhésus, au geste de desserrer la ceinture de son homme. Pourtant, son geste garde quelque chose d'hésitant. « Elle agit avec précaution parce que toutes les guenons qui l'entourent sont de rang supérieur », précise Kim Wallen. Si elles décidaient pour une raison quelconque qu'elle n'avait pas le droit de s'accoupler avec lui, elles et leurs familles se jetteraient sur elle et la corrigeraient jusqu'à ce que mort s'ensuive...

La prise de conscience de Kim Wallen, au cours des années 70, que les femelles rhésus sont en fait les provocateurs

sexuels résultait d'un modèle de comportement qu'il avait observé au cours de son troisième cycle universitaire. Les couples de singes adultes qu'il pouvait étudier occupaient des cages d'environ 3 m sur 2 m 50. Dans un laboratoire britannique dont il suivait les travaux, les cages étaient beaucoup plus petites. De chaque côté de l'océan, on avait opéré les femelles des ovaires ; les chercheurs voulaient recenser les accouplements en l'absence d'hormones ovariennes. En comparant les résultats des deux expériences, Kim Wallen avait été fasciné par le fait que les couples dans des cages plus exigües s'accouplaient beaucoup plus souvent. « J'ai donc ressorti tous les documents issus des recherches similaires effectuées dans des cages de volume différent, les résultats sautaient aux yeux. Dans les cages les plus petites, les couples copulaient très souvent ; dans les plus grandes, l'accouplement était beaucoup plus rare, et dans les cages intermédiaires, le nombre de contacts sexuels était entre les deux. »

Kim Wallen, en arrivant à Yerkes, avait trouvé un environnement qui rappelait la pleine nature : les enclos des rhésus étaient vastes. Il avait acquis la certitude que le confinement dans des cages trop petites dans la plupart des expériences avait forgé l'image de la sexualité des singes : rabaissant le rôle des femelles et déformant la vérité.

Placez un mâle et une femelle dans une cage exigüe et quel que soit l'état hormonal de la femelle – qu'elle possède ou non des ovaires –, le couple aura une activité sexuelle fournie, en partie, expliquait Kim Wallen, parce que leur proximité rappelait le genre de harcèlement sensuel auquel se livrait à cet instant Deidrah. Ces gestes et pratiques sensuels dans un espace restreint poussaient les mâles à s'accoupler. Les mâles de

l'espèce *apparaissaient* donc comme les initiateurs de la copulation. Mais placez maintenant les rhésus dans un environnement plus proche des conditions naturelles, et les femelles redeviennent les initiatrices de la séduction. C'est elles qui s'approchent des mâles, qui les cajolent, qui avancent les lèvres vers les ventres, qui embrassent les torsos et frappent rythmiquement le sol, elles qui désiraient. Privées du flux de leurs hormones ovariennes, de leur besoin cérébral, l'accouplement ne se produit pas.

Les femelles sont-elles à l'origine de la séduction et de la sexualité dans les autres espèces de primates ou de singes ? On ne peut encore l'affirmer dans l'état actuel des connaissances, précise Kim Wallen. Les études conclusives n'ont pas été conduites en nombre suffisant. Il note néanmoins que chez les singes capucins, les macaques de Tonkean et les macaques à queue de cochon, ce sont les femelles également qui prennent l'initiative. Les femelles Langur de Java, aux longues queues, à la face noire, sont de ferventes initiatrices. Et parmi les imposants orangs-outangs, on a pu filmer pour la première fois dans les années 80 des mâles allongés sur le dos, exhibant leur érection devant des femelles, attendant passivement qu'elles prennent l'initiative. Celles-ci se rapprochent, grimpent sur les mâles et les chevauchent. Tout comme les bonobos, aux longs poils rabattus de chaque côté de la tête et à la réputation d'amateurs de sensations, les femelles se livrent avec passion au coït avec des mâles ou à des jeux sexuels entre elles.

Enfin, tandis que Deidrah frappe son étrange code morse sur le sol, Oppenheimer passe à l'action. Il se positionne derrière elle, pose les mains sur ses hanches et offre à la guenon ce dont elle avait le plus envie : des coups de reins rapides et amples. Le

rythme du coït s'accélère, puis cesse. Il se retire un court moment, assure sa prise sur les hanches, la pénètre de nouveau pour reprendre ses va-et-vient furieux. Il s'interrompt encore plusieurs fois pendant l'assaut. Au moment de l'éjaculation, les cuisses tremblotantes et les yeux dans le vague, elle tourne la face vers lui, ses lèvres émettent des claquements rapides, ses bras se tendent pour le saisir et l'attirer violemment contre elle.

La satisfaction, l'apaisement sont de courte durée. Quelques minutes plus tard, elle le harcèle de nouveau. En d'autres occasions, elle aurait pu se tourner vers l'autre mâle. « Elle s'accouple, ajoute Kim Wallen en évoquant la guenon rhésus en général, et dès qu'il retombe dans sa torpeur post-coïtale, que se passe-t-il ? Elle se relève immédiatement et part en chasse pour se trouver un autre partenaire. » Méditant sur la vie quotidienne de l'enclos, il n'a pas manqué de se poser la question qui le préoccupait depuis longtemps : la libido féminine ne comporterait-elle pas une pulsion similaire ? En d'autres termes, « les impératifs sociaux et les conventions ne forcent-ils pas les femmes à réprimer leur désir ou même à refuser de reconnaître l'intensité de la motivation qui transparaît chez les femelles des primates ? » Il balaie aujourd'hui ses doutes : « Je suis convaincu que c'est ce qui se passe dans la réalité. »

Il évite d'établir une correspondance directe, néanmoins, entre Deidrah et la femme dans son ensemble. Parmi les différences, il faut compter avec le mécanisme de l'ovulation, bien plus subtil chez les femmes. Assisté par une de ses anciennes étudiantes en doctorat, Heather Rupp, il tente de cerner la manière dont les hormones menstruelles mettent en œuvre les neurotransmetteurs du désir. Pour une expérience, ils ont sélectionné trois groupes de femmes hétérosexuelles

auxquelles ils ont présenté les mêmes photos porno – illustrant des rapports homme-femme – à trois reprises, en trois moments différents de leur cycle menstruel. De nouveau ils ont fait intervenir le facteur temps afin de mesurer l'intérêt du sujet pour chaque photo. Un premier résultat s'avérait somme toute prévisible. À la première session, les femmes qui étaient proches de l'ovulation s'attardaient plus sur les clichés que les autres sujets. Mais un second résultat ne manquait pas de surprendre les deux chercheurs. Ces mêmes femmes, lorsque la première session était intervenue au milieu de leur cycle, lorsque testostérone et œstrogène atteignent leur maximum, passaient un long moment sur les photos lors de la seconde et de la troisième session, plus tard dans le mois et lorsque le taux d'hormones s'affaiblissait. Les femmes qui avaient connu une première session durant une période hormonale basse ne semblaient pas passionnées par les clichés au moment de l'ovulation. Elles continuaient à montrer peu d'intérêt. Peut-être, estimait Kim Wallen, l'effet durable d'une excitation conditionnée engendrait-il l'indifférence. Au cours des sessions suivantes, estimait Kim Wallen, les sujets continuaient de relier inconsciemment l'environnement du laboratoire, son équipement, les photos porno à la réaction qu'ils avaient éprouvée lors de la première session.

« Première leçon : il ne faut jamais qu'une femme éprouve une mauvaise impression de vous lorsqu'elle est dans la phase négative de son cycle menstruel. Vous ne vous en remettrez jamais ! », conclut le chercheur en riant.

Notre conversation, au sommet de la plate-forme d'observation qui domine l'enclos, glisse vers la primatologie, vers les idées suscitées par nos ancêtres du règne animal. Il évoque la

profusion de désirs éprouvés par Deidrah, et la contrainte à laquelle ils sont soumis chez la femme – le sens communautaire du danger, la crainte semi-inconsciente de désintégration sociétale sous-tendraient ce refoulement. Tout en suivant sa pensée, je repense aux grandes terreurs de l'Histoire, aux archétypes frappant la chair : les sorcières dont tout le mal « découle de leur frénésie sexuelle, qui rend ces femmes insatiables » selon la doctrine chrétienne de l'Inquisition, « l'orifice de leur matrice... jamais satisfaite... si bien qu'afin de satisfaire leur soif de luxure, elles s'accouplent même avec des diables » ; et je repense également à Ève, dont le péché constitue le fondement de toute la chrétienté, Ève, dont la malédiction oblige le Fils de Dieu à mourir, à sacrifier sa vie pour que l'humanité ait accès à une rédemption possible. Voilà ce qui fonde, ce qui se cache derrière la religion primitive de notre culture, celle qui est gravée dans notre psyché sociétale. Je repense également à la monogamie : cette idée vague et improbable selon laquelle la monogamie nous protège du chaos et de l'effondrement social, et à ce concept – version inverse et désespérée de nos terreurs – selon lequel la libido de la femme est tronquée et qu'elle est le gardien naturel de la monogamie. Ainsi avons-nous réussi à gérer nos angoisses.

Comment expliquer autrement le fait qu'à partir de quelques publications tombées dans l'oubli, la théorie de l'investissement parental ait pu imprégner nos réflexions sur la culture depuis quelques décennies, alors que la réalité des primates, les faits tirés de l'Histoire, restaient ignorés ? Nous adhérons à la science lorsqu'elle ne contredit pas nos préjugés, celle qui nous caresse dans le sens du poil, celle que nous voulons entendre.

« Cet organe honore un dieu du plaisir », affirme Jim Pfaus en me tendant un modèle en plastique du cerveau humain. Barbe à la Van Dyck, anneau à l'oreille, son visage s'éclaire d'un sourire. Cet expert en neuroscience du laboratoire de l'université Concordia collabore avec de grandes compagnies pharmaceutiques chaque fois qu'elles désirent tester sur des rats un nouvel aphrodisiaque à destination des femmes. Aucun ne s'est révélé efficace jusqu'à aujourd'hui. Son laboratoire occupe une partie du sous-sol de l'université. C'est là qu'il observe ses rates dans un alignement de cages, lorsqu'il ne les ampute pas du cerveau dans sa salle d'opération – un cerveau d'ailleurs pas plus gros que la dernière phalange de mon petit doigt.

Jim Pfaus est obnubilé par la façon de voir et de ressentir des rates, par leur capacité à apprendre et exprimer leur désir. Il tente principalement de déceler quels sont les réseaux neuronaux qui sont excités par un certain type de stimulation, par un mouvement de va-et-vient dans le col de l'utérus ou par le spectacle d'un mâle séduisant. Une de ses méthodes est de soumettre une femelle à un de ces types d'excitation puis de la tuer, d'extraire puis de congeler son cerveau, de placer l'organe sur une trancheuse fine pour en tirer des lamelles de quelques microns d'épaisseur. Penché sur son microscope, il est en mesure de déceler les périodes récentes d'activité neuronale en notant les minuscules points noirs signalant que certaines molécules de protéines – les sous-produits de l'excitation des cellules – avaient été produites.

Jim Pfaus – qui passait la plupart de son temps libre à chanter dans un groupe punk – doit sa spécialisation à une femme. Jusqu'à la fin des années 70, les chercheurs n'avaient jamais abordé la question du désir sexuel chez les rates ; ils ne

l'avaient jamais remarqué, donc il n'existait pas. À l'instar du macaque rhésus, les spécialistes s'attachaient à l'action des femelles pendant l'accouplement, et non à ce qu'elles mettaient en œuvre pour en arriver là. Ce que faisait la femelle du rat était pourtant remarquable : elle entrait dans un état de paralysie. Elle se figeait en une position, appelée lordose, caractérisée par une courbure de la colonne vertébrale creusée vers l'intérieur faisant ressortir les reins vers l'arrière, afin de faciliter la pénétration par le mâle. L'accouplement chez les rats nécessite une rigidité presque cadavérique de la femelle. Il était donc facile d'imaginer que la rate se montrait totalement passive, sans volonté, simple réceptacle dont le parfum involontaire attirait le mâle. Une telle ignorance de la part des scientifiques est très répandue et a façonné notre image de la femelle dans le royaume animal. On retrouve partout le même terme clé de « réceptivité ».

C'est alors qu'intervient Martha McClintock. Tout comme Kim Wallen, elle a approfondi l'imagination des spécialistes. Martha avait connu une certaine notoriété quelques années auparavant alors qu'elle préparait sa thèse à l'université de Wellesley réservée aux étudiantes. Elle y soutenait que les femmes vivant en communauté réagissaient aux effluves hormonaux des autres femmes dont elles étaient proches, au point de faire converger leurs périodes de menstruation. Ses travaux avaient été publiés dans la célèbre revue hebdomadaire *Nature*. Elle s'était bientôt tournée vers les armes de séduction des rates, leurs petits bonds caractéristiques, les mouvements de la tête vers l'avant, leurs parades dans le but d'inciter le mâle à poser ses pattes avant sur leurs hanches, puis à leur imprimer un mouvement rapide sur ses flancs pour provoquer son

immobilisation immédiate, comme sous l'effet de l'hypnose, avant de les pénétrer. Tandis que nous évoquons le sujet avec Jim Pfaus devant la rangée de cages en plexiglas, une de ses femelles va plus loin que d'habitude. Face à un mâle bien bâti mais peu enclin à la copulation, elle se place derrière lui, pose ses pattes avant sur son dos et se cambre, comme pour lui donner des idées. Comment la science, s'extasie Jim Pfaus, a-t-elle pu passer à côté de cela ?

Martha McClintock relève également de tels comportements significatifs. Si la taille de la cage le permet, la femelle va faire en sorte d'échapper à son partenaire à plusieurs reprises tandis qu'il la pénètre, afin que l'accouplement ne cesse pas trop rapidement pour sa satisfaction. Jamais, lorsqu'il s'agit pour des rats ou des singes de copuler, les animaux ne s'accouplent, copulent, se détachent et copulent de nouveau jusqu'à l'éjaculation du mâle. La rate, si l'on en croit toutes les expériences, aime prolonger l'acte, le faire durer plus longtemps que le mâle ne le souhaiterait. Ces demandes de copulation, cette préférence pour un acte qui se prolonge, tout ceci suggère une volonté, un désir sexuel.

Martha McClintock établit également qu'en contrôlant le rythme de l'accouplement, en dérivant un surcroît de stimulation, en imprimant une cadence qui lui convient, la femelle peut augmenter ses chances de concevoir une portée. De manière significative. Les coups de reins supplémentaires, selon Jim Pfaus, provoquent des contractions qui aident les spermatozoïdes à progresser vers l'utérus. Les pénétrations plus profondes – causées par le fait que le mâle, empêché d'éjaculer, augmente la puissance de ses va-et-vient – remuent le col de

l'utérus, entraînant la décharge hormonale qui aidera à nourrir l'œuf fertilisé.

La grossesse, néanmoins, ne relève pas d'une motivation chez l'animal, comment l'attestent clairement McClintock, Pfaus ainsi que Kim Wallen et ses macaques rhésus. Il s'agit d'un point essentiel. Les *espèces* animales ont reçu pour mission dans le cadre de l'évolution de se perpétuer dans le temps, de se reproduire, tandis qu'au niveau de l'*individu* animal, la reproduction n'est pas un enjeu. La rate ne réfléchit pas, elle ne se dit pas : je veux faire des petits. Le sujet la dépasse. La pulsion demande une satisfaction immédiate du plaisir. Et la satisfaction doit être à la hauteur de la dépense d'énergie, de la crainte d'être blessée par d'autres femelles ou d'autres prédateurs. Elle doit être plus forte que la terreur d'être tuée au moment même où sa vigilance se relâche pendant l'accouplement. La satisfaction sexuelle, le plaisir des sens doivent être extrêmement gratifiants.

Jim Pfaus avait marché dans les traces de Martha McClintock. Grâce à ses travaux, il révisé quelques a priori : le cerveau d'une rate n'est pas seulement un organe mais le siège d'un ensemble de facultés, et l'expérience psychologique d'une rate peut contribuer à la compréhension de notre propre expérience. S'ensuit une série d'expériences pour explorer le concept : trépanations, injection de substances chimiques pour stimuler ou bloquer un neurotransmetteur puis un autre, observation de rats soumis à des choix dans des habitats et des scénarios soigneusement établis. D'après un schéma de recherche défini par Martha McClintock, il utilise une cage spéciale munie, au milieu, d'une cloison amovible en plexiglas. La cloison comporte des ouvertures assez grandes pour laisser

passer une rate, mais qui empêchent un mâle de s'y glisser. La femelle est donc en mesure de déterminer la fréquence de ses accouplements en traversant la cloison dans un sens ou dans l'autre.

« Les rates font toujours ce qui leur procure du plaisir. Grâce à la cloison elle profite de meilleurs rapports sexuels, d'une stimulation vaginale et clitoridienne accrue et d'une meilleure stimulation du col de l'utérus. » Il cite une étude afin de prouver que, durant le coït, le clitoris de la rate est excité : un de ses collègues a déposé de l'encre sur des mâles et relevé ensuite les traces de frottement sur les femelles. Quant à un éventuel orgasme, Jim Pfaus se montre moins catégorique : il serait hasardeux de se prononcer. Il n'est pas possible de mesurer de signe probant, comme l'éjaculation chez un mâle, pour affirmer que la rate jouit. Mais à propos du plaisir et d'un désir intense chez la femelle, le doute n'est plus possible.

Pour lui, une expérience, parmi d'autres, le prouve. Si, aussitôt après un rapport sexuel prolongé, on place la rate seule dans une nouvelle cage, elle associera le nouvel environnement à l'activité sexuelle qu'elle vient d'avoir. Lorsqu'on lui donnera le choix, plus tard, entre celle-ci et une troisième cage, elle préférera toujours celle qui lui rappelle les bons souvenirs de l'accouplement. Elle fera ce choix même dans le cas où la nouvelle cage présente un aspect plus accueillant – même si elle est plongée dans l'obscurité, ce qui confère la sensation la plus sécurisante pour les rats, alors que la cage liée au plaisir baigne en pleine lumière, signe de danger mortel. Si l'on fait subir le même test à une femelle qui vient de connaître un rapport rapide, donc peu satisfaisant, elle aura tendance à choisir la cage plongée dans l'obscurité.

Une étudiante de Jim Pfaus a récemment filmé une expérience dans laquelle le désir apparaît encore plus nettement. Elle démontre chez les rates une motivation dérivant de l'attente, découlant d'une expérience passée, d'une récompense, motivation parfaitement conforme à la manière dont le désir naît en chacun de nous. Pfaus me présente la vidéo dans son bureau, quelques étages au-dessus du laboratoire où s'ébattent ses rates. L'étudiante, munie d'une minuscule brosse, frotte le clitoris d'une rate dont elle s'est saisie. Le petit organe se dresse comme la pointe d'un stylo près de la vulve de l'animal. Elle le frotte à plusieurs reprises avant de reposer la rate dans sa cage. Presque immédiatement, celle-ci pointe le museau par l'ouverture de la cage et plante ses dents dans la manche de la blouse de l'étudiante, l'attirant vers l'intérieur de la cage. L'étudiante répète le manège avec la brosse, repose la rate et, de nouveau, l'animal mord la manche et tire, pour faire comprendre sans erreur possible ce qu'elle attend de l'étudiante. La scène se reproduit de nombreuses fois.

Tout en visionnant l'expérience, Jim Pfaus explique les erreurs d'appréciation anatomique qui faussaient notre compréhension du rôle du clitoris – autant chez la rate que chez la femme – jusqu'à ces dernières années. Cet organe possède des extensions non négligeables, sous la forme de bulbes et d'ailettes. Elles sont situées en partie sur la face interne des parois du vagin. Ces extensions richement innervées n'avaient jusque-là jamais été matérialisées par les anatomistes modernes, qui ne les incluaient pas dans leurs schémas ou les jugeaient sans importance. C'était un argument de poids pour minimiser l'importance du désir féminin. Puis, au début des années 90, Helen O'Connell, une spécialiste australienne en

urologie, décrit en détail l'étendue de l'irrigation nerveuse du clitoris, sa taille, de plusieurs centimètres, et démontre que sa sensibilité s'étend à l'ensemble des parois vaginales – une sensibilité sans doute responsable de l'orgasme vaginal et induisant peut-être le concept mythique et discuté de point G. Helen O'Connell ne mâche pas ses mots lorsqu'on évoque le point de vue aveugle de ses prédécesseurs. « Ils défendaient cette idée choquante qu'un genre est sexuel et l'autre reproducteur », affirme-t-elle.

Jim Pfaus entreprend maintenant de démonter la maquette de cerveau en plastique et caresse du doigt les circonvolutions devant moi. Il évoque les neurotransmetteurs qui régissent le désir sexuel des femmes et celui des hommes. La libido peut être assimilée à un système à deux étages. On trouve d'abord le premier étage, celui dans lequel des hormones, déchargées par les ovaires et les glandes surrénales, s'acheminent par les vaisseaux sanguins jusqu'au cerveau et déclenchent la production des neurotransmetteurs. On ignore encore le détail du processus, ainsi que la quantité d'hormones nécessaire à la mise en œuvre du processus. Le second étage, c'est le cerveau lui-même, le siège des neurotransmetteurs. Ces essences biochimiques, bien différentes de simples hormones, sont les véritables composants du désir.

La dopamine, dont les atomes s'organisent comme une tête avec des antennes et une petite queue pointue, est en quelque sorte la représentation moléculaire du désir et son principal véhicule chimique. Mais pas seulement. Il traverse une multitude de sous-régions du cerveau, établissant des liens avec d'autres neurotransmetteurs, produisant des réactions en série, du contrôle moteur (les tremblements et la lenteur dont

souffrent les malades de Parkinson dérivent d'une carence en dopamine) à la mémoire. Mais la dopamine reste avant tout l'agent déclencheur du désir. À l'aide de sa découpeuse en fines lamelles, Jim Pfaus a réussi à localiser deux zones minuscules du mésencéphale, le noyau préoptique médial et l'aire tegmentale ventrale. Elles constituent le cœur du système sexuel mis en œuvre par la dopamine, précise Jim Pfaus, « l'épicentre du désir ».

Depuis cette tête de pont, la dopamine rayonne dans tout le corps. « Une décharge de dopamine constitue une bouffée de plaisir, poursuit Pfaus. Le monde prend des couleurs. Comme lorsque l'on pose le nez sur le tee-shirt de celui ou de celle qu'on aime. On en veut plus, tout de suite, toujours plus. »

Pourtant, afin que le « flash » de la dopamine se fixe sur un objet, afin qu'il ne nous apparaisse pas seulement comme un événement sans cause mais plutôt comme un désir précis, il est nécessaire qu'il agisse en concordance avec d'autres neurotransmetteurs. C'est ici qu'intervient la sérotonine dont le rôle est essentiel. À l'inverse de la dopamine qui stimule, la sérotonine agit pour calmer. Quand la dopamine excite, la sérotonine instille une sensation de satiété. Si vous bourrez une rate d'antidépresseurs – comme ces inhibiteurs spécifiques de la sérotonine que sont les ISRS –, elle passera moins de temps à faire la cour à son mâle. Elle se cambrera moins devant lui, facilitera moins souvent la pénétration.

Il est important, selon notre spécialiste, de comprendre les bienfaits de la sérotonine. Elle empêche que nous tombions en dépression, mais pas seulement. Ce neurotransmetteur permet également au lobe frontal du cerveau, précisément au cortex préfrontal, la zone de la planification des actions et de la

maîtrise de soi, de communiquer directement avec les organes, une fonction véritablement directrice. La sérotonine réduit la pulsion et l'urgence du besoin ; elle facilite la pensée rationnelle et l'action réfléchie. Le problème, cependant, c'est que si le taux de sérotonine est plus élevé que celui de la dopamine, une femme en train de faire l'amour pourrait bien se retrouver en train de planifier ses rendez-vous au bureau le lendemain au lieu de lâcher prise et de s'abandonner aux délices de la jouissance totale. Mais si sérotonine et dopamine se combinent parfaitement, l'énergie érotique n'ira pas se fourvoyer dans le planning de demain ou ne se dissoudra pas dans le néant. Une combinaison savante du lobe frontal et du cerveau primitif libidineux est la clé du désir, mariant la forme et la force.

Pourtant, malgré toute la finesse des lamelles de sa trancheuse, proches du micron, Jim Pfaus n'est pas encore au bout de ses peines dans sa quête des neurotransmetteurs. Un troisième type de substance s'avère aujourd'hui essentiel à la libido, selon lui. Ce sont les opioïdes endogènes, relâchés durant l'orgasme et qui s'allient à l'action de la dopamine. Admirer le torse d'un bel athlète à demi nu ou bien lire un paragraphe d'un livre érotique offre généralement l'occasion de goûter aux délices des opioïdes. Pour décrire ce plaisir, Jim Pfaus évoque les variétés exogènes plus corsées, produits dérivés du pavot : la morphine ou l'héroïne. Si l'on achemine ces substances au cerveau, la satisfaction est si complète – beaucoup plus forte que le simple bien-être de la sérotonine – que l'inertie prend le dessus. Il n'y a plus ni centre décisionnel ni désir primal ; direction et désir s'annihilent. Sous la forme édulcorée secrétée par l'organisme, l'effet se dissémine à des degrés moindres. Pendant ce temps, un processus paradoxal se produit. Tandis

que les opioïdes atténuent la motivation, ils préparent le cerveau à une nouvelle motivation en entretenant l'action du système de la dopamine. L'orgasme en même temps calme le cerveau et l'incite à rechercher de nouveaux orgasmes. Mais même sans aller jusqu'à l'orgasme – Jim Pfaus ne se risque pas en effet à assurer que ses rates atteignent la jouissance suprême –, il constate tous les jours la puissance du « flash » des opioïdes dans son laboratoire. Si l'on introduit chez ces rates un produit chimique qui bloque cet effet jouissif, elles perdent tout désir de s'accoupler.

L'anneau que Pfaus porte à l'oreille scintille au soleil, tandis qu'il passe des rats aux humains et résume ses travaux par quelques conseils de bon sens : les hommes ont intérêt à être performants ; ils ont intérêt à apprendre à mieux satisfaire leurs partenaires ; ils ont intérêt à ne pas s'arrêter en chemin.

Certes, cela ne résoudra pas tous les problèmes qui confrontent les pauvres mâles que nous sommes et cela ne calmera jamais leurs inquiétudes. Pfaus se souvient d'un jour où il donnait à ses étudiants une conférence sur l'effet Coolidge, un marronnier des manuels de sexualité, une routine peu reluisante de la psychologie évolutionniste, selon les propres termes de Jim Pfaus. L'effet Coolidge est tiré d'une anecdote : un jour le Président Coolidge et son épouse visitent une ferme expérimentale gérée par le gouvernement. Ils effectuent des visites séparées. Lorsque Mme Coolidge arrive devant l'enclos des volailles, elle remarque la fréquence des accouplements auxquels se livre le coq et demande à l'assistant combien de fois il peut le faire. « Oh ! des dizaines de fois par jour », répond celui-ci. « Eh bien, vous direz cela au Président quand il passera par là », rétorque Mme Coolidge. Lorsque le Président se

présente à son tour, l'assistant lui transmet le message de son épouse. « Dites-moi, répond Coolidge, c'est la même poule à chaque fois ? » « Oh non ! À chaque fois une poule différente. » « Alors, allez dire cela à Mme Coolidge », réplique le Président.

Le message renferme un sens caché qui nous concerne tous : le désir d'un homme dépend de la multiplicité des partenaires. Jim Pfaus tourne en dérision l'affirmation selon laquelle les femmes seraient d'une nature différente. Les rates se déchaînent pour attirer et séduire de nouveaux partenaires. Elles creusent les reins au maximum pour que le nouveau mâle puisse les pénétrer d'autant plus facilement.

Au cours d'un de nos entretiens, Jim Pfaus extrapole à partir des preuves qu'il a réussi à accumuler et se prend à rêver. « Lorsque les jeunes filles de cette génération auront terminé leurs études, nous verrons plus de comportements supposés réservés aux hommes, plus de femmes draguer des hommes, faire l'amour et quitter leur partenaire, nouer des relations sexuelles sans envisager de former un couple, plus de filles devant leur ordinateur dans leur chambre se régaland de pornographie et se masturbant avant de faire leurs devoirs. »

Je n'ai pas pu lui faire préciser la classe d'âge qu'il envisageait dans ses prédictions, s'il s'agissait de filles âgées aujourd'hui de douze ans ou de jeunes femmes de vingt-cinq ans. De même, il ne s'est pas étendu sur cette libération des mœurs qu'il assurait voir se développer, quoiqu'à son avis elle ait beaucoup à voir avec Internet. Existe-t-il des signes probants, me demandai-je, de cette tendance annoncée par Jim Pfaus ? Les jeunes filles et les jeunes femmes regardent-elles plus les films X aujourd'hui ? Leur intérêt pour le sexe se rapproche-

t-il de celui des hommes ? Les réponses manquent, il n'existe que des embryons de preuves. La plus crédible provient de Nielsen, le leader mondial des études de consommateurs et de l'information : une étude affirme qu'une personne sur trois sur les sites pornographiques est une femme – quatre ans plus tôt, la proportion était d'une sur quatre. Des spécialistes des études sur l'addiction à la pornographie ont également confié à la presse que la proportion de femmes était en augmentation. C'est le moment d'évoquer un certain James Deen et sa communauté de fans.

James Deen, qui a choisi lui-même son nom et la manière de l'écrire, est un ancien acteur de films X que l'on a pu voir dans plus de deux mille scènes porno au cours des huit dernières années, sous l'apparence d'un livreur quémandant une fellation à sa cliente, ou d'un directeur de collège infligeant sa première sodomie à une nouvelle prof, ou d'un maître soumettant une blonde enchaînée, ou d'un jeunot succombant à une MILF¹. Ces films, comme la majeure partie des vidéos porno produites par l'industrie américaine spécialisée dans le X (estimée à 13 milliards de dollars chaque année), glorifient l'image masculine. Mais James Deen a réussi à capter l'imagination des adolescentes de ce pays. Ados et jeunes femmes semblent constituer la grande majorité des dizaines de milliers de fans de l'acteur sur Twitter. Elles le dévorent des yeux sur Pornhub, Brazzers ou Kink.com. Elles échangent ses photos, lancent son nom sur les moteurs de recherche, lui envoient des propositions de mariage. On peut lire sur le site de l'émission d'ABC News, « Nightline », le profil de James Deen : « Le jeune homme que votre fille pourrait bien être en train de regarder en secret en ce moment... la star porno des années Facebook... » Les magazines

GQ, le *New York Observer* et même le *Guardian* n'ont pas tardé à lui emboîter le pas. Selon certains fans, c'est son aspect de jeune homme « bien sous tous rapports » qui fait son charme, pour d'autres la manière qu'il a de regarder une femme dans les yeux tout en remplissant son rôle ; pourtant, malgré sa silhouette élancée et le fait qu'il accorde plus qu'un regard à sa partenaire, il n'est pas spécialement différent de n'importe quelle autre star du porno. Le basique reste basique : une belle érection, un dialogue réduit au minimum, une dose variable de violence (« J'ai pratiqué le sexe avec plus ou moins de violence dans ma vie, confie Deen à un journaliste, alors faut dire que je me débrouille assez bien dans ce registre »), plaintes et gémissement des actrices et profusion de gros plans sur les sexes en action.

À l'image de la popularité de James Deen, le succès naissant de Suki Dunham comme entrepreneur semble accréditer l'idée d'un changement dans les mœurs. Dans le cas de cette jeune femme, le changement affecte les groupes d'âges. Au cœur d'une petite ville du New Hampshire de quatre mille âmes, dans une ferme entourée d'une clôture de bois blanc, une cabane dans un arbre du jardin pour ses deux enfants, Suki Dunham a dessiné et élaboré de nouveaux modèles de vibromasseurs comme le *Freestyle* ou le *Club Vibe 2.Oh*.

Les anciens vibromasseurs étaient sur le marché depuis près d'un siècle – d'abord à l'intention des médecins et infirmières désireux de masser une patiente jusqu'au paroxysme dans le but de guérir l'hystérie –, mais durant les dernières décennies le pourcentage de femmes avouant s'être servies d'un vibromasseur est passé de un à plus de 50 %. Au cours des dernières années, ces articles sont apparus sur les rayons de

certains supermarchés. La société Trojan a saisi l'opportunité, s'est lancée sur le marché avec des spots publicitaires à la télévision pour le *Tri-Phoria*, et les ventes se sont mises à décoller, malgré la crise. Durex, un concurrent sur le marché du préservatif, a emboîté le pas avec les mêmes résultats encourageants. Suki Dunham, qui a grandi dans une ville minière de Pennsylvanie, fille d'un modeste industriel fabricant de matériel d'excavation, avait trouvé une niche haut de gamme.

Après neuf années passées chez Apple dans le marketing des iMacs, Suki Dunham ne cache plus son fin sourire depuis ce fameux Noël où – elle avait alors trente-cinq ans – son mari qui voyageait beaucoup pour ses affaires lui a offert deux cadeaux : un iPod et un vibromasseur. Se servir des deux appareils en même temps lui donna des idées, et son atelier regorge désormais de cartons prêts pour la livraison. Elle exporte maintenant dans une trentaine de pays et vient de s'associer avec une star de la télé-réalité qui offre une vitrine à Suki et à ses produits dans ses émissions. La société propose des vibromasseurs courbés, doubles, au design épuré et discret, ainsi qu'une application qui permet à l'utilisatrice de régler l'amplitude et le rythme de la vibration sur la musique de son iPod. La dernière nouveauté, le *2.Oh*, se glisse dans la culotte et possède une télécommande qui permet de varier l'intensité pour s'adapter à la musique d'une boîte ou d'une soirée. La batterie peut durer trois heures...

Les guenons continuent de sauter et de s'ébattre librement sous nos yeux. Jim Pfaus les observe et s'interroge. « Pourquoi nous heurtons-nous à cette boîte de Pandore ? Pourquoi avons-

nous enfermés à double tour la sexualité des femmes ? Pourquoi maintenons-nous le désir de la femme sous une telle chape de plomb ? Les hommes ont peur : si cette boîte s'ouvre, si nous perdons le contrôle, nous allons tous être cocus. Ce qu'il y a à l'intérieur de la boîte nous effraie. »

Un de mes souvenirs récents l'amuse : il n'y a pas longtemps, j'avais visionné sur la télévision par câble à New York un film X sur lequel figurait, pour respecter la loi en vigueur, un carré bleu. Ce carré bleu recouvrait systématiquement le pénis de l'homme, tandis que le corps de la femme restait totalement à découvert. Le carré bleu ne faisait que suivre le pénis, où qu'il aille.

Je repensais alors à tous les voyages que mon métier de journaliste et d'écrivain m'avait permis d'effectuer, des voyages en des contrées où le carré bleu avait pris des formes souvent moins comiques, plus sinistres. Une fois dans un village reculé du nord-Kenya, j'avais demandé à des hommes de la peuplade des Samburu pourquoi leur culture recourait à la pratique de l'excision. Leur réponse avait été laconique mais sans ambiguïté : « Pour que nos femmes soient fidèles. »

Un peu plus tard, j'ai repris contact avec Meredith Chivers. Elle venait de mettre au point une nouvelle expérience en ayant recours à des images subliminales pour tenter d'aller au-delà de la conscience et peut-être même de la culture. Elle m'énuméra les détails de son étude, précisant qu'elle s'était souvenue d'un épisode dans son amphi vingt ans plus tôt, et de l'interjection qui lui avait échappé lorsqu'elle avait réalisé que la préhistoire et l'Histoire n'étaient qu'une suite interminable de « toutes sortes d'interdits et de vues tronquées de la sexualité des femmes ». Elle s'enflamme aujourd'hui : « Regarde toutes ces

barrières ! Ces obstacles accumulés ! Mais ce n'est pas le plus surprenant. »

Cette chercheuse méticuleuse a choisi de s'entourer d'un décor dépouillé, rappelant la cellule d'une religieuse ; un minimum de décoration sur les murs en parpaings nus. C'est là qu'elle passe de longues heures chaque jour, méditant sur ses données, tâchant d'éviter les extrapolations. Avec moi, néanmoins, elle tente d'oublier les contraintes scientifiques : « Ces barrières sont un testament au pouvoir de la pulsion elle-même. Le testament est pratiquement insurmontable. Parce que la pulsion doit être incroyablement puissante pour surmonter tous les obstacles. »

1. *Acronyme anglais signifiant « Mother I'd Like to Fuck » (mère que j'aimerais baiser).*

CHAPITRE CINQ

NARCISSISME

Tout un pan de mur du bureau encombré de Marta Meana au sein de l'université où elle travaille est couvert de reproductions format carte postale. Des portraits du siècle dernier ; uniquement des femmes. Des visages de Vermeer, *La jeune fille à la perle*, le *Portrait d'une jeune femme*, flottant sur un fond obscur, le teint lumineux, les yeux tournés vers un espace, ou une personne, situés derrière elles.

Avec humour, Marta Meana me présente un dessin en dessous, on y voit deux consoles de contrôle, l'une représentant le fonctionnement du désir masculin, l'autre celui du désir féminin. La première console ne comporte qu'un seul interrupteur ON/OFF, l'autre présente une multitude de boutons gradués. « Si vous cherchez ce que veulent les femmes, m'avertit-elle en souriant, vous n'êtes pas au bout de vos peines. » C'est à ce dilemme qu'elle s'est attaquée en tant que spécialiste scientifique et conseillère conjugale, et en sa qualité de présidente de la Société de recherche et de thérapie sexuelle, organisation pionnière dans ce champ clinique, mais avec une approche différente de celle de Meredith Chivers.

Isabel, avocate pour le compte d'une organisation non gouvernementale, s'était également attaquée à la résolution du problème : devait-elle poursuivre sa relation avec Éric, son petit

ami rencontré dix-huit mois plus tôt, et l'épouser s'il le lui proposait et comme elle s'y attendait ? En dépit de son physique agréable, de son intelligence, de sa gentillesse et de ses talents au lit, elle avait rarement envie de faire l'amour avec lui.

Isabel n'était pas une patiente de Marta Meana, mais une des jeunes femmes dont j'avais décidé de recueillir le témoignage. Elle m'avait raconté un événement qui s'était déroulé le soir de la Saint-Valentin l'année précédente. Dans son petit deux pièces de Manhattan, Éric avait tout d'abord rempli la baignoire, y avait ajouté des sels de bain, des bougies tout autour, avant de la laisser pudiquement s'y ébattre. En émergeant de la salle de bains, elle avait remarqué les bougies tout autour de sa chambre et, sur son lit, un tapis de pétales de roses disposés en forme de cœur. Prenant sur elle-même, elle avait fini par craquer devant le cadeau d'Éric. Pendant qu'il prenait sa douche dans la salle de bains, elle s'était allongée sur le lit, avait disposé des pétales de roses sur ses lèvres, ses épaules, sa poitrine. Lorsque son petit ami était entré dans la chambre, elle s'était abandonnée au plaisir de le sentir se glisser sur elle, avait saisi ses épaules puissantes et il l'avait pénétrée. Mais, pour elle, le plaisir était un sentiment fugace. Au cours de leurs relations amoureuses, elle ressentait souvent une certaine impatience, quand ce n'était pas pire.

Certes elle l'aimait, sans en douter une seconde. « Je me souviens de la première fois où j'ai invité Éric chez mes parents à Saint Louis pour rencontrer mon père, ma belle-mère et ma grand-mère. Elle a quatre-vingt-huit ans, c'est elle qui m'a élevée lorsque mes parents ont divorcé. Nous l'appelons la Tapoteuse parce que si vous êtes assis à côté d'elle, elle ne tardera pas à vous tapoter le bras, ou le genou, la main ou

n'importe où. Elle tapote pendant qu'elle bavarde à côté de vous. Pour moi, c'est une personne très spéciale. Elle déborde d'affection, c'est sans doute ce qui explique qu'elle aime toucher les gens, elle n'arrive pas à s'exprimer autrement. Il y a en elle quelque chose d'infantile. Un après-midi au cours de cette visite, je suis entrée dans le salon, Éric et ma grand-mère étaient installés sur le canapé, main dans la main. Il avait l'air pleinement détendu, aux anges. Pas la moindre trace d'ironie sur son visage. Ils avaient dû bavarder, mais comme la conversation est devenue un exercice pénible pour elle, ils s'étaient plongés dans un programme de télévision. Elle avait dû le tapoter gentiment, et ils se tenaient la main. Je crois que la plupart des hommes se seraient sentis plutôt ridicules dans cette situation. Ils auraient ressenti de la gêne devant l'ironie du moment. Mais pour Éric, rien là que de très naturel. »

Isabel poursuit. « Les stores de ma chambre laissent entrer un rai de lumière, et il aime dormir la tête recouverte. Un tee-shirt, un oreiller, son bras replié, parfois les trois à la fois, je ne sais pas comment il peut respirer. C'est assez comique. Le matin, il faut que je l'épluche, couche après couche, pour découvrir son visage. Moi, il faut que je voie les gens. » Elle ne faisait l'amour qu'une fois par semaine, mais prenait le plus grand plaisir chaque matin à cet effeuillage. « Je croisais son regard sous cet empilement, dès qu'il s'éveillait, et c'est seulement alors que je me sentais bien, pelotonnée contre lui. »

Elle était bouleversée par la tendresse de son regard, mais se tourmentait du fait que son désir physique s'était émoussé à ce point en si peu de mois ; elle redoutait presque qu'il lui demande d'être sa femme. En fait, au seuil de la trentaine, elle en avait une peur bleue. Elle estimait qu'elle ne pouvait pas

prendre le risque de se tromper et, pour ajouter à son trouble, elle ne pouvait s'empêcher de comparer sa situation avec Éric aux deux années qu'elle avait passées avant lui auprès de Michael, son ex. Chaque fois qu'elle s'habillait pour lui plaire, elle choisissait sa tenue avec soin, tout en s'interrogeant devant le miroir. « Ai-je trop l'air d'une Barbie ? » Ou bien, au moment d'acheter une robe : « J'ai l'air d'un vrai fantôme... » Les goûts de Michael étaient plutôt simples, mais précis. Bottes à hauts talons et minijupe. Ou bien des jeans moulants et un tee-shirt laissant une épaule dénudée, de grands anneaux aux oreilles et un eye-liner charbonneux.

Il avait dix ans de plus qu'elle, était un peu exigeant, quoiqu'il l'ait toujours laissée choisir ses vêtements. Mais il lui exprimait précisément ses préférences : soutien-gorge en dentelle noire découvrant les aréoles. Mais c'était à elle que revenait le choix de satisfaire ou non ses désirs.

Le problème étant qu'elle aspirait à tous les satisfaire, quoique les goûts de son homme en matière vestimentaire fussent différents des siens. Elle avait bien tenté de réagir : dans quoi suis-je en train de tomber ? Mais elle ne se sentait pas prête à rompre. Elle enfilait résolument le string de dentelle noire assorti au soutien-gorge, tirait valeureusement sur le jean, la jupe ou les bottes en s'habillant pour lui. Il la dévorait des yeux. C'est elle qui détenait le pouvoir. Pourtant, son corps adoptait une certaine vigilance tandis qu'elle s'habillait, sa peau restait sur la défensive.

Avec Éric, elle ne pouvait pas s'accuser d'avoir capitulé. Il aimait les mêmes choses qu'elle, ce qui pour elle était bon signe. Lorsqu'ils sortaient, l'été, elle portait souvent une ample robe vert pastel qu'elle avait achetée au cours d'un voyage au

Guatemala. Cela lui donnait un air de jeune fille, elle s'en rendait compte et s'en amusait. Mais c'est ça qu'Éric aimait en elle. Être la personne que Michael voulait l'avait contrainte à marcher sur le bord d'un précipice. Elle avait dû faire taire la voix en elle qui la mettait en garde : tu incarnes son seul désir, tu risques de t'y noyer. Les femmes qui s'habillaient de manière tout à fait inconsciente dans le seul but d'éveiller le désir des hommes faisaient naître en elle une vague de mépris, une sorte d'aversion devant une telle faiblesse, une telle blessure. Pourtant, chaque fois qu'elle entrait dans un restaurant où Michael l'attendait au bar, son regard semblait la soulever par-dessus des tables et l'attirer vers lui. Une attirance dans le regard, bien différente de celle d'Éric plus tard. Éric l'adorait. Michael l'admirait. Elle était sa chose : les hauts talons des bottes qu'elle avait choisies pour lui la portaient, au milieu des clients attablés, vers son propriétaire. Ces bottes avaient la même signification que les cadres et les socles qu'il choisissait pour présenter les photographies et les sculptures de sa galerie d'art. Il avait son idée sur la meilleure façon de présenter les choses et ses partenaires.

Elle était déjà dans la confusion mentale lorsqu'ils s'asseyaient pour dîner, pourtant elle réussissait à maintenir un semblant d'équilibre. Il fallait une certaine agilité pour se plier au spectacle qu'il voulait donner. Pendant qu'ils bavardaient, elle parvenait à conserver une certaine aisance mais dès que sa main effleurait la sienne, dès qu'elle sentait son souffle sur sa peau, et même lorsqu'il n'existait aucun contact physique entre eux, la montée de son désir la rendait presque agressive. « Si tu ne me touches pas immédiatement, je vais hurler !, l'implorait-

elle silencieusement. Seigneur, touche-moi maintenant, je t'en supplie. Mon Dieu, fais qu'il se passe quelque chose ! »

Isabel jouissait rapidement, à de multiples reprises, lorsque le dîner était enfin terminé et qu'ils faisaient l'amour. Sa jouissance était garantie, certaine ; elle n'en doutait jamais, elle n'aurait jamais songé à en douter. Jamais son esprit ne s'y opposait ; il s'y était préparée dès le début de la soirée.

L'effet que lui faisait Michael était d'autant plus captivant qu'il était en adéquation avec l'idée qu'elle se faisait de son corps. À l'âge de sept ans, choisie comme demoiselle d'honneur lors d'un mariage d'été, elle portait une robe rose à volants et dentelle ornée d'une large ceinture rose, couronne de roses et de gypsophile dans les cheveux. Elle rayonnait de bonheur, c'était la plus jolie robe qu'elle ait jamais portée. Mais lorsqu'elle aperçut la petite fille qui devait marcher à ses côtés, revêtue de la même robe à volants, de la même large ceinture, alors qu'elle faisait la moitié de sa taille, la magie des fées s'envola subitement. Elle était restée interdite, puis dévastée par le fait que deux petites filles de sept ans vêtues de la même façon puissent être aussi différentes l'une de l'autre. Depuis ce jour, elle s'était toujours considérée comme affectée d'une surcharge pondérale intolérable, par moment hideuse, parfois plus subtile. Elle s'était fustigée par des régimes sévères, après avoir effacé le souvenir, mais sans jamais l'avoir oublié. Devenue adulte, elle s'était convaincue que depuis des années personne ne pouvait plus la trouver enveloppée, même si la sensation physique d'une gêne ne l'avait jamais quittée. Le regard de Michael l'avait libérée de ce poids. L'acuité de son regard avait en quelque sorte sculpté sa nouvelle silhouette. Éric ne disposait pas de ce pouvoir. Il était tout simplement sympa, quand Michael avait

été un gentleman ; Éric était compréhensif alors que Michael avait été plein de sollicitude et d'exigences. C'est l'admiration de Michael qui l'avait convaincue de sa véritable apparence. Quand Éric lui déclarait qu'elle était séduisante, ça ne le faisait pas.

La relation d'Isabel avec Michael avait débouché sur une rupture simplement parce que celui-ci ne désirait à aucun prix s'engager sérieusement, pas question de mariage ni même de partager son appartement avec elle. La rupture avait été douloureuse. Plusieurs mois plus tard, elle avait dîné de nouveau avec lui. En sortant du restaurant, il avait relevé le col du manteau de la jeune femme, hélé un taxi avant de lui envoyer un SMS, cinq minutes plus tard : *Je te suis*. Peu après, ils s'engouffraient tous deux dans son immeuble. Il y avait eu des rencontres de plus en plus espacées. La fin de leur histoire, qu'elle avait déjà annoncée à ses amies, avait encore pris du temps pour s'ancrer dans sa tête, pour devenir réalité, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus supporter l'idée de leur confesser ses échecs.

« Je n'arrivais pas à rompre avec lui, m'avait-elle confié. Je l'avais vraiment dans la peau. »

Marta Meana enseigne la psychologie à l'université du Nevada à Las Vegas, et peu avant de prendre l'avion pour notre rencontre, elle m'avertit que nous devrions aller voir ensemble un spectacle du Cirque du Soleil dans l'un des grands casinos de la ville. Peu après mon arrivée, nous nous installons donc dans une salle de théâtre en rond et entamons la conversation, tandis que deux jeunes femmes brunes aux seins nus et en string font le saut de l'ange dans une coupe de champagne géante au

milieu de la piste. Les jeunes femmes plongent depuis les deux bords opposés de la coupe, nagent l'une vers l'autre et entrelacent leurs corps comme des anguilles. Elles remontent ensuite vers le bord, se cambrent en frottant leur poitrine contre la paroi avant d'émerger de l'eau.

Une adolescente blonde et élancée arrive sur scène en sautant à la corde. Elle porte une micro-jupe plissée, elle roule des hanches pour faire virevolter des hula-hoops autour d'elle. Subitement, un câble la soulève à plusieurs mètres au-dessus du public et semble l'aspirer vers les cintres. C'est le point culminant de son numéro, un enlèvement symbolique. La nymphette ouvre grand les jambes au-dessus de nos têtes dans un grand écart qui paraît presque violent.

Paraît alors en se contorsionnant une jeune femme noire. Elle ne porte que des colliers de perles, vacille et tourne jusqu'à atteindre une manière de transe tribale. Les numéros de porno soft se succèdent à un rythme soutenu, mettant en valeur, pour la plupart, le corps de splendides jeunes femmes. Il y a dans le public autant d'hommes que de femmes. Pour le final, le maître de cérémonie, qui porte une perruque blonde s'écrie : « Mais ils sont où, les mecs ? », et un athlète aux cheveux longs, en veste et jambières de cuir de cow-boy, émerge d'une trappe au milieu de la scène. Il parade un moment, exhibe ses tablettes de chocolat, puis se défait des jambières et finit en string et bottes western, cambrant les fesses. Cette presque nudité masculine est applaudie comme il se doit, néanmoins, une dizaine de femmes fort peu vêtues sont revenues l'entourer.

Marta Meana, à l'aube de la cinquantaine, arbore ce soir-là une robe chemisier et des bas ; ses cheveux couleur bronze sont coiffés avec une frange. Certes elle ne met pas en doute le fait

que les numéros de femmes sont beaucoup plus nombreux que les numéros masculins, mais elle ne semble pas y attacher beaucoup d'importance. D'après elle, les hommes dans le public auraient pu se sentir mal à l'aise devant trop de nudité masculine. Pour eux – du moins pour les hétéros parmi eux – il fallait que le cow-boy du final soit masqué par des poitrines féminines. Quant aux femmes de l'assistance, la nudité féminine renforce une addiction, celle de juger de leur propre silhouette face à un corps sublime. Ainsi, les clients sont contents, ils admirent en chair et en os ce qu'ils observent chaque jour des milliers de fois sur les panneaux publicitaires, dans les magazines ou à la télévision : pour les hommes, une occasion de se rincer l'œil, pour les femmes, une chance de se mesurer à une beauté.

Marta Meana trouve plus intéressant de noter quelques faits devant le déséquilibre des numéros. Sa première remarque recouvre le travail de Meredith Chivers avec le pléthysmographe, notamment lorsque l'Adonis au pénis au repos lançait des galets sur la plage. « Le corps d'une femme ne varie pas, qu'elle soit excitée ou non. L'homme qui ne bande pas, annonce Marta Meana, *envoie le signal* qu'il n'est pas excité. Le corps de la femme, lui, a toujours l'aspect d'une promesse, il reste suggestif, prêt semble-t-il pour une aventure sexuelle. » Tout ce qui est suggestif éveille les sens de tout le monde, quel que soit son genre.

Autre chose : le déséquilibre convient aux femmes pour une autre raison, essentielle celle-ci. Cette raison constitue le point d'orgue de la pensée de Marta Meana. Au cœur du désir féminin, on trouve le besoin d'être désirée. On trouve le narcissisme, insiste-t-elle – elle n'utilise pas ce mot pour porter

un jugement négatif, mais simplement pour décrire le phénomène. Le narcissisme est le noyau central de la psyché féminine. Dans le public, les femmes sont sexuellement excitées par le spectacle des jeunes femmes sur scène, elles les dévorent des yeux et s'imaginent que leur propre corps est tout aussi convoité que celui des artistes qui s'exhibent devant elles.

Sur le mur de son bureau, on remarque, sur un des deux Vermeer que Marta a épinglés, que la jeune fille jette un regard par-dessus son épaule, un sourire timoré sur ses lèvres minces, comme si elle n'était pas certaine que quelqu'un l'ait remarquée. Dans l'autre tableau, les lèvres plus charnues et disjointes ne sourient pas. Sans aucun doute, elle a senti qu'on la regardait.

« Le véritable orgasme, c'est d'être désirée », affirme Marta Meana quelque peu métaphoriquement. C'est à la fois ce à quoi la femme aspire par-dessus tout et l'étincelle de son désir. Pour la chercheuse, la confiance dans cette thèse d'un moteur narcissique repose en partie sur une zone de son laboratoire abritée par un rideau, un rideau qui masque un appareil que l'on pourrait croire appartenir à un ophtalmologue. Le sujet pose le menton sur un petit creuset qui immobilise le visage tandis qu'on lui soumet une série de clichés érotiques. L'appareil enregistre plusieurs centaines d'informations par seconde sur la manière dont l'œil décrypte la photo et où il s'arrête.

Depuis quelques années, elle compare le décodage de ces clichés par l'œil masculin et féminin. Au début de ses études, elle se consacrait à l'enseignement des grands romans, après avoir obtenu son Master de littérature. Mais elle devait rapidement s'apercevoir qu'elle n'avait pas les dons nécessaires

pour affronter les amphis et capter l'attention de ses étudiants. « Je voulais m'arrêter avant d'être totalement découragée », précise-t-elle. Elle est donc retournée sur les bancs de l'université pour préparer un doctorat de psychologie.

Dans une étude qu'elle vient de publier, les sujets hétérosexuels avaient observé des photos de préliminaires entre hommes et femmes. Parmi celles-ci, un couple est debout devant un évier dans une cuisine, l'homme collé derrière la femme, les parties génitales cachées, tous deux nus à l'exception de quelques bulles de produit à vaisselle çà et là. Devant cette image, le regard des hommes s'attardait plus volontiers sur la femme, son visage, ses formes, que sur l'homme. Les femmes partageaient leur temps de vision sur les deux, leur regard s'attardant sur les visages, le corps de la femme – sur les expressions, semble-t-il, du désir chez l'homme et sur la chair désirée de la femme. Pour les femmes, il leur semblait ressentir de la chaleur émanant de l'urgence du désir de l'homme et du pouvoir de la femme à le faire naître.

Marta Meana devait pousser le test plus loin. Il fallait s'assurer que les femmes ne regardaient pas seulement le corps d'une autre femme pour le comparer au leur. Il fallait même éliminer cette hypothèse qui pourtant existait, mais restait secondaire. Elle voulait confirmer que ses sujets observaient un spectacle qui les excitait sexuellement.

Elle aurait pu renouveler l'expérience pendant que ses sujets se caressaient. De cette façon, leur œil aurait certainement sélectionné ce qui leur procurait une décharge érotique. Mais il y avait peu de chance que le Conseil d'administration de l'université donne le feu vert à ce genre de projet et, même si elle l'obtenait, la presse conservatrice de Las Vegas se serait

déchaînée sans aucun doute contre une recherche impliquant des femmes en train de se masturber. Son avenir professionnel aurait été dans la balance. La ville de Las Vegas est un paradoxe en elle-même : toute sa publicité repose sur le sexe, on trouve des prostituées dans tous les bars qui bordent les grands axes d'accès, et pourtant il y règne un climat de pruderie, de résistance aux pulsions animales qui poussent les gens à hanter ses murs. Cette psyché profondément divisée semble d'ailleurs une caricature de la schizophrénie qui affecte le pays tout entier. La sexualité, l'érotisme sont aussi complexes à étudier qu'ils sont omniprésents¹. C'est un peu pour cela que Meredith Chivers, qui avait obtenu ses diplômes et entamé ses recherches avec le pléthysmographe aux États-Unis, avait repris le chemin du Canada, son pays natal, où elle poursuivait désormais sa carrière. Au cours de ses années aux États-Unis, ses recherches avaient été tournées en ridicule. Le *Washington Times* s'était plaint que des subsides publics subventionnent de telles errances. « Vos impôts servent à évaluer le taux d'excitation de la pornographie ! », clamaient les titres. Un député du Congrès américain avait réclamé une enquête. Le scandale autour de son projet de recherche était retombé, mais Meredith avait eu le temps de mesurer l'étonnante aversion qu'ont les Américains à se pencher scientifiquement, rigoureusement, sur tout ce qui touche à la sexualité.

Marta Meana prenait des gants avec son Conseil d'administration. Elle avait défini un projet impliquant la mesure des mouvements de l'œil et le visionnage de films X. Ces vidéos devaient exciter les sujets plus que les simples clichés érotiques. Dans cet état de tension accrue – moins sujet à la cognition et à la comparaison –, l'œil de la femme serait-il

moins attiré par les parties du corps des femmes que par ce qui touchait au corps de l'homme ? Elle n'en était pas certaine. Elle s'attendait en fait à ce que le modèle de son expérience précédente se confirme, à ce que la vision du corps féminin reste le facteur déclencheur.

Tandis qu'elle mettait au point ce nouveau test, priant pour un feu vert du Conseil d'administration, elle ignorait encore tout des recherches de Meredith Chivers sur les clichés de parties génitales. Ses conclusions auraient pu l'amener à se demander si, dans son test vidéo, les femmes recherchaient – autant que les corps des femmes – des érections à la James Deen, points culminants du désir masculin.

Les idées de Marta Meana naissent non seulement dans son laboratoire mais aussi dans sa pratique en tant que psychologue clinicienne. Dans le cadre de celle-ci, elle tente d'apporter parfois son aide à des femmes souffrant de dyspareunie, des douleurs génitales qui surviennent pendant les rapports sexuels. Ces douleurs ne sont pas causées en elles-mêmes par une carence du désir, néanmoins celles qui en souffrent affirment ressentir moins de douleur lorsque leur désir s'accroît. Une partie de son défi consistait donc à augmenter leur potentiel de désir. Quoi qu'en dise la sagesse populaire, la réponse n'était pas « d'améliorer les relations » du couple, de favoriser la communication entre les patientes et leurs partenaires.

Elle hausse les épaules à de telles évocations. Elle mentionne une patiente dont le partenaire particulièrement tendre lui demandait souvent pendant l'amour : « Est-ce que ça va ? », ce qui la déstabilisait. Bien sûr, c'était de l'amour, de la prévenance, mais... – Marta grimace en évoquant la délicatesse des efforts mal interprétés – « mais il n'y avait plus l'élan qui

coupe le souffle, plus d'assaut, de ruée incontrôlable, » plus aucun signe que le désir du partenaire pour elle l'emportait comme une vague irrépessible.

Mes conversations avec Marta Meana me rappelaient les travaux de Freud et d'une de ses disciples, Mélanie Klein. Les sexologues modernes ont tendance à faire l'impasse sur la théorie psychanalytique ; ils préfèrent ignorer ou tourner en dérision les idées du grand Sigmund, suspect d'avoir ignoré la recherche empirique qui fonde leur discipline. Marta Meana ne cite jamais Freud, néanmoins ses théories, ainsi que celles de Mélanie Klein, semblent l'habiter. Elles semblaient d'ailleurs aussi flotter au-dessus des recherches de Meredith Chivers sur l'afflux sanguin.

Pour Sigmund Freud, la sexualité est esquissée dans nos psychés par notre premier ravissement, causé par le sein de notre mère, premier éblouissement. « *Téter le sein maternel constitue l'objet original du désir, son activité la plus vitale, écrivait-il il y a un siècle. Quiconque a observé un bébé rassasié qui, après avoir sucé le sein de sa mère, s'endort dans un sourire, le rose aux joues, ne peut s'empêcher de constater que cette image est un prototype de l'expression de la satisfaction sexuelle dans une vie d'adulte.* » Le besoin primal d'être nourri conduit aux premières leçons de satisfaction libidinale pour le nourrisson ; survie et sensualité se superposent. « *Les lèvres du nourrisson, d'après nous, agissent comme une zone érogène, et il est probable que la stimulation causée par l'ingestion de lait tiède provoque une sensation de plaisir.* » La conscience du nouveau-né est envahie, immergée dans des instants proches de l'explosion orgasmique.

« *Trouver un objet, c'est en fait le retrouver.* » Freud définit ensuite la manière dont le désir évolue vers l'adolescence

jusqu'à l'âge adulte. Nous recherchons le passé, les premiers plaisirs éprouvés, ceux que nous a donnés notre mère non seulement en nous nourrissant – à l'époque de Freud, la mère tient beaucoup plus de place que le père dans les premières années – mais par une multitude d'attentions autour du bébé, de la toilette des parties génitales à la manière de le porter en soutenant le cou, aux câlins serrés. *« Une mère pousserait les hauts cris si on lui faisait prendre conscience qu'elle éveille l'instinct sexuel de son enfant et prépare son intensité sexuelle future. Elle considère ses gestes comme purs, dénués de toute sexualité... Après tout, n'évite-t-elle pas soigneusement d'exciter les parties génitales de son enfant plus qu'il n'est dicté par les soins de l'hygiène et du bien-être du nourrisson ? »* Selon Freud, la mère devrait *« s'éviter tout reproche même après avoir pris conscience des conséquences de ses gestes. Elle ne fait jamais que remplir son rôle en éduquant son enfant à l'amour. »*

La libido des petites filles, selon la théorie freudienne, prend ensuite des chemins détournés pour être transférée de la mère vers le père. Mais la leçon originelle a laissé des traces ; le magnétisme sexuel de la mère ne disparaîtra jamais.

Mélanie Klein amplifie la pensée de Freud. Pour celui-ci, les soins, l'allaitement, le sein s'avéraient finalement moins importants que le pénis ou son absence, lors de l'élaboration des scénarios de la psyché des garçons et des filles. Klein ajoute un élément à cette hiérarchie. Pour elle, le sein n'est rien moins qu'un accident de terrain. Sans doute était-il inévitable que Freud, en tant qu'homme, se permette de magnifier l'importance du pénis, et qu'il eût fallu une femme psychanalyste pour renverser ce mythe. Peut-être aussi la pensée de Klein est-elle née non seulement du fait de sa féminité mais aussi de son

travail de clinicienne auprès de jeunes enfants, penchée sur la psyché à ses origines, plutôt que de reconstruire l'enfance à partir de témoignages d'adultes comme le faisait Freud. Quelles qu'en aient été les raisons, Mélanie Klein considère que le sein occupe tout le champ visuel du nourrisson. Tout le reste s'estompe. Le sein calme puis se retire, séduit et prive, se donne puis disparaît, apprend l'amour et la rage. Il est « *le dévorant... la source de tous les bienfaits... l'inépuisable... le persécuteur* » – il consomme notre conscience originelle et ne renonce jamais à son rôle omnipotent.

Sigmund Freud estimait que les pulsions homosexuelles agitaient le cœur des femmes en raison de leur expérience lorsqu'elles étaient enfant ; ses écrits, les écrits de Klein n'offriraient-ils pas ainsi une explication à l'afflux sanguin observé par Meredith Chivers lorsque ses sujets regardaient des clichés érotiques de femmes, seules ou ensemble ?

Le sein serait le premier point fixe du désir ; il est l'apanage du corps de la femme ; nous sommes donc dans une quête pour le « retrouver ».

L'image de la mère chez Freud, et plus encore chez Klein, renforce l'idée de Marta Meana concernant le narcissisme féminin. Au travers de ces corps nus dans son laboratoire ou sur la scène du casino, au travers d'une femme nue lavant la vaisselle devant son évier ou des nageuses aux seins nus plongeant dans une coupe de champagne géante, les femmes incarnent inconsciemment, par procuration pourrait-on dire, le désir impossible à gérer qu'elles avaient un jour ressenti pour le corps de leur mère. Elles acquièrent l'omnipotence érotique de leur maman.

Sur le fameux mur aux portraits de son laboratoire, près du rideau derrière lequel les sujets soumettaient leur pupille à l'étrange appareil, on trouve un poster d'un concert d'Annie Lennox auquel Marta Meana avait assisté. Parfois, durant nos conversations, la voix de Marta prenait des intonations rappelant la voix perçante, incantatoire de la chanteuse, on retrouvait les paroles dures, les accords électroniques glacés des musiciens. « *Les rêves les plus doux sont fait de cela ; qui suis-je pour affirmer le contraire ?* », chante la star d'Eurythmics. Elle décrit alors, sans les juger, sans les déplorer, quelques-unes des réalités de la pulsion amoureuse. Autant le visage d'Annie Lennox est émacié, autant celui de Marta est poupin, ses boucles d'oreilles la font ressembler à une bonne fée ; Lennox, elle, a les cheveux peroxydés et la coupe parachutiste ; la voix de Marta Meana n'arrive pas à suivre l'insistance inflexible de la chanteuse. Mais les deux femmes partagent la même impatience devant les fables dont se nourrit l'imagination des foules à propos du désir. Les traits de Marta Meana s'animent, sa bouche se tord de temps en temps, imperceptiblement, dans un sourire qui rappelle une grimace. C'est parce qu'elle évoque les trop nombreux conseillers conjugaux qui tiennent pour acquise l'idée que pour les femmes une plus grande intimité du couple favorisera les rapports sexuels.

L'empathie, la proximité – voilà pour eux la clé du bonheur. Pour Marta, ces chemins peuvent conduire à de beaux endroits. Mais en tout cas pas au désir sexuel.

« La libido féminine, précise-t-elle en écho aux tests de Meredith Chivers avec les inconnus et les amis proches, ne dépend pas de facteurs relationnels qui, selon le bon sens populaire, gouvernent la sexualité des femmes à l'opposé de

celle des hommes. » Elle s'apprête à publier une étude reposant sur de longues conversations avec des femmes dont la vie de couple était dénuée de toute sexualité. Il est peut-être logique de penser, m'avoue-t-elle, qu'une mauvaise entente peut tuer le désir, mais cela ne veut pas dire qu'une bonne entente le favorisera. « On s'embrasse, on s'étreint. Je ne sais pas ce qui se passe, lui ai-je dit un jour, témoigne une de ses interlocutrices, nous formons un couple parfait. Il n'y a qu'un seul truc... » Leurs rapports intimes.

Selon Marta Meana, il est essentiel de faire la distinction entre ce à quoi nous attachons un certain prix dans la vie et ce qui est susceptible de nous apporter le plus de plaisir. Certaines femmes peuvent accorder un grand prix à des idéaux de partage, de compréhension, de constance, de permanence, mais « on aurait tort de penser que parce qu'une femme choisit la vie de couple, celui-ci devient la source principale de son désir sexuel. » De nouveau, elle évoque le narcissisme, le besoin d'être l'objet de tous les désirs.

Atteindre ce Graal nécessite non pas une trop grande proximité dans le couple mais plutôt une certaine distance. Un objet de désir est par définition éloigné. Elle met en garde contre l'espoir nourri par de nombreuses femmes de réaliser un rêve romantique ou de vivre un conte de fées : le rêve de fusionner avec son partenaire, d'arriver à lui dire : « Avec toi, je suis entière, comblée », c'est une idée fautive de l'amour. Ce genre de lien, rêver d'une telle fusion, risque d'étouffer l'éros. Se fondre dans l'autre signifie qu'il n'existe plus de séparation à franchir, que l'amant n'a plus assez de distance pour que la pulsion prenne son élan, plus de but plus ou moins éloigné pour

que cette pulsion ait le temps de prendre la vigueur nécessaire avant d'exploser dans le plaisir.

Isabel reprend son récit : « Parfois, nous nous réveillons en nous regardant au fond des yeux. » La chaleur naît de ce premier contact, parfaitement synchronisé, de la proximité des pupilles et des iris. Éric et Isabel sont près de se noyer dans ce flou fusionnel. Autre moment de plaisir, soulever les couvertures qui masquent son visage, jusqu'à ce que ses paupières se soulèvent, jusqu'à ce qu'elle soit vue, reconnue, englobée, avalée, absorbée.

Pourquoi, se demandait-elle, obstinément, sans cesse, ressentait-elle cette indifférence – pourquoi, lorsqu'elle était sincère avec elle-même, avait-elle entamé ce mouvement de recul lorsqu'il avait proposé d'aller plus loin ? Elle ne parvenait pas à comprendre. Lors de cette soirée où ils avaient fait connaissance, c'est elle qui l'avait remarqué en premier ; au cours de leur premier rendez-vous, elle encore qui l'avait embrassé la première ; et durant les premiers mois de leur relation, elle avait ressenti un tel désir sensuel qu'elle le « grimpait comme un arbre », selon ses propres termes. Aujourd'hui, dix-huit mois plus tard, elle était attachée à lui « comme du Velcro », se réjouissait chaque matin de ses yeux qui s'ouvraient au réveil, tout en ayant l'impression qu'on lui avait volé sa libido, qu'elle avait été subtilisée par quelque diable venu d'on ne sait où.

Elle a donc pris le taureau par les cornes. Dans un sex-shop haut de gamme, elle s'est procuré de l'huile de massage et un bandeau. Isabel cherchait non pas à masquer le visage séduisant de son partenaire mais à transformer l'effet de ses caresses. Elle

avait fait d'autres essais qui avaient marché, un peu, pendant un certain temps. Mais quelque chose n'allait pas chez elle. Parfois, disait-elle, elle en arrivait à souhaiter « qu'il joue plus le rôle d'un cambrioleur », qu'elle se retrouve les épaules collées au lit ou contre le mur, qu'il lui morde les tétons, qu'il écarte brutalement son string, qu'il le déchire. Pourtant elle se retenait de lui demander. « Parce qu'il n'aimerait pas, parce que ses gestes seraient mécaniques, parce qu'il en ferait une parodie de ce que j'attendais. Le truc, c'est que je voulais que ce soit instinctif, je voulais y croire. Et l'idée que je devais d'abord lui demander... » Elle n'arrive pas à continuer. Serait-ce possible, se demandait-elle, d'avoir à la fois ce qu'elle avait connu avec Michael, dont le rôle de cambrioleur n'était qu'un élément de son fascinant répertoire, et ce qu'elle aimait maintenant avec Éric, la sincérité à toute épreuve, la présence constante ? À quoi devait-elle s'attendre si elle décidait de convoler avec lui ? Devait-elle rompre, même si cela lui semblait une cruelle épreuve ?

Au cours de leur second hiver ensemble, une tempête de neige spectaculaire s'était abattue sur New York. Les rues étaient recouvertes d'un épais tapis, les rebords des fenêtres disparaissaient. Les conducteurs abandonnaient leurs voitures le long des trottoirs et n'arrivaient plus à les retrouver le lendemain. L'événement fut malgré tout bien accueilli car on n'était qu'à quelques jours de Noël. Isabel et Éric avaient acheté un sapin et l'avaient décoré avec soin. En accrochant une grosse boule rouge sur une branche, elle avait soudain versé des larmes de reconnaissance d'avoir pu décorer l'arbre avec Éric.

Le samedi après-midi, la tempête dure toujours et Isabel rentre à l'appartement les bras chargés de cadeaux. Dans la

cuisine, elle parle de ses achats et des personnes à qui elle les destine. Mais elle remarque également qu'il ne semble pas très intéressé. Il sort un instant de la pièce, dans le couloir.

Puis il revient, les mains cachées derrière le dos. C'est peut-être pour me faire un cadeau avant l'heure, pense-t-elle. Il s'agenouille devant elle.

« Mais qu'est-ce qui te prend ?

– Je viens te demander ta main, c'est tout.

– Pardon ? Tout de suite ? Comme ça ? »

C'est de toute évidence son intention, car il lui présente, main tendue vers elle, une bague. Mais elle croit encore à une plaisanterie. Éric à genoux, et dans la cuisine qui plus est, c'est un peu trop bizarre.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ? », bredouille-t-il.

Elle reste sans voix.

« Est-ce que je dois prendre ça pour un "Oui" ? »

Il y a un tel espoir dans sa voix, un espoir qui rejoint le sien, mais qui semble déborder aussi de désespoir à l'idée qu'il faut à tout prix préserver sa relation avec lui.

« Eh bien oui, je veux être ta femme ! »

Elle se laisse tomber avec lui sur le lino de la cuisine, passe la bague à son doigt, un diamant sur une monture Art déco en forme d'hexagone. Il l'a choisie sans la consulter. Comme toujours, ils ont les mêmes goûts. Éric lui avoue qu'il a téléphoné à ses parents pour demander leur approbation, et cela aussi lui fait très plaisir.

Installés tant bien que mal par terre dans la cuisine, ils s'embrassent avant d'ouvrir la bouteille de champagne qu'il a mise au frais. Il énumère toutes les raisons qui l'ont poussé à vouloir partager sa vie avec elle, et ils se relèvent enfin. Non

pas pour prendre le chemin de la chambre, mais pour aller faire un tour dans la rue, dans le noir, dans les bourrasques de neige. Elle ensevelit tout, on distingue à peine les voitures garées n'importe comment.

1. *En 2012, le chiffre d'affaires de l'industrie pornographique aux USA est estimé à plus de 12 milliards de dollars. Les USA sont également le premier producteur mondial de films porno.*

CHAPITRE SIX

L'IMPASSE

Pour fêter ses vingt-quatre ans, Ndulu avait réuni quelques amis proches dans un restaurant du centre-ville. Le lieu était sympathique, mais sans véritable cachet. Ndulu vivait une existence normale, de jeune fille sans histoires, pourtant certains de ses amis étaient gays ; contrairement à elle, ils faisaient peu de cas des convenances. Le dîner avait été particulièrement arrosé.

Vers la fin du repas, David appelle le serveur et l'informe que Ndulu mérite un vrai baiser pour célébrer son anniversaire. À peine David a-t-il fini sa phrase que la jeune fille pique le plus grand fard de son existence, plongeant le visage dans ses mains. David ne se serait jamais douté que le jeune serveur correspondait parfaitement à un de ses fantasmes. Comment auraient-ils pu deviner que Ndulu meurt d'envie d'embrasser le séduisant jeune homme.

L'invitation de David ne l'a pas démonté. Il se place derrière la chaise de Ndulu, mais ne lui accorde pas le baiser souhaité. Au lieu de cela, il se penche sur son épaule et lui murmure à l'oreille : « Rejoignez-moi aux toilettes. » Tout le monde a compris le sens du message.

Ndulu reste plantée sur sa chaise. Ses amis – et surtout David, musicien occasionnel très fier de ses nombreuses

conquêtes, et qui s'insurge souvent contre la réserve affichée par Ndulu – applaudissent devant la tournure des événements. Ils ne lésinent pas sur les encouragements, la poussent du coude et de la main et finissent enfin par lui faire prendre la direction des toilettes.

Voici quelques fantasmes à consommer sans restriction. Le premier nous avait été donné par Isabel, en voici d'autres :

« Devant le directeur de mon collège. Je porte une jupe, j'ai onze ou douze ans. Il a les cheveux grisonnants, un peu en surpoids ; un blazer. Il a trouvé une excuse pour me faire monter dans son bureau. Il est marié ; dix mille raisons pour s'abstenir de faire ça. Ce n'est pas qu'il m'attire, d'une manière perverse ou d'une autre, mais ce qui me fascine c'est le fait qu'il soit attiré par moi. Il court le risque que quelqu'un le surprenne en poussant la porte du bureau ; il risque sa carrière pour être avec moi. »

« Une douche dans un hôtel avec plusieurs autres personnes. »

« Un type croisé dans la rue. Pas de bougies. »

« Une fellation avec un homme en qui j'ai toute confiance. Je sais que ça semble plutôt ordinaire, mais j'imagine que ça vient de ce que j'ai été élevée dans un État conservateur et rétrograde, un État d'enfoirés, le Kentucky, là où on adore évoquer une bonne pipe dans les conversations mais où on considère le cunnilingus comme une chose dégoûtante au point de ne jamais en parler. »

« Je suis une jeune pucelle de la campagne dont la famille, comme beaucoup d'autres, travaille pour le compte d'un grand

propriétaire ; le propriétaire ou son fils parvient à me coincer et je réalise qu'il me faut le laisser faire ce qu'il veut avec moi. Ou bien je suis la pute du collège, ou une marginale, et toute l'équipe de rugby me passe dessus. Je ne me suis pas encore réconciliée avec le fait que les trucs que je condamne le plus – le viol, l'abus de pouvoir sur des plus faibles que soi – sont les trucs qui me font jouir le plus violemment. »

« Je ne vois pas de mise en scène. Ce sont des sensations de textures qui me passent par la tête. »

« Un autre couple est en train de baiser, tout à côté de moi, et je peux mater. Quelqu'un me lèche ou me tâte, ils sont peut-être deux, et puis un type me prend en levrette. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il me viole. Il me baise vigoureusement – mais c'est bizarre d'employer ce mot ici. »

« La scène de viol des *Accusés*, avec Jodie Foster. J'ai honte de l'avouer. »

« Un homme marié, un collègue de boulot plus âgé que moi et que je trouve à la limite repoussant me baise par-derrière, contre le tableau blanc – nous travaillons dans une école. Il me cogne la tête contre le tableau, puis me retourne afin que je puisse le sucer. Il éjacule sur mon visage. »

« De temps en temps, je rêve de trucs soft : on s'embrasse, on avale des desserts légers, à la crème chantilly. Mais souvent, je rêve que je me fais prendre par plusieurs hommes à la fois. »

« Un inconnu, souvent un type sorti d'un chantier, qui mate à travers la fenêtre de ma chambre en se branlant. »

« Un viol, la plupart du temps. J'ai commencé à me caresser lorsque j'avais dix ou onze ans – souvent un type d'âge mûr, chauve, et je n'osais pas bouger. Ce n'était jamais ma faute s'il me violait ; je n'avais pas à rendre des comptes à Jésus ou à mes

parents. D'où venait ce type chauve ? Aucune idée. Plus tard, lorsque mon mari et moi avons commencé à faire l'amour, j'avais le plus grand mal à jouir. Pour lui, c'était de la plus haute importance que j'atteigne l'orgasme lors de chaque rapport. Baiser, c'était bon, mais pour jouir, j'avais besoin de fantasmer. Le type chauve a repris du service. »

« Je repense à la publicité pour *Craigslist* dans laquelle on voit un couple de lesbiennes. »

« La femme au foyer qui s'ennuie et qui laisse le livreur de pizzas abuser d'elle, sans s'apercevoir que le facteur les a surpris. Il abuse d'elle à son tour. L'adolescente désœuvrée qui fait semblant de s'endormir sur un transat près de la piscine, son bikini qui bâille, tandis qu'une équipe d'ouvriers s'affaire à quelques mètres. »

« Le passage dans *Excalibur* où le père d'Arthur se transforme en un autre homme et fait l'amour avec la mère d'Arthur, revêtu d'une armure couverte de sang. »

« Avant, j'avais des fantasmes de viol, mais ils ont été remplacés par celui-ci : j'entre dans une pièce et découvre mon fiancé assis sur une chaise, une collégienne sur les genoux, le chevauchant. Invariablement, elle est mince, avec une grosse poitrine – désolé pour le cliché –, ses longs cheveux brillants tombent en cascade jusqu'au bas de son dos. Une de ses mains joue avec ses cheveux tandis que, de l'autre, il lui pénètre l'anus. »

« Plus jeune, c'était de chercher à séduire : jardins publics et clair de lune à gogo. La violence est intervenue plus tard, lorsque mon premier mariage a commencé à flancher. Je me suis remariée et je suis devenue aujourd'hui super compétente. Je gère la maison, je m'occupe de mes enfants presque à plein

temps, j'ai un diplôme universitaire et mène ma carrière de main de maître. Je contrôle la situation 24 heures sur 24. Au lit, les fantasmes me permettent de m'abandonner tout en maîtrisant la situation. Je ne me lâche pas vraiment, mais j'imagine que je me lâche. Un vrai cadeau empoisonné. Je rêve qu'on m'enlève. Il faudrait que ça m'arrive un jour. Il faudrait que mon mari s'empare de la situation, mais il n'en est pas capable. Je ne sais pas si ça vient de son éducation, mais en tout cas moi je m'invente des fantasmes dans lesquels je suis dominée. »

« Je suis ligotée, un bandeau sur les yeux, tandis qu'une personne que j'aime me partage avec un tas d'autres personnes que je ne peux pas voir. Tous ces gens me désirent et se concentrent sur moi seule. Ou bien, si je me sens fatiguée ou contrariée et si mon corps ne réagit pas suffisamment, je corse un peu la chose. Le fantasme m'emporte, je ne pense plus aux devoirs que mon fils n'a pas faits, ou à la prochaine échéance de notre prêt immobilier. »

« Un homme, onze ans plus jeune que moi, un ado à vrai dire, avec qui j'ai eu une liaison. Il y a dix ans, cette semaine, que je suis mariée, j'ai trente-huit ans. On ne se voyait qu'une fois par mois, en moyenne, parfois moins. On ne se téléphonait jamais, pas de courriels non plus, sauf pour fixer le rendez-vous. J'ai rompu aujourd'hui. Mais je continue d'acheter toutes sortes de tenues pour lui, qu'il ne verra jamais. J'ai envie de retrouver le regard qu'il posait sur moi chaque fois que j'ouvrais sa porte. Et cet après-midi où il m'a appris l'art de la fellation parfaite dans mon jardin, au bord de la piscine inondée de soleil. Jamais de ma vie je n'ai autant désiré sucer un sexe d'homme qu'avec lui. Je me repasse la scène maintenant que j'ai tourné la page.

Je suce mon vibromasseur que je garde toujours secrètement au fond de mon tiroir. »

« Ce que j'aimerais faire avec mon copain ? Baiser dans un lieu public, une plate-forme de métro, un jardin public. »

« Les bruits que fait mon amante lorsqu'elle jouit. »

« Nous sommes un couple du genre conservateur, mon mari est le seul homme avec qui je sois sortie. Alors, lorsque je ferme les yeux, c'est son corps que je visualise. L'amour avec des femmes, l'adultère, je m'aventure souvent dans des domaines interdits, mais je n'y reste jamais longtemps. Il a un corps qui m'excite. Il est à moi, je le connais par cœur, je le comprends. Dans un de mes fantasmes, je lui murmure à l'oreille que je vais lui lier les mains derrière le dos et que je vais me masturber devant lui. Je trouve toujours étrange que les gens s'étonnent que je sois arrivée vierge au mariage – par pur choix ! –, ils s'imaginent que je suis naïve, du genre prude. S'ils pouvaient seulement savoir ce qui se passe dans ma tête ! »

« Des hommes et des femmes ; les hommes ça remonte à avant mon mariage, maintenant, c'est plus souvent avec des femmes. Des images soft, la courbe d'une hanche par exemple, ou bien du hard, carrément bondage. »

« L'inceste grand frère petite sœur. (Je précise que je suis fille unique.) »

« Une visite chez un gynécologue, je suis nue sur le fauteuil, les pieds dans les étrières. Le docteur insère une variété d'instruments, il enfonce son doigt pour s'assurer que rien ne gêne au niveau du col de l'utérus. Une infirmière sexy entreprend de m'examiner les seins. Puis des étudiants en médecine viennent observer la scène afin d'apprendre l'art de l'examen du pelvis. Le gynéco demande à l'infirmière de me

peloter les seins afin de tester mes réactions sensuelles. Il m'examine le clitoris. Je gémiss de plaisir. Je suis sans défense, totalement exposée et livrée à une figure de connaissance et d'autorité. Ou bien alors, je suis violée. C'est un vrai paradoxe, c'est tordu car dans ma tête, viol = contrôle = confiance. Je ne suis pas inquiète parce que l'autre a tout pouvoir sur moi ; je sais parfaitement qu'il peut me tuer, alors c'est sa responsabilité de s'assurer qu'il ne m'arrive rien. C'est toujours un inconnu. Il use de sa supériorité physique, ni corde ni arme pour me forcer ; en général, il m'immobilise les poignets par terre au-dessus de la tête. Au début je me débats, mais il connaît le moment où je commence à aimer ça. Parfois, j'ai le fantasme de subir un viol pour me punir de mes fantasmes antiféministes. »

« Un type âgé se masturbe, assis sur une chaise, et me mate tandis que je fais l'amour avec un autre. »

« J'ai toujours eu un problème de poids. Alors j'incarne une autre femme, qui ne me ressemble pas. Baiser avec une star de cinéma, avec le beau serveur que j'ai vu l'autre soir dans un bar, faire l'amour sur scène, dans la lumière d'un projecteur, comme dans *Cabaret*. La sensation que tous les spectateurs aimeraient baiser avec moi. »

« Le premier fantasme dont je me souviens, c'est que j'avais des relations sexuelles avec des types jeunes, la vingtaine ou la trentaine. J'avais déniché une revue porno dans les affaires de mon père, je devais avoir onze ans. Ma scène préférée : un type, la trentaine, survient derrière moi et me pousse vers une clôture, il écarte mes vêtements sans me lâcher. Aujourd'hui, mon fiancé est en Irak. Il est présent dans 95 % de mes fantasmes. On s'envoie des photos. Je crois bien que je suis devenue la pin-up amateur du régiment. »

« Mon patron, un inconnu dans un bistrot, un ami de mon père. Super excité, exigeant et brutal. Il a tellement envie de moi qu'il ne peut pas s'empêcher de se ruer sur moi... Lorsque j'étais au collège, j'étais persuadée qu'il fallait gérer de manière cohérente ma vie intérieure et extérieure. En d'autres termes, si je croyais vraiment à l'égalité entre les hommes et les femmes, il fallait que j'aie des relations sexuelles qui reflétaient mes convictions – pas de domination, pas de fantasmes de viol. En fin de compte, j'ai épousé un homme qui pensait comme moi. Résultat des courses : sept ans plus tard, on a divorcé. »

« Une fille superbe est allongée sur mon lit, nue. Je la rejoins et frotte mon vagin sur son visage, elle me mange le minou avec une sorte de voracité. »

« Un viol – jusqu'à récemment j'avais du mal à l'admettre, même à moi-même. C'était une sorte de provocation en souvenir des fameuses marches des filles au collège, où elles réclamaient de pouvoir sortir en toute sécurité la nuit. Plusieurs types m'immobilisent par terre et me défoncent chacun leur tour. »

Cette fascination pour le viol – dans les fantasmes, dans leur laboratoire – fascine Marta Meana autant que Meredith Chivers. Le sujet nous fait basculer dans des conversations malaisées. Deux de leurs confrères sexologues, Jenny Bivona et Joseph Critelli, de l'université du Nord-Texas, avaient comparé les résultats de neuf études antérieures pour tenter de donner un sens à cette attirance chez une majorité de femmes. « Pour les besoins de notre étude comparative, écrivent Bivona et Critelli, le terme "fantasme de viol" respecte la définition légale du viol et de l'agression sexuelle. Il fait référence aux fantasmes de femmes qui font appel à de la violence physique, des menaces

de violence, le recours à des moyens coercitifs comme le sommeil provoqué ou l'administration de drogues, dans le but d'abuser sexuellement d'une femme sans son consentement. » Selon les études antérieures, entre 30 et 60 % des femmes avouaient prendre du plaisir dans ce genre de fantasme. Selon les auteurs, ce nombre est probablement supérieur. Les sujets fantasment lorsqu'ils font l'amour, les suscitent durant la masturbation et les vivent dans la journée par le biais de rêves éveillés.

Les fantasmes de viol éliminent la culpabilité, et favorisent le fameux « à leur corps défendant » qui les protège de leur propre désir. Les femmes les suscitent pour échapper à la honte qui est imposée, dès leur petite enfance, à leur sexualité, pour échapper aux restrictions imposées depuis la préhistoire.

Selon une autre théorie, l'invocation du viol et son attrait seraient une sorte de manière de briser un tabou.

Mais une expérience menée dans un parc d'attractions par Cindy Meston, un professeur de psychologie à l'université du Texas à Austin, fournit une explication originale. On a montré à des centaines de passagers hétérosexuels des montagnes russes des photos du sexe opposé ; Cindy Meston demandait à ses sujets de mettre une note « selon le degré d'attraction » avant et après un parcours sur le manège. L'excitation créée par la peur influençait l'éros : à l'arrivée du parcours, les scores étaient plus élevés. Ce phénomène, baptisé « transfert d'excitation », mettait en lumière les interférences entre les circuits de la terreur et ceux de l'excitation sexuelle dans le cerveau. Cela pourrait expliquer les remarques qu'une jeune femme m'avait faites : ses fantasmes de viol provoquaient des effets physiques immédiats,

une excitation immédiate dans le bas-ventre et, presque simultanément, des contractions orgasmiques.

Il y a une logique à ce que la pensée d'être violée, associée à la peur – ou au sentiment de honte entraîné par la transgression d'un tabou –, puisse provoquer rapidement des spasmes orgasmiques. Cette théorie est l'œuvre de Paul Fedoroff, un psychiatre associé à l'Institut de recherches sur la santé mentale de l'université d'Ottawa, spécialiste de la paraphilie, mot qui désigne l'ensemble des tendances ou des pratiques sexuelles hors-normes. Ses sujets se recrutent parmi les fétichistes, les exhibitionnistes, les zoophiles, les tueurs sexuels en série, les pédophiles. Comme dans les autres domaines de recherche touchant à la sexualité, les idées de départ de Paul Fedoroff reposaient sur des spéculations plutôt que sur des preuves scientifiques. Néanmoins, elles ont évolué peu à peu. Certains de ses patients, m'avait-il confié lors d'une enquête que j'avais faite pour un ouvrage sur la paraphilie, semblent souffrir d'un « interrupteur défaillant » commandant leur système parasympathique et orthosympathique. Il s'agit des deux systèmes de nos circuits nerveux autonomes, qui régissent toutes les fonctions automatiques comme le rythme cardiaque, la sudation, la salivation. Le système parasympathique contrôle l'éveil des sens, mais c'est l'orthosympathique qui déclenche l'orgasme. « Pendant l'activité sexuelle, précise le spécialiste, le parasympathique est mis en œuvre et à un certain moment, lorsque nous sommes suffisamment excités, un interrupteur intervient, nous branche sur l'orthosympathique afin de nous amener à l'orgasme. Le paraphile, pour sa part, souffre d'une défaillance, d'une paresse de cet interrupteur, si bien qu'il a

besoin de recourir à des actes extrêmes pour mettre en œuvre l'orthosympathique. »

En plus de l'orgasme, le système orthosympathique gère les situations de danger, d'urgence. L'idée de Paul Fedoroff, c'est que certains paraphiles ont recours à la déviance, à l'interdit, pour alimenter leur sens du danger ou de la honte afin de créer une urgence émotionnelle, d'appliquer la pression supplémentaire qui déclenchera l'interrupteur paresseux, ouvrira les circuits orthosympathiques et précipitera le cerveau et le corps dans la jouissance orgasmique.

Un grand nombre de patients de Paul Fedoroff sont des criminels jugés par les tribunaux, mais il a évoqué pour moi un cas qui ne relevait pas de la justice. Il avait été contacté par un couple hétérosexuel ; la jeune femme ne parvenait plus à jouir, du moins avec son partenaire. Dans sa vie, seuls des rapports sexuels avec plusieurs individus la même nuit, des vidéos de femmes s'accouplant avec des animaux ou d'elle-même en train de se masturber, parvenaient à la faire jouir. Un orgasme avec son partenaire semblait hors de question désormais, jusqu'à ce que Paul Fedoroff publie un article dans un journal spécialisé. « On a découvert qu'elle consommait de grandes quantités de *L-Tryptophane*, que l'on trouve dans les magasins de santé, pour combattre ses insomnies. Cette substance se métabolise dans l'organisme en sérotonine, qui provoque des difficultés à atteindre l'orgasme. Nous lui avons conseillé d'arrêter le *L-Tryptophane*. Peu après, elle a retrouvé la capacité d'atteindre la jouissance au cours de ses rapports avec son partenaire, tandis que son attirance paraphilique pour le sexe avec plusieurs partenaires, l'exhibitionnisme et la zoophilie disparaissait totalement. »

Si l'on en croit la théorie de Paul Fedoroff, les fantasmes touchant à l'agression sexuelle pourraient bien servir, dans le cas de femmes non paraphiles, à débloquent l'interrupteur paresseux ; ils joueraient le rôle d'un danger émotionnel permettant le déclenchement de l'orgasme.

Pour sa part, Marta Meana continue de soutenir que les fantasmes de viol trouvent leurs racines dans le narcissisme inhérent à la libido féminine. Au fil de nos conversations, elle ramasse ses idées en une scène emblématique : une femme plaquée par son agresseur contre le mur d'une impasse entre deux immeubles. Là, dans sa vision, réside un symbole ultime de la libido féminine. L'agresseur, succombant à son désir fou pour cette femme, ne peut plus se contenir ; il balaie les conventions, les lois, les codes moraux dans le seul objectif de s'emparer de l'objet de son désir irrésistible tandis qu'elle – sentant qu'elle est cet unique objet – succombe à sa propre pulsion sexuelle.

Immédiatement, Marta regrette ce qu'elle vient de m'exposer, cette image de l'impasse qu'elle avait jugée symbolique. Elle n'avait pas utilisé le terme de viol, mais toute la scène le suggérait.

« Je déteste ce terme de “fantasme de viol” », se reprend-elle. La phrase est pour elle un paradoxe, elle est dénuée de sens. « Dans le fantasme, nous contrôlons le stimuli. Dans le viol, impossible de le contrôler. » Les deux idées ne peuvent pas coexister.

« Ce sont en fait des fantasmes de soumission », poursuit-elle. Le plaisir d'être désirée est tel que l'agresseur est prêt à user de la force pour s'approprier l'objet. « Quant à “agression”, “domination”... [Elle cherche ses mots] il faut trouver d'autres termes. “Soumission” ne correspond pas vraiment. » Le mot ne

traduit pas ce que les femmes imaginent au point culminant de la scène proposée par Marta Meana : leur consentement, leur assentiment à ce qui est en train de se passer.

La chercheuse semble vaguement inquiète, elle est consciente qu'une analyse sémantique ne résoudra pas le problème. Le fantasme de l'impasse, malgré les précautions de langage, garde son aura de violence. Comme le soulignaient Bivona et Critelli, le paradoxe logique qui fait que la femme en fantasmant fait valoir sa perte de contrôle ne signifie pas précisément qu'elle ne s'abandonne pas à l'expérience de l'agression sexuelle. L'agression n'est pas réelle, évidemment, l'abandon n'est que partiel ; mais la violence, l'impuissance devant la violence sont vécues, même si ce n'est que mentalement. Le fantasme occupe un espace à la fois très éloigné de la réalité et très proche psychologiquement. Est-il donc différent en cela de tout autre désir impérieux, quoique non réalisé ? Comme de commettre un crime pour de l'argent ? Comme de châtier cruellement ses ennemis ? Nous ne passons pas à l'acte sur de tels désirs, nous ne souhaitons pas les transposer dans la réalité. Absolument pas ; ce serait comme choisir de vivre un cauchemar. Pourtant nos fantasmes expriment nos désirs enfouis.

Lorsque Marta Meana mentionne pour la première fois l'impasse, je suis en train de recueillir son témoignage pour un article de presse. Avant sa parution, je la contacte par téléphone et elle suggère un changement dans ma présentation des choses : il faut préciser dans l'article qu'il ne s'agit pas d'un inconnu qui plaque la femme contre le mur de l'impasse ; il s'agit de quelqu'un qu'elle connaît.

Je ne me souvenais pas de cette précision dans nos conversations. Ce changement traduisait-il le vrai fond de sa

pensée ? Elle hésite. Elle craint que la présence d'un inconnu renforce l'image d'un viol et qu'on l'accuse de justifier ce genre d'agression. Je tente de la rassurer : j'ai bien souligné la différence entre l'utilité du fantasme et l'horreur de l'acte dans la réalité. Mais cela ne calme pas ses craintes. Elle redoute qu'on résume la totalité de ses travaux à cette impasse, qu'on oublie le reste. En fait elle semble obsédée par ce cul-de-sac obscur, comme s'il symbolisait son travail de chercheur. Revenant sur l'identité de l'agresseur dans le fantasme, je tâche de lui faire préciser sa pensée.

Qui est cet homme ? Quelqu'un avec qui elle a rendez-vous, qu'elle vient de rencontrer ? Comme nous n'arrivons pas à cerner sa personnalité, et pour rester fidèle au scénario initial, nous décidons de maintenir un certain flou et d'insister seulement sur la force irrésistible de son désir.

Marta n'est pas satisfaite, néanmoins elle désire atténuer la violence de l'image. L'article paraît dans un magazine, et la foudre s'abat sur Marta Meana. Des centaines de courriels, une invitation sur le plateau d'Oprah Winfrey. « On a fait de moi le symbole de la femme-victime », devait-elle m'avouer à Las Vegas, lorsque nous nous sommes revus. Le mur de l'impasse était devenu le point de mire des attaques, et certaines réactions avaient été extrêmes. « Je ressens leur haine. Les gens m'accusent d'un complot pour rabaisser les femmes, ils m'accusent d'inciter les hommes au viol. »

Néanmoins, elle avait reçu bon nombre d'encouragements. Oprah Winfrey, lors sa présentation de Marta, avait fait part de ses propres sentiments troubles à l'évocation de l'impasse, elle avait même diffusé au début de l'interview la vidéo d'une conversation avec une femme épanouie, normale et guillerette,

qui corroborait la vision du scénario de Marta Meana. Les courriels favorables étaient arrivés en nombre. « J'ai reçu d'innombrables messages de femmes occupant des postes importants me remerciant d'avoir ouvert la discussion sur des éléments de la sexualité qui ne cadrent pas avec les normes idéologiques admises, reconnaît volontiers Marta. Une femme des milieux de l'art à New York m'a confié : "Je ne parvenais pas à exprimer ce que vous avez affirmé sans ressentir une profonde honte, comme si ma libido me rendait tacitement partie prenante du système patriarcal. »

Pourtant, l'orage n'est pas tout à fait passé pour Marta Meana. Toute l'attention dont elle avait été l'objet avait fait resurgir de l'inconscient collectif un dégoût latent pour toutes les études touchant au sexe en général, une honte, une peur face aux découvertes potentielles des sexologues. « Même au sein des chercheurs, nous avons intégré cette phobie du sexe dans la culture d'aujourd'hui. Il n'y avait aucun problème lorsqu'il ne s'agissait que de moi, au fond de mon laboratoire ou devant mes étudiants. Mais sur la place publique, non. Je me suis posé subitement des questions : pourquoi avoir choisi un domaine de recherche aussi peu valorisant ? Pourquoi ne me suis-je pas consacrée à la dépression ? Au suicide ? Il fallait renoncer. Et puis je me suis demandé : Pourquoi la sexualité serait-elle aussi peu valorisante ? »

Elle enchaîne. « Je ne me pose aucune question quant à mon attitude féministe. J'assume parfaitement la gravité du sujet. Certes, ce que j'expose dans cet article sort de l'ornière des affirmations conventionnelles, rassurantes, sur la libido féminine ; je me suis éloignée de la méthode douce qui fait plaisir à entendre, qui évite l'angoisse. Mais je ne pense pas

avoir pris le parti des misogynes par mes propos. Je ne pense pas avoir fait du mal à qui que ce soit. Maintenant, si on me demande si je sais pourquoi certaines images excitent en raison de la structure sociale qui prive les femmes de pouvoir, je l'ignore. Si certains fantasmes constituent une érotisation de cette privation ? Je l'ignore. Mais j'observe le monde depuis un point de vue féministe. En partie, cela entraîne la volonté de permettre aux femmes d'assumer leur sexualité. »

Le calme est revenu. Comme si elle avait retrouvé un terrain solide pour faire front. Pourtant, à chaque instant, le pied peut glisser. L'impasse est décidément un lieu dont il est difficile de sortir.

Les fantasmes, comme le soutient Marta Meana « paraissent-ils excitants en raison de la structure sociale ? » Que dire de la pulsion narcissique qui les sous-tend, qui fait naître le directeur d'école, le fils du propriétaire terrien, qui engendre le fantasme du viol contre le flipper des *Accusés* – a-t-on affaire ici à « l'érotisation de la privation de libido » ? Elle retourne au dilemme qui nous occupe depuis l'origine de cette quête : la culture ou les gènes ?

Repenser à Deidrah nous fait prendre conscience de l'immense impact sociétal. Car seule la culture explique le gouffre insondable qui sépare la libido agressive de la guenon, la manière dont elle observe les mâles, les séduit, et le désir des femmes d'être désirées, qui guide le plaisir d'être courtisées et séduites. Les hommes transforment les jeunes filles et les femmes en objets ; celles-ci, côtoyant les hommes, absorbent cette image, la font leur, avant de se transformer elles-mêmes en objet. La culture des singes rhésus avait adopté la pulsion de

Deidrah, pourquoi notre culture avait-elle réprimé puis remodelé entièrement celle des femmes ?

Néanmoins, en abordant la psyché, Marta se considère principalement comme essentialiste. Entre l'essence et l'éducation, elle accorde le plus de poids à l'inné. Non sans prendre ses précautions. Elle est essentialiste presque par instinct : il est impossible de mesurer précisément la part de l'inné et de l'acquis, du moins dans l'état actuel des connaissances ; il est par conséquent impossible de déterminer un pourcentage de l'un et de l'autre dans le narcissisme, dans le fantasme de viol.

Un grand nombre de publications de vulgarisation psychologique affirment sans le moindre doute que l'on peut établir une corrélation déterminante entre le taux inné de testostérone et une multitude de formes d'agressivité ou de passivité – les variantes sexuelles constituent le haut du tableau – tant chez les hommes que chez les femmes. Les facteurs génétiques accordent aux garçons et aux hommes la plus grande part de cette hormone, que l'on peut évaluer dans l'analyse de sang, ce qui entraîne une plus grande agressivité chez les jeunes gens et les hommes. Pourtant, on peut opposer à cette logique un peu trop simpliste une série de preuves dont nous emprunterons la première, une fois de plus, à Deidrah. Au royaume des rhésus, les femelles ont par rapport aux mâles le même taux de testostérone que les femmes par rapport aux hommes. Ce sont pourtant les guenons qui mènent la danse sexuelle, qui incitent à la guerre et gouvernent les affaires de leurs congénères.

Le penchant de Marta Meana pour l'inné suscite cependant quelques doutes à propos de l'attraction pour le scénario de

l'impasse. Elle souligne que l'on n'échappe pas au diktat génétique ; la séduction, le charme doivent donc être fondamentaux.

Meredith Chivers se pose les mêmes questions essentielles. La culture ne cesse de modeler la libido féminine, constate-t-elle, mais sa mission a toujours été de dépasser cette constatation, d'examiner ce que cache la culture. Elle s'est donc elle aussi retrouvée confrontée un jour à l'écueil du viol. Elle connaissait les résultats récents de tests effectués par un collègue chercheur : l'afflux sanguin atteint un pic d'intensité lorsque des femmes écoutent des scènes de viol en laboratoire. Une de ses propres expériences démontrait d'ailleurs que des situations de peur ou d'extrême hilarité ne déclenchaient aucun afflux sanguin si elles n'étaient pas associées au sexe. Dans le cas précis où on leur présentait la vidéo d'une femme poursuivie dans un escalier par un violeur ou par un chien enragé, l'afflux sanguin ne se produisait qu'avec le violeur. Meredith Chivers a passé de longues journées à examiner des témoignages de victimes qui évoquaient non seulement une excitation sexuelle mais parfois des orgasmes pendant l'agression sexuelle. Et elle s'est souvenue de sa période de thèse à Toronto pendant laquelle elle avait traité des victimes traumatisées par des viols. Celles-ci avaient avoué qu'elles avaient ressenti de l'excitation sexuelle, parfois des orgasmes.

Comment comprendre ces témoignages ? Comment nier ces preuves difficiles à interpréter ? Quelle part de l'inné est ici en jeu ?

Une fois de plus, Meredith Chivers reprend ses données et propose une théorie qu'elle veut rassurante : les femmes de la préhistoire étaient constamment confrontées à des agressions

sexuelles, et la capacité de leurs muqueuses à se lubrifier automatiquement lors d'une tentative de séduction avait évolué génétiquement, de manière à assurer une protection contre les déchirures et traumatismes vaginaux, contre les infections, l'infertilité ou la mort éventuelle des suites de l'agression. La lubrification des muqueuses pourrait bien n'être pas seulement un signe de désir mais un système purement réflexe, neutre sur le plan érotique, certes relié nerveusement mais séparé des réseaux de la libido féminine. Les exemples d'orgasme résulteraient de la simple friction.

Néanmoins, cette théorie des systèmes séparés, quoique élaborée, reste précaire. Elle contredit certaines idées reçues : mouiller signifie que l'on est excitée sexuellement, la notion d'une neutralité de la lubrification pose problème, comme si l'on affirmait que bander n'est pas un signe d'excitation chez l'homme. Peu à peu, Meredith en vient à constater ce qui lui semblait évident depuis le début : il est possible que l'on soit excitée par toutes sortes de choses qu'en fait on ne désire pas. Par des scènes d'activité sexuelle chez les bonobos, par des scènes d'agression sexuelle.

« À vrai dire, je suis consciente de marcher sur le fil du rasoir, politiquement, personnellement, lorsqu'on soulève le problème du viol, confie Meredith Chivers. Jamais, jamais je ne veux laisser quiconque penser qu'il a le droit de confisquer l'autorité d'une femme sur son propre corps. Excitation n'est absolument pas synonyme de consentement. »

Un des fantasmes de Ndulu : « Un homme blanc, sans visage, me pousse violemment contre le mur et m'immobilise avec le

coude tandis qu'il masturbe son sexe dressé. Il me murmure à l'oreille tous les trucs horribles qu'il va me faire subir. M'enfoncer son sexe brûlant dans la chatte jusqu'à la garde ; si je ne me tiens pas tranquille, il va appeler son copain qui attend dehors, l'oreille collée à la porte en se masturbant comme un fou, et celui-ci va entrer pour me baiser aussi. Tu aimerais ça, hein ? me lance-t-il. Prendre deux grosses bites à la fois ? Il m'embroche brutalement par l'arrière, debout. Dès qu'il commence à jouir et à crier, son copain ouvre la porte et me pénètre violemment l'anus. Ils gémissent de plaisir si fort qu'on dirait des sanglots. »

Un fantasme ordinaire pour Ndulu... La violence des hommes, leur irrépressible envie de baiser, leurs orgasmes dont les cris rappelaient « des sanglots », tout cela l'excitait tout en lui causant une douleur infinie, la douleur de sa couleur de peau. Ndulu avait grandi dans une concession aménagée par une compagnie pétrolière américaine en Afrique occidentale et, plus tard, en Europe. Après des études dans le Midwest, aux États-Unis, elle avait rejoint New York et décroché un emploi d'artiste graphique. Durant son enfance, son adolescence et sa vie de jeune femme, elle avait été conduite à penser que la couleur de sa peau, ses traits, ses cheveux présentaient une image allant, estimait-elle, du tolérable à l'intolérable. Elle était surtout complexée par sa peau. « En hiver, précisait-elle, elle s'éclaircit. Mais en été, quoi que je fasse, elle devient plus foncée. En été, je déteste me regarder dans la glace. »

Sa mère n'avait cessé de lui répéter qu'une peau claire était plus attirante qu'une peau foncée. Au cours de sa propre enfance, la mère de Ndulu avait vu le regard envieux de sa mère admirer le visage pâle de la tante de Ndulu. « Dans les familles

de couleur, affirmait Ndulu, c'est toujours le même problème. C'est comme ça en Afrique. Ma tante était la plus belle du village parce qu'elle avait la peau la plus claire. Ma grand-mère passait son temps à la choyer. »

Devenue adolescente, Ndulu avait fait ce que faisaient toutes les filles des villes d'Afrique occidentale, ce que sa mère lui avait appris avant même qu'elle ne commence à parler. Afin de démêler ses cheveux crépus, elle appliquait une graisse couleur mayonnaise. « Presque de la consistance du beurre, épaisse, grasse, il fallait en mettre une couche épaisse, qui dégoulinait sur le visage dès que vous alliez au soleil. »

Aujourd'hui à New York, elle essayait de s'en passer en faisant couper ses cheveux très courts, mais elle n'avait pas renoncé à sa mixture. Elle n'y comptait pas, d'ailleurs. « C'est courant, je ne connais pas une seule femme de couleur qui n'en applique pas. C'est un truc qu'on doit faire si on veut que nos cheveux s'éclaircissent. Je déteste ça, ça me rappelle ce que je suis, et ce que je ne suis pas.

« J'ai lu *L'œil le plus bleu*, de Toni Morrison, et j'en ai tiré des leçons. Je connais ma place aujourd'hui. La manière dont les choses se passent – comment on peut retrouver une certaine responsabilité, un certain pouvoir. Au collège, j'ai écrit des essais délirants, tout le monde est beau, tout le monde est gentil, on est tous égaux, etc. J'ai vraiment changé d'avis aujourd'hui. »

Son collègue comptait près de 100 % de Blancs ; elle appartenait à un petit groupe d'amies, toutes de couleur. Elles déliraient souvent sur des stars black de la pop ou sur des étudiants qu'elles trouvaient sexy, sur la supériorité des Noirs américains – la taille de leur pénis, l'absence de poils sur leur

corps. Ses amis gays d'aujourd'hui – blancs ou asiatiques – avaient fait la même chose. Et pourtant, tout ce dont elle rêvait, c'était d'être soumise au désir violent d'un Blanc : « Tous mes fantasmes tournent autour d'un Blanc, et sauf quand il n'a pas de visage, il est habituellement séduisant, plus que beau, grand, les yeux bleus et des cheveux bruns et longs. » L'essentiel étant de savoir, avec la plus absolue certitude, que cet homme la désirait.

Le serveur est justement un beau brun aux yeux bleus, grand, avec des épaules imposantes. « J'avoue qu'il était superbe », avouera-t-elle plus tard. Elle entre dans les toilettes, il la suit et ouvre le robinet du lavabo en grand, pour le bruit. Un baiser fait-il autant de bruit que ça ? se demande-t-elle. Il s'appuie contre le mur, avant de l'attirer vers lui. Elle pose les mains contre le carrelage de chaque côté de ses épaules, et sent ses mains s'emparer de ses fesses. Il sort son pénis et elle ressent sa dureté contre son ventre. Elle aurait aimé être celle que l'on plaquait contre le mur, mais ça n'était plus très important maintenant – sa pensée est concentrée sur la force de ses mains.

Le robinet continue de couler. « Suce-moi », ordonne-t-il.

Plus que ses traits, c'est sa voix qui semble jaillir de son imagination, celle qui préside à ses moments de plaisir solitaire : les deux mots répétés ne supportent aucune contestation.

Elle décolle ses mains du mur carrelé, se redresse et recule d'un pas. Il renouvelle sa demande.

« Il faut que j'y aille, s'entend-elle répondre.

– Sûrement pas.

– Je dois y aller.

– Reste ici ! »

Elle essaye bien de se retourner, de déverrouiller la porte, mais le loquet reste coincé.

« J'ai trop bu... J'ai un petit ami, vous savez.

– Ah oui, vraiment ? »

Il tente de l'immobiliser.

« J'ai vraiment un petit ami, ment-elle. Je veux m'en aller. »

Le visage du serveur change tout à coup, sa voix perd de son assurance, comme s'il redescendait sur terre. Il a l'air désorienté. « D'accord. » Cette fois-ci, elle parvient à tirer le verrou.

Ses amis l'ont applaudie lorsqu'elle est revenue dans la salle du restaurant. Ils étaient sûrs qu'elle avait reçu plus qu'un baiser. David voulait à tout prix savoir à quoi ressemblait le pénis du serveur. Il se vantait souvent devant elle de la taille de la virilité de ses conquêtes. « Je ne tiens pas en parler », avait-elle dit. Quelques instants plus tard, elle leur avait avoué que rien ne s'était passé, finalement. Ils avaient protesté, elle s'était excusée et, devant les questions, elle avait reconnu « qu'elle n'avait pas pu. » En rentrant chez elle, elle s'était repassé la scène – mais en changeant le scénario à partir de la demande du serveur, et lorsqu'elle n'avait pas réussi à déverrouiller la porte – tout en se caressant jusqu'à l'orgasme, jusqu'à ce qu'elle perde la tête, jusqu'à ce qu'elle s'oublie, et le lendemain matin de nouveau, et la nuit suivante, encore et encore, matin et soir, plus qu'elle ne pouvait se souvenir.

CHAPITRE SEPT

MONOGAMIE

Le mari d'Alison, Thomas, entraînait une équipe de basket-ball dans un club de jeunes. Il leur apprenait l'écran et l'appel de balle, l'anticipation défensive, la bonne manière de recevoir une passe, la préparation idéale pour marquer un lancer franc. Il croyait en ses fondamentaux et demeurait convaincu que si ses juniors de onze ans n'apprenaient pas autre chose, s'ils ne retouchaient jamais un ballon après la saison qu'ils avaient connue avec lui, il était important que son coaching leur assure les bases solides de ce sport, qu'ils en reconnaissent la validité. La vie, selon lui, dépendait des fondamentaux, à l'instar du basket, et il rêvait que ses gamins se sentent prêts non seulement à gagner des matchs mais à s'épanouir dans leur vie future. Il exerçait les fonctions d'avocat d'affaires, mais préférait de loin les entraînements de ses Blazers le mercredi soir, et les matchs du samedi matin, à ses activités professionnelles, pourtant bien rémunérées.

Alison connaissait par cœur les douze règles, tout du moins neuf d'entre elles ; elle en avait fait la liste quatre ans plus tôt lorsque leur fiston, Derek, avait entamé sa carrière de basketteur. Deux ans plus tard, Derek prenait sa retraite. Il occupait désormais plus ou moins les fonctions de directeur, de GM, remplissait les feuilles de match, faisait office d'entraîneur

et de garçon aux serviettes pour l'équipe de son père. À partir de ce moment-là, Alison avait plus ou moins effacé les fondamentaux de sa mémoire.

Derek avait décidé de jeter l'éponge après avoir pris conscience, alors qu'il était encore en primaire, qu'il ne serait jamais un grand joueur, qu'il lui manquerait toujours quelques centimètres, qu'il était non seulement un peu trop grassouillet mais aussi un peu trop lent et manquant de coordination par rapport à ses camarades de jeu. Il en avait parlé ouvertement avec ses parents, affirmant qu'il préférerait un boulot « dans l'administration ». Ils avaient ri et approuvé sa décision tout en le consolant avec un câlin. Pourtant, au cours de sa première saison dans son nouveau poste, Alison avait pris l'habitude de manquer les entraînements, puis cessé d'assister aux matchs. En raison de ses activités professionnelles – elle était avocate – avait-elle déclaré à son mari et à son fils, et parce que la cadette de Derek commençait à avoir son propre emploi du temps. Ce que soupçonnait Alison, cependant, ce qu'elle soupçonnait avec une douloureuse certitude, ce n'était pas simplement qu'elle ne voulait plus voir son fils en train de distribuer des serviettes aux garçons et aux filles de l'équipe dans les vestiaires (le club était mixte), ou subir les compliments condescendants qu'elle recevait sur Derek de la part des autres mères. Elle tentait aussi d'éviter la nouvelle opinion – mais peut-être pas si nouvelle que ça – qu'elle se faisait de Thomas. Elle ne voulait plus le voir enseigner la technique de l'écran retard, ou définir une nouvelle stratégie d'attaque sur sa plaquette de coaching pendant un temps mort.

Jusqu'au jour où Derek, qui entamait alors sa seconde saison d'administrateur, l'avait suppliée d'assister au match

d'ouverture. Thomas avait préparé les habituelles crêpes du samedi pour le petit déjeuner, nettoyé la plaque, rempli le lave-vaisselle et pris la voiture, direction le stade du New Jersey, pour s'assurer que tout était prêt pour l'arrivée des Blazers. Alison avait aidé la sœur de Derek à choisir sa tenue appropriée avant de le suivre dans sa propre voiture.

Un des grands débats de la sexologie peut être symbolisé par un cercle et une ligne. Il s'agit du débat sur la vitesse et la direction naturelle du désir féminin, résumé en une question : quelle est l'influence du mariage et de la monogamie sur la libido féminine ?

Rosemary Basson, médecin, professeur de psychiatrie et de gynécologie à l'université de Colombie-Britannique, sur la côte Ouest du Canada, a institué le diagramme du cercle il y a plus de dix ans maintenant, à partir des témoignages de patientes et de couples, ainsi que de femmes souffrant d'une absence de désir. Elle approche aujourd'hui de la soixantaine, brune, les cheveux soyeux et dégagés sur les oreilles, la voix douce, le teint pâle. Nous entamons la conversation autour d'un café, dans son bureau de Vancouver ; elle porte une jupe évasée ornée d'un motif de feuilles, qui lui confère une silhouette floue, presque effacée. Pourtant, elle s'exprime avec assurance, sérieux même. Attirée par la sexologie lors d'un séjour en internat dans un hôpital de Grande-Bretagne, elle s'occupait de patients souffrants de lésions à la moelle épinière dans une salle où reposaient surtout des jeunes gens paralysés, victimes d'accidents de moto. Souvent, un de ces patients rassemblait le courage de lui demander s'il pourrait un jour renouer avec une vie sexuelle, et comment. Elle demandait l'avis du responsable

de l'unité. « Il faut changer de sujet, répétait-il inlassablement. Ne vous attardez pas là-dessus. » Elle n'avait pas oublié la gêne, la panique. Depuis ce jour, elle s'était spécialisée dans la sexologie.

Le stylo à la main, elle dessine un graphique circulaire devant moi, et évoque avec fierté la première publication de sa création. Désormais un classique des praticants de la psychiatrie, le *DSM*, ou *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, présentait dans ses pages les théories de la jeune femme. Le *DSM* est un imposant volume qui recense les critères définissant les troubles, de l'autisme aux dysfonctionnements sexuels. Dans son diagramme, Rosemary Basson représente l'image d'un désir féminin essentiellement lent à se développer. Le résultat d'une série de décisions ; à peine une pulsion telle qu'on l'imagine. « Il ne s'agit certainement pas d'une fringale innée », précise-t-elle.

Le graphique est complexe ; il évoque la progression pas à pas d'une relation sexuelle aboutie chez la femme. En haut du cercle, un rectangle où l'on peut lire : « Motivation ». Il est peu probable qu'il s'agisse d'un désir brut, quoique l'option soit incluse dans le graphique, mais plus vraisemblablement, explique Rosemary Basson tout en dessinant, la femme va se livrer à un calcul fondé sur les bienfaits potentiels, tels que « ressentir des émotions positives, me sentir aimée. » Aux deux tiers de la circonférence du cercle apparaissent les mots « Excitation » et finalement « Désir » ; à ce stade avancé, les sensations physiques, le plaisir et la fringale sensuelle prennent le dessus, dans une certaine mesure. Mais à certaines conditions : le partenaire doit faire preuve de « respect », la femme doit se sentir « rassurée », le couple doit être dans « un

contexte approprié », les caresses du partenaire doivent être attentionnées, telles qu'elle les souhaite. À l'entendre, on imaginerait presque le bouquet de fleurs, les lumières tamisées dans la chambre, une femme aimant les câlins, un partenaire prévenant.

Que trouve-t-on à l'autre extrémité du cercle ? Quel est le point culminant ? « Satisfaction sexuelle +/- orgasmes », lit-on sur le diagramme. Pourtant, dans certaines versions, cette mention ne figure même pas sur le tracé principal ; tout le pan physique, charnel, est à peine pris en compte. On trouve en bout de chaîne : « Bienfaits à caractère non sexuel... intimité ».

Ainsi se définit pour Rosemary Basson l'état naturel de la sexualité féminine, basé non sur ses recherches académiques mais élaboré à partir de ses observations de clinicienne, que ses patients reconnaissants l'avaient incitée à publier. Bien que son graphique puisse résumer précisément la pâle réalité de beaucoup de femmes mariées, ses affirmations selon lesquelles elle avait décodé graphiquement l'inné se heurtaient aux réactions génitales immédiates des sujets de Meredith Chivers, à l'excitation irréprouvable des guenons de Kim Wallen ou aux rates de Jim Pfaus. Sa description de la libido était curieuse, presque démodée, trop sage et, d'une manière tout à fait surprenante, c'est cette image que la communauté des psychiatres avait adoptée, depuis les éditeurs du *DSM* jusqu'aux très nombreux thérapeutes sexuels, comme si c'était parole d'Évangile.

Une des raisons qui expliquerait ce rétropédalage touche à la fois à l'esthétique et à la politique. Le cercle de Rosemary Basson éclipse la fameuse ligne, un diagramme – attribué à Masters et Johnson, assistés de la psychothérapeute et

sexologue Helen Singer Kaplan –, longtemps appliquée à la fois aux hommes et aux femmes selon ce schéma : Désir (placé au début, plutôt que lent à démarrer et presque en fin de parcours) ... Excitation physique... Plaisir. Cette ligne, cette progression linéaire pouvait apparaître, d'un certain point de vue féministe, phallique et patriarcal, vraiment peu adapté aux femmes par son symbolisme. Enfin, Rosemary Basson avait réussi à produire une alternative, même si la femme qu'elle évoquait, dénuée ou presque de tout désir, rappelait presque les contemporaines de la reine Victoria.

L'autre raison du succès du cercle avait à voir avec la bataille épique que certains thérapeutes livraient héroïquement contre les laboratoires pharmaceutiques trop pressés de développer, de faire approuver par la FDA et d'inonder le marché avec un médicament couramment évoqué comme le Viagra pour les femmes. Depuis les années 90, ces grands laboratoires empochaient des milliards de dollars grâce à ce produit chimique qui favorisait l'érection en facilitant l'irrigation des capillaires du pénis, et rêvaient de toucher le jackpot avec un équivalent dédié aux femmes. Mais le problème s'avérait plus complexe que prévu, les problèmes des femmes n'étant pas habituellement d'ordre génital mais mettant en jeu des complexités psychologiques. Une partie des cliniciens avaient entamé une campagne dirigée principalement vers leurs confrères psychiatres mais aussi vers la presse et les médias ; ils voulaient s'assurer que les multinationales de l'industrie pharmaceutique ne tentaient pas de convaincre les femmes qu'elles avaient le droit de jouir mieux et plus, que pour l'atteindre elles avaient besoin d'un médicament, sur le point d'être découvert, qui résoudrait tous leurs problèmes. Ces

cliniciens avaient adopté l'emblème du cercle durant la campagne menée par Leonore Tiefer, professeur de psychiatrie à l'université de New York et auteur d'ouvrages polémiques. L'un d'entre eux, *Le sexe n'est pas un acte naturel*, développait la citation de Rosemary Basson : « Il ne s'agit certainement pas d'une fringale innée. » Que pensait Rosemary Basson elle-même des recherches de l'industrie pharmaceutique dans ce sens ? « On trouve déjà trop de drogues du violeur sur le marché parallèle. Les hommes mettront bientôt des drogues du sexe dans les verres des filles à la place de somnifères dans le but de les agresser sexuellement en toute impunité. La pudeur féminine a besoin de barrières. »

Mais après tout, et surtout, le cercle était entré dans la doxa des psychiatres parce qu'il fournissait aux cliniciens et aux conseillers conjugaux une solution au problème le plus répandu, le plus insistant – la faiblesse ou la non-existence du désir des femmes pour leur mari ou leur partenaire de longue date. La solution jusque-là était limpide : n'attendez pas grand-chose. Ils s'étaient donc jetés sur le cercle, en avaient tiré la quintessence, une formule qui tient en quelques mots : « Le désir suit l'excitation. » Ils enseignaient que l'excitation doit venir progressivement, qu'il fallait obligatoirement faire preuve de patience, que la lenteur, le caractère ténu des sensations de départ étaient normaux ; jamais ils ne parlaient de « désir ». Mais en plaçant la barre moins haut, le cercle offrait aux thérapeutes sexuels une norme de traitement qu'ils seraient en mesure d'atteindre.

Pendant ce temps, le thème de la monogamie semblait infuser comme un bon ange chacune des étapes du graphique de Rosemary. Elle s'était interrogée de temps en temps : la

nouveauté ne serait-elle pas perçue comme une étincelle enflammant la libido ? Mais, pour elle, l'engagement, la confiance, la familiarité restent les meilleurs alliés de l'éros féminin. C'est la tendresse, l'intimité qui amèneront les femmes à chevaucher le cercle et qui les conduiront en définitive vers la récompense : une tendresse et une intimité accrues.

Un collègue de Rosemary Basson à l'université de Colombie Britannique, Lorri Brotto, appartient à la commission du *DSM* sur la sexualité. Cette commission comprend treize personnes et, à l'époque où le manuel allait connaître sa première révision depuis les années 90, elle est en charge des travaux sur le désir chez la femme. Les pommettes hautes, le visage tout en angles, la coupe mode, les cheveux raides affleurent les mâchoires. À propos des femmes souffrant, selon la définition du *DSM*, du « HSDD, un désir sexuel hypo-actif », elle me déclare : « Parfois, je m'interroge : est-ce un problème de libido ou bien tout simplement un effet de l'ennui ? » Pour elle, la monogamie n'est pas l'ange invisible mais bien celui de la mort.

Des hormones à l'acupuncture, Lorri Brotto avait ratissé large durant ses recherches sur la sexualité ; la psychologue avait traité des patientes atteintes de HSDD individuellement ou en groupe. « À moins d'évoquer des cas plutôt rares de désir sexuel hypo-actif depuis toujours, l'impact de la durée de la relation revient constamment au premier plan. » En ce qui concerne les femmes d'âge moyen, elle se réfère à une étude australienne, couvrant des centaines de sujets à partir de quarante ans jusqu'à la ménopause, les hormones posaient un moindre problème que la durée de la relation avec le partenaire – la psychiatre australienne, Lorraine Dennerstein, responsable

de cette étude, se montre pourtant moins catégorique : « Les émotions sexuelles dérivant d'une nouvelle relation peuvent facilement l'emporter sur les facteurs hormonaux. »

Néanmoins, Lorri Brotto, vers le milieu de la trentaine et mariée depuis huit ans, enceinte de son troisième enfant lorsque nous nous sommes rencontrés dans le cadre d'une conférence psychiatrique, ne cherche pas à assombrir l'idéal d'une relation prolongée et loyale. Elle ne parle que d'un aspect en particulier d'une telle relation : le sexe. Et puisque la monogamie semblait la norme en vigueur pour le succès d'un couple – non seulement dans la société mais aussi dans sa profession –, puisque ce statut était rarement remis en cause au sein de la commission, elle avait décidé d'inclure la thèse de Rosemary Basson dans le *DSM*. Elle correspondait aux idées qu'elle véhiculait auprès de ses patientes, dont la majeure partie étaient attachées à un seul partenaire. Elle enseignait le cercle, la doxa, selon laquelle « le désir suit l'excitation », ces concepts s'appliquant à lutter contre le désintérêt pour le sexe.

Sept ans ? Deux ans ? Plus ? Moins ? Il était impossible de définir la durée d'une relation durable, impossible de préciser les moments critiques. Mais si la psychologue parvenait à rendre ses patientes plus réceptives aux caresses de leurs partenaires, si elle pouvait les aider à ressentir un surcroît d'excitation, ne serait-ce qu'un début, quelle que soit la situation, indifférentes aux tentatives de séduction de leur partenaire, afin qu'elles sentent leur libido s'éveiller ? À cette fin, elle se servait d'un pot de raisins secs qu'elle faisait circuler parmi ses patientes réunies en groupe : six femmes assises autour de deux tables placées au centre d'une petite salle de conférence sans fenêtre. Elle demandait à chacune de saisir un

grain de raisin. « Observez bien l'apparence de ce raisin sec, conseillait-elle de sa voix cadencée aux accents canadiens typiques. Des vallées, des crêtes, des monts et des crevasses sombres. »

C'est le hasard qui avait tracé sa carrière, le chemin jusqu'à ce raisin sec, et la chance professionnelle d'accéder à la commission du *DSM*. Lorsqu'elle avait commencé ses études universitaires, elle savait seulement qu'elle aimerait faire des recherches, la discipline importait peu. Elle n'avait pas vraiment songé à la sexologie. « Je viens d'un milieu catholique très strict, d'origine italienne, on ne mentionnait jamais l'existence de la sexualité. » Aujourd'hui encore, un crucifix d'argent pend à son rétroviseur. Elle avait fait le tour des bureaux des professeurs, quémandant une place d'assistante, mais n'avait récolté que des fins de non-recevoir. Pourtant, la chance avait souri lorsqu'un chercheur l'avait engagée pour son étude des effets des antidépresseurs sur la libido des rats, si bien que, pendant quelques années, elle avait déclenché puis arrêté son chronomètre, validé des copulations. Puis, entamant son doctorat, elle avait quitté la recherche animale pour se consacrer à l'approche clinique, « surtout, précise-t-elle, parce que le laboratoire des rats puait vraiment trop. »

Au cours de sa spécialisation, elle devait côtoyer une série de patients à la personnalité plutôt « borderline ». Le diagnostic s'applique à des patients qui souffrent d'un problème d'image de soi allant jusqu'à l'horreur : la perception de l'ego y frôle souvent l'abominable. Les patients se mutilent souvent eux-mêmes, se tailladent la peau, se brûlent ; ils cherchent à remplacer le désespoir infini par une souffrance limitée. Le responsable d'unité de Lorri Brotto avait mis au point un

traitement qui empruntait au bouddhisme la technique de la pleine conscience, de l'attention juste. La conscience accrue et totale de l'instant, de l'expérience infinitésimale, dans l'observation de la respiration ou des battements du cœur, tend à maintenir le patient dans l'instant présent et réduit sa perception d'une souffrance sans limites.

En travaillant aux côtés de son responsable, Lorri Brotto s'est intéressée à des patientes atteintes de cancer gynécologique, et à l'aide qu'elle pourrait leur apporter pour retrouver une vie sexuelle après leur opération. Ces femmes parlaient de la perte de leur libido, avait-elle découvert, de leur déconnexion et de leur tristesse pendant les rapports sexuels, d'une façon qui rappelait étonnamment les mots qu'employaient les patients souffrant de personnalité « borderline » pour décrire leur vie depuis la naissance. Elle s'est donc demandé si la pleine conscience pourrait tirer ces femmes du détachement et les relier à leurs sensations.

Elle entreprend d'expérimenter d'abord sur elle-même. Non qu'elle se croie dépourvue de désir, mais elle aime à se considérer parfois comme le parfait cobaye, et tester ainsi ses propres théories. À côté de la pleine conscience, son responsable utilise pour ses patients la thérapie cognitive qui insiste sur la transformation des idées négatives, le renversement des jugements accablants sur soi-même. C'est pendant un cours de yoga que Lorri Brotto décide de conjuguer les deux.

Tout en pliant son corps pour un des asanas qu'elle affectionne, elle s'attelle à une reprogrammation comportementale. « Je me suis mise à répéter, comme un mantra, que j'étais une femme hyper sexy, sensible et réceptive. Non pas que

je me sente coupée de ma libido, mais il fallait que je me persuade de ces qualités, que j'adopte ce comportement. Je l'ai fait avec l'attention la plus juste. C'est déjà une des conditions du yoga, en fait : on doit porter une attention extrême à son corps. Attention à la respiration, aux battements du cœur. Ce jour-là, cependant, j'ai porté une attention délibérée à écouter mon corps plus que de coutume, mais également à interpréter les indices que me renvoyait ce corps en relation avec ma nouvelle identité. Ma respiration n'était pas seulement adaptée à mon asana, ma pose, j'inspirais et j'expirais *parce que j'étais une femme hyper sexuelle.* »

Une relation s'établit entre la sensation et l'image corporelle. La position est précaire, renversée en arrière, en équilibre sur un pied et une main retournée, mais la lumière se fait, subitement. Certes, elle est habituée à jouer avec divers concepts mentaux de changements, de personnalité, la pensée positive est devenue, après tout, un cliché. Et l'extrême concentration sur les sensations rappelle un style de thérapie sexuelle remontant à Masters et Johnson, plusieurs décennies auparavant. Pourtant, la conjugaison des deux approches thérapeutiques produit une sorte de révélation. Subitement, ses muscles torturés et les battements affolés de son cœur affirment « ma vigueur sexuelle, mon excitabilité sensuelle ». Elle quitte le cours et marche dans les rues, elle rentre chez elle illuminée par le sentiment de son corps vivant, de sa puissance érotique.

Lorri reprend les éléments de son ancienne approche thérapeutique – les raisins secs datant de la période « borderline » – et ceux de sa découverte pendant la séance de yoga, et les applique d'abord à ses patientes souffrant de cancer gynécologique, avant de les étendre à d'autres femmes

dépourvues de désir. Aujourd'hui, en fin de séance, elle renvoie les groupes de patientes chez elles afin qu'elles répètent encore et encore : « Mon corps est vivant et sexuel », même lorsqu'elles n'en sont pas vraiment convaincues. Et elle les reçoit dans la petite salle de conférence : « Portez votre raisin sec à la bouche... Sentez comme vous commencez à saliver... Placez le raisin dans la bouche, sans le mâcher. Fermez les yeux et étudiez les sensations... Notez ce que fait votre langue, notez la salive qui s'accumule dans votre bouche... Sentez vos dents qui mordent la peau du raisin, le goût qui se répand, l'afflux de salive, la manière dont le goût est différent de votre chimie corporelle. La crispation des mâchoires lorsque vous pressez le grain entre les dents, la sensation de la pulpe lorsqu'elle glisse dans votre gorge lorsque vous l'avalez. Portez votre attention sur le goût qui perdure sur vos muqueuses et même l'arrière-goût de ce goût. »

Les résultats de ses expériences ont fait l'objet d'articles dans les divers magazines de recherche en matière de sexologie. Les patients de Lorri Brotto enregistrent un accroissement de leur libido, une amélioration de leurs rapports de couple ; néanmoins, la psychologue relève rapidement les limites de l'exercice : le désir n'est pas facilement mesurable ; les patientes ont tendance à noter des améliorations sur les questionnaires soumis par leur thérapeute ; toute méthode qui entraîne quelqu'un à penser à la sexualité peut entraîner un accroissement de son intérêt pour le sujet. Lorri n'affirme pas qu'elle puisse apporter à ses patientes ce dont elles rêvent vraiment. Elle reprend les commentaires de certaines femmes : « Je veux faire l'amour dans les lieux où j'ai l'impression d'en avoir le plus envie. » Elle soupire. Jamais elle ne pourra accéder

à ce désir, pas sans un petit miracle ou bien un nouveau partenaire dans les bras de la patiente.

J'évoque avec elle un paradoxe qui me semble figurer dans ses travaux pour le *DSM* : si les troubles mentaux sont traités comme des anormalités, HSDD paraît être une anormalité normale, un trouble ne relevant pas de la psychiatrie mais découlant de notre situation domestique la plus répandue sur la planète. Cette évidence était confirmée par toutes les femmes qu'elle avait rencontrées et qui, affirmait-elle, n'avaient pas cessé de désirer mais avaient cessé de vouloir, ou ressentaient des difficultés à vouloir leur partenaire. C'est vrai, admettait-elle, on rencontre ce genre de confusion dans le raisonnement de la psychiatrie.

Elle s'étend quelques instants sur le fait que nos rêves, nos promesses d'éternité se heurtent inévitablement à notre être sexuel. « Je ressens un sentiment de tristesse, avoue-t-elle, quand je repense aux femmes que je croise ou aux couples que je connais autour de moi, et que je me compare à tous ces gens. » Elle laisse échapper un soupir – une expiration légère qui ressemble à une excuse, commentaire silencieux, comme un souffle de regret sur un ton plus grave.

Kim Wallen est appuyé contre la rambarde de son poste d'observation, scrutant ses guenons, la mémoire occupée par le souvenir des minuscules cages qui déformaient les contacts sexuels entre singes femelles et mâles d'un groupe. Il m'explique que la monogamie constitue pour les femmes une cage culturelle – une des multiples cages – affaiblissant leur libido. Il commente les recherches mentionnées par Lorri Brotto : des centaines de femmes suivies sur une période de quinze années

ou plus, leurs relations, la biochimie, le désir sans cesse traqué et enregistré. « Le concept selon lequel la monogamie est parfaitement adaptée à la libido féminine pourrait s'avérer totalement inexact », conclut-il.

Marta Meana est également convaincue que ce concept est erroné. « Certains de mes amis me parlent de leurs rencontres amoureuses. Ils m'avouent qu'ils ne sont jamais sortis avec une femme hyper sensuelle et sexuelle. Cela semble beaucoup les exciter. Et moi je me dis : non seulement la monogamie ne rend pas justice à la libido féminine mais elle réprime beaucoup plus les femmes que les hommes. Il n'existe pas de recherches suffisantes sur le sujet », ajoute-t-elle, mais elle mentionne néanmoins une étude réalisée en Allemagne sur des relations durables, qui pointe le fait que le désir des femmes s'évanouit plus rapidement que celui des hommes.

Une des raisons, explique-t-elle, est peut-être reliée à leur besoin narcissique. À l'intérieur des barrières de la fidélité, la chaleur du besoin d'être désirée perd constamment de sa vigueur, non seulement du fait de la baisse progressive d'intérêt de la part du partenaire mais, de manière plus cruciale, parce que la femme se rend compte que son partenaire est pris au piège, qu'il n'a plus à faire de choix, que son désir ne doit plus que la choisir, *elle*.

À l'instar de Lorri Brotto, Marta Meana ne se pose pas en critique de la loyauté, du mariage. Elle évoque souvent son mari, qu'elle adore, décrivant sa carrière de professeur de littérature, carrière qu'elle aurait elle-même aimé embrasser. Mais, à propos de ses travaux auprès des couples, elle n'hésite pas à avouer qu'elle n'a qu'un succès très mitigé dans le domaine de l'éros si le succès est synonyme de résurrection de

la libido. Dans à peu près un tiers des cas traités, elle n'a pu que recréer un semblant de désir.

Dans le cadre de sa méthode, elle fixe parfois la fréquence des rapports sexuels, que celle-ci soit désirée ou non, dans le cas où ceux-ci ne se produisent pas spontanément. Elle adopte un rôle directif, elle impose la règle, comme si elle tentait, presque brutalement, de déterrer quelque chose d'enfoui. « La nuit où on baise », avait remarqué avec humour une de ses patientes. Une des épouses que j'avais rencontrées considérait cette imposition de façon plus positive. C'était comme une séance de gym, commentait-elle, si vous préfériez comme la plupart des gens vous plonger dans la lecture ou dans un bon programme télé. En quittant la salle de gym, « chargée d'endorphines », vous étiez contente d'avoir transpiré, même si vous n'aviez pas trop envie d'y retourner le lendemain.

Les thérapeutes qui prétendent restaurer le désir à chaque fois, augmenter la puissance de ce désir chez leurs patientes, ne mesureraient pas rigoureusement leurs résultats, ils se trompaient et trompaient tout le monde. « Nous avons affaire à un vrai business lucratif – livres, séminaires, etc. On peut écrire tous les ans un ouvrage avec des promesses à toutes les pages et, chaque fois, c'est le best-seller assuré. »

Marta se souvient qu'au cours d'une conférence, elle était intervenue avec franchise sur ses propres résultats. À l'issue de la rencontre, une des thérapeutes présentes était venue lui soumettre un cas précis. Durant le traitement, une femme avait suggéré que si son mari faisait preuve de suffisamment de tact pour l'aider à assumer les tâches ménagères, elle accepterait plus facilement les rapports avec lui. La thérapeute avait mis le

mari au pied du mur. Il avait récuré les casseroles, passé l'aspirateur, conduit les enfants à l'école, les avait ramenés à la maison le soir. Pourtant, le sexe n'avait pas suivi. « Nous conseillons aux hommes d'arroser le petit bonsaï du désir féminin, commente Marta Meana, nous leur expliquons comment prendre soin du bonsaï – et que croyez-vous qu'il arrive ? »

Elle ne critique pas la méthode qui oblige les hommes à assumer leur part de travail à la maison, pas plus que son opinion sur l'intimité influe sur la nécessité de favoriser, d'encourager l'empathie au sein du couple. Mais elle estime tout simplement que cela n'a aucune chance de faire croître et s'épanouir les branches rabougries et déformées à dessein du bonsaï.

Si Marta Meana explique le problème de la monogamie en invoquant sa théorie du narcissisme, Sarah Blaffer Hrdy, primatologue et professeur d'anthropologie à l'université de Californie à Davis, s'en tient à l'évolution. Ses théories s'érigent contre les psychologues évolutionnistes qui affirment que les femmes sont le genre le moins libidineux et le plus adapté à la monogamie. Sarah Blaffer Hrdy a commencé sa carrière en Inde, par l'étude des singes langurs sacrés. Au sein de leur groupe, les mâles au visage noir encadré de fourrure claire pratiquent couramment l'infanticide. Ils se jettent sur les nouveau-nés qui ne sont pas les leurs et les tuent. Il en est de même pour les mâles dans d'autres espèces de primates. La promiscuité des femelles au sein de ces espèces et chez les babouins aurait évolué, selon Sarah Blaffer Hrdy, comme une sorte de bouclier protecteur : elle masque la paternité. Si un mâle ne possède pas la preuve que tel bébé n'est pas le sien, il

aura moins tendance à vouloir l'éliminer. Cette pratique ne s'applique pas à tous les ancêtres proches de l'homme ; chez les rhésus, les mâles font preuve de prudence et ne pratiquent pas l'infanticide, à de rares exceptions près. Reconstituer la logique de l'évolution est un processus progressif, certaines pièces sont manquantes, il existe des causes qui ne s'appliquent pas dans toutes les espèces. Mais Hrdy, et sa théorie de la promiscuité comme protection de l'espèce, ajoute un élément fascinant à notre ascendance.

Parallèlement à sa théorie, la primatologue suggère un concept qui pourrait bien s'appliquer à bon nombre d'espèces. Il touche à l'orgasme. L'orgasme des femelles – dans l'espèce humaine et, s'il existe, chez les animaux – a toujours été considéré par de nombreux psychologues évolutionnistes comme un sous-produit négligeable et sans importance, infortuné cousin de l'orgasme mâle, dénué de tout effet sur la reproduction. Dans la même catégorie que les seins chez les hommes ; les hommes ne produisent pas de lait et n'en n'ont pas l'usage pour la perpétuation de l'espèce. Le fait que le clitoris ressemble à un pénis en miniature a contribué à la thèse que l'orgasme féminin n'a aucune importance darwinienne, le clitoris peut être rangé dans la catégorie des objets inutiles.

Cette conception a survécu d'une manière ou d'une autre à la récente cartographie des bulbes et autres structures secondaires afférentes à cet organe. La longueur de temps de stimulation nécessaire pour atteindre à la jouissance chez certaines femmes a contribué à renforcer l'argument du sous-produit. Si l'événement possédait une signification dans l'évolution, il ne passerait pas inaperçu, ne serait pas aléatoire.

Surtout au moment de l'accouplement, il se produirait presque à coup sûr.

Pourtant, l'étendue de l'innervation du clitoris – que l'on constate au toucher par le vagin – n'a rien à envier à celle du pénis en termes de surface sensible. Quant à la lenteur de la jouissance, Sarah Blaffer Hrdy renverse complètement la pensée dominante sur le sujet. C'est comme si elle avait chaussé des lunettes de femme à la place de lunettes d'homme ! La jouissance féminine pourrait bien avoir joué un rôle crucial chez nos ancêtres. Le fait qu'elle mette du temps à se produire, le besoin d'une sensation qui dure, ne constituent pas une contradiction mais bien plutôt une confirmation : c'est la méthode de l'évolution pour s'assurer que les femelles sont libertines, qu'elles se déplacent efficacement d'un rapport sexuel à un autre et fréquemment d'un partenaire à un autre, qu'elles prolongent l'excitation d'une rencontre en stimulation dans la prochaine, pour monter progressivement vers l'orgasme.

L'éventualité d'une multitude d'orgasmes renforce les motivations libertines. Une nouvelle décharge d'opioïdes – ou bien une série d'infusions d'opioïdes – sera peut-être à grappiller au prochain accouplement... Les avantages que les femelles retirent de leur comportement motivé par le plaisir, soutient Sarah Blaffer Hrdy, se déclinent depuis la protection contre l'infanticide, chez certaines espèces, jusqu'à l'éventail de spermatozoïdes collectés qui renforce la probabilité d'une compatibilité génétique, l'assurance d'être imprégnée, de porter et d'élever des descendants sains.

La position de Hrdy sur l'orgasme féminin, à savoir lui accorder une place beaucoup plus influente qu'une simple anecdote de l'évolution, peut être justifiée par d'autres réalités.

Les données de Jim Pfaus sur les contractions assimilables à un orgasme chez les rates, qui conduirait à une augmentation des chances de conception, rejoignent les premières preuves, encore sujettes à controverse, selon lesquelles les spasmes de l'orgasme chez les femmes aident les spermatozoïdes à progresser vers l'utérus. Mais même si les femelles du monde animal, insiste Hrdy, n'éprouvent pas l'orgasme sous la forme subjective que nous connaissons, sa conception de la recherche du plaisir est recevable. L'abondance de la stimulation est un bienfait en soi, le bénéfice reproducteur est un bonus ultime ; chez nos plus proches ancêtres, cela va à l'encontre de la monogamie.

Sarah Blaffer Hrdy ajoute à sa thèse la propension à la polyandrie chez certaines espèces plus éloignées de l'homme, des chiens de prairie aux hirondelles. Ou bien chez la femelle d'une espèce d'araignée appelée « faux scorpion ». Laissez-la s'accoupler avec un mâle, puis présentez-lui le même partenaire. Il s'écoulera plus de deux jours avant qu'elle ne daigne s'intéresser à un nouvel accouplement, quoiqu'il soit de nouveau vaillant, ayant fait le plein de sperme. La femelle est obsédée par la recherche d'un harem de mâles, d'un éventail de sources de spermatozoïdes. Présentez-lui un nouveau mâle, et elle est prête à s'accoupler une heure et demie après avoir déjà consommé.

Meana, Wallen, Chivers, Pfaus, Brotto, Hrdy, tous par des moyens divers, à partir de leurs différents travaux en laboratoire, sur le terrain clinique, en sessions de thérapie, dans le milieu naturel, battent en brèche les idées reçues à propos des femmes, de leur sexualité, de l'invariabilité. C'est ici qu'apparaît Lisa Diamond qui, lors de notre premier entretien, souligne l'importance du lien émotionnel comme base du désir féminin.

Titulaire d'une chaire de psychologie et d'étude des genres à l'université d'Utah, Lisa Diamond est une femme plutôt petite dont la voix rocailleuse, assurée, s'accompagne toujours de grands gestes. Elle parle avec les mains, les épaules, le cou, jouant de ses sourcils charbonneux. Nous nous sommes rencontrés juste avant une conférence qu'elle devait donner, à l'invitation de Meredith Chivers, aux étudiants de son unité ; elle venait de publier un ouvrage qui l'avait rendue presque célèbre, *La fluidité sexuelle*, ouvrage publié et donc adoubé par Harvard University Press. « En 1997, écrit-elle en introduction, l'actrice Anne Heche entama une relation amoureuse, qui devait faire parler d'elle, avec la comédienne Ellen DeGeneres, lesbienne notoire, alors qu'elle n'avait jamais éprouvé d'attirance pour une autre femme ni connu de relation homosexuelle de toute sa vie. La relation devait aboutir à une rupture deux ans plus tard, et Anne Heche épousa un homme. Une autre actrice, Cynthia Nixon, de la célèbre série télévisée *Sex and the City*, noua une relation amoureuse avec une femme en 2004, après avoir vécu plus de quinze ans avec un homme. Julia Cypher déserta un mariage hétéro pour la musicienne Melissa Etheridge en 1988. Le couple a vécu douze ans ensemble, s'est séparé et Cypher, à l'instar d'Anne Heche, est retourné au monde des hétéros. » L'introduction s'étend sur une longue énumération de glissements sexuels, d'un côté ou de l'autre de plusieurs personnages féminins, avant de poser une question : « Que se passe-t-il ? »

Lisa Diamond est une chercheuse infatigable ; l'étude qui justifie son ouvrage porte sur plus de dix ans de travail. Par le biais de conversations, de questionnaires, elle a traqué les émois érotiques de centaines de femmes qui, dès le début, s'étaient

avouées lesbiennes, bisexuelles ou qui avaient refusé toute étiquette. À partir de son analyse des diverses expériences de changement d'identité sexuelle, des descriptions détaillées du cheminement sexuel de ces témoignages, Lisa Diamond avait conclu que la direction du désir féminin pouvait se résumer finalement par sa fluidité. Une fois le livre publié, elle s'était consacrée à la recherche de témoignages de femmes hétérosexuelles, ce qui n'avait fait que renforcer sa thèse : les preuves étaient plus nettes encore que celles obtenues par des femmes dont la libido était plus sujette à des variations.

Lisa Diamond, qui partage sa vie depuis de longues années avec une femme, n'affirme pas que les femmes sont dénuées d'une orientation innée. Mais elle soutient que le désir féminin est mis en œuvre – plus encore que l'on ne le suppose traditionnellement – par un lien émotionnel fort. L'attachement est si puissant sexuellement que l'orientation de départ peut être facilement franchie et dépassée. Malgré son titre provocateur, l'ouvrage et la thèse de Lisa Diamond sont des plus conventionnels : c'est la force du lien qui est à l'origine de tout.

Néanmoins, quelques points obscurs sur l'ensemble des témoignages demeurent et demandent clarification. Ses sujets ne se cantonnent pas dans une seule relation. Elles sont remises en cause périodiquement et, au royaume des fantasmes, elles sont presque toujours trahies. Subitement, deux ans après notre première rencontre, lorsque j'évoque devant elle les problèmes rencontrés par une femme, dont je ferai le récit plus tard, Lisa Diamond effectue une première mise au point : « Dans la communauté lesbienne, on entend de plus en plus parler du problème de la monogamie. Chez les gays, il existe depuis longtemps des clauses entre les partenaires autorisant les

aventures sexuelles en dehors du couple. Aujourd'hui, ce sont les couples de lesbiennes qui adoptent cette pratique. Il est intéressant de noter que les lesbiennes l'ont baptisée polyamour, comme si elles voulaient insister sur l'amour et l'amitié, au lieu d'en faire une chose motivée avant tout par le sexe. » Je croyais presque entendre Marta Meana. Le vernis commencerait-il à craquer ? La psycho-logue poursuit en évoquant le goût manifesté par les lesbiennes pour la pornographie, elle relève la différence entre « ce qui a reçu l'approbation des féministes et ce qui vous fait vraiment jouir ». Elle s'attarde sur la présomption équivoque selon laquelle les femmes préféreraient plus de scénarisation, plus de vérité émotionnelle dans les vidéos X, tandis que les hommes, plus visuels, préfèrent avoir affaire à des objets sexuels. « De tels stéréotypes, opposant les hommes et les femmes, affirmant que le désir mâle trahit des mœurs plus faciles, paraissent de plus en plus ouverts à discussion. »

Huile de massage, un bandeau : ce sont les achats qu'avait effectués Isabel dans le sex-shop de son quartier, dans l'espoir de mieux apprécier les caresses d'Éric. Lors de leur visite dans le même lieu, Calla et Jill s'étaient vraiment lâchées. Plusieurs mois auparavant, elles avaient acheté un vibromasseur à deux têtes – corps ergonomique et profilé, double stimulation. Elles pouvaient désormais se pénétrer l'une et l'autre en même temps.

Voici quatre récits de couple, quatre histoires de loyauté et de ses limites :

« Pour Jill, c'est tout ou rien, moi je suis plus nuancée, confie Calla à propos de son amie. Elle est plutôt sportive, c'est une battante. Elle aime décider. Je crois qu'elle a plus de facilité que moi à s'engager. Une fois, on devait être ensemble depuis près de deux ans et on descendait la rue, on venait de prendre les escaliers en fait, sur Queen Ann Hill – il y avait un superbe massif de lierre – et j'ai fondu en larmes tout d'un coup. Je lui ai avoué que je n'avais jamais ressenti un tel amour total et parfait. »

C'est ainsi qu'elle parle de la femme rencontrée quatre ans plus tôt dans un bar de lesbiennes et avec qui elle partage désormais sa vie. Et cette phrase, « un tel amour total et parfait », devait résonner de nouveau dans ma tête lors d'une rencontre avec Marta Meana au cours de laquelle elle avait évoqué l'approche qu'elle réservait seulement à quelques-uns des couples qu'elle traitait.

Le bar possédait deux niveaux. Lorsque leurs regards s'étaient croisés de loin – Jill était au premier et Calla au rez-de-chaussée –, les yeux de Jill n'étaient pas parvenus à se détacher des siens, se souvient Calla. Elle se rappelle aussi d'autres impressions : les traits anguleux de Jill, le mélange des anglaises blond foncé et des yeux verts, la minceur athlétique de sa silhouette et la façon, lorsque Calla s'était éloignée pour aller flirter avec une autre fille, dont Jill était revenue à la charge avec style, les yeux pétillants de malice, en annonçant qu'elle était prête à se battre. Calla l'avait ramenée chez elle ce soir-là. Au cours de l'année qui avait précédé leur rencontre, Calla, la quarantaine passée, était restée célibataire pour tenter d'évacuer les forces qui avaient régi sa dernière relation amoureuse, sa dernière promesse immédiate et sincère de

fidélité, sa dernière tentative de vie de couple, sa dernière déception, sa dernière fuite, la dernière répétition de ce processus. Cette nuit-là avec Jill, la petite, fine et audacieuse Jill, le sexe avait duré toute la nuit, comme si toute une année de disette s'achevait par un joyeux festin.

Il y avait eu un premier déclic pour Calla. Un après-midi, durant ses années de collège, en cours de gym. Cela s'était passé sur un court de volley-ball ; elle avait aperçu, deux courts plus loin, séparée d'elle par les ballons blancs et bleus, les filets noir et blanc, les maillots et les shorts, une de ses camarades de classe avec laquelle elle avait parlé une fois ou deux. Mais jamais elle ne l'avait vue avec le regard d'aujourd'hui, elle n'avait jamais ressenti une telle réaction, comme si le chaos venait de tout bouleverser dans son être. Emplie d'horreur, elle s'était soumise à un test au bout de quelques jours. « J'ai imaginé dans ma tête que je lui léchais le sexe et, au bout d'un moment, je me suis dit : Non, je n'en ai pas vraiment envie. » À son grand soulagement, cela signifiait qu'elle n'était pas lesbienne.

Elle s'était mise à écrire des poèmes à cette fille. Bientôt, elles échangeaient leurs produits de maquillage, admirant chacune la beauté de l'autre. Elle passait la plupart de ses nuits chez cette fille, dans sa chambre, dans son lit, en culotte et sous-tif, chatouilles et chastes caresses. Les choses n'avaient pas été plus loin. Ce n'est qu'au cours de sa première année universitaire que Calla s'était éclipsée au cours d'une petite fête pour rejoindre une soirée dansante au centre social de l'université ; elle se retrouve pour la première fois face à un corps qu'elle désire, celui d'une diplômée, puis dans son lit pour

la nuit magique. Au matin, elle « prend conscience que les filles la rendent folle. »

Vingt ans après cet épisode, elle rencontre Jill. Prudemment, elle repousse l'idée d'une vie commune jusqu'à ce que le premier choc s'estompe ; méthodiquement, elle a soupesé le pour et le contre d'un tel engagement ; elle s'est promis de ne pas répéter les trahisons, les disparitions du passé. Elles partagent aujourd'hui un petit appartement sur Queen Anne, tout près de l'endroit où elle avait fondu en larmes, sur les marches bordées de lierre. Après avoir dîné ensemble, elle se détend avec une rare cigarette devant la baie vitrée qui donne sur Puget Sound, puis au-delà de l'eau noire sur les limites de Long Island, perdues dans la brume.

Le sexe entre en jeu à ce moment parfois, à l'issue de six, sept ou huit nuits chastes. « Ça te dirait ? » suggère Jill, lueur dans l'œil, sous-entendu à peine masqué par l'humour, référence aux jours maigres qu'elles viennent de vivre côte à côte.

Calla approuve avec un sourire timide.

« Tu n'as pas l'air très chaude.

– Couche-toi, tu vas voir. Sors le gode et déshabille-toi. »

Calla m'avoue qu'elle se force afin de briser sa propre résistance. « Quand Jill me demande, je sens que je n'ai pas envie mais que je devrais avoir envie ; je me sens alors coupable de ne pas avoir envie. J'ai beau me dire que je dois lâcher prise, qu'il y a trop longtemps. Et puis dès que l'on commence, c'est comme un jeu, je vois bien qu'elle aime, que ça l'excite et que mon corps s'éveille. Pendant ce temps, je fantasme – parfois d'autres femmes, parfois un homme. Est-ce que c'est mal de fantasmer pendant que je suis avec elle ? Je pense que ce n'est pas bien. Au début, je n'avais pas besoin de fantasmer. Quoi

qu'il en soit, je jouis assez rapidement, Jill aussi, et nous jouissons ensemble la plupart du temps, l'orgasme nous détend. Après, j'ai la tête vide et, malgré tout le cinéma que je m'étais fait dans la tête, je me sens plus proche d'elle. Si bien qu'il m'arrive de remarquer : "Mais pourquoi on ne le fait pas tous les soirs ?" Et d'ajouter : "On devrait s'aimer tous les soirs." Et puis une autre nuit passe. Puis une autre. Et je ne fais rien, je les laisse filer. Je suis incapable de dire pourquoi. Et d'autres nuits se passent encore. »

2

Susan rêve d'une tête de lit qui ne masque pas les baies vitrées de sa chambre, pas question que la tête de lit empiète sur la vue. « Je voulais aussi qu'elle soit solide pour que je puisse m'y accrocher quand on fait l'amour ; je pensais en fait à un modèle plutôt ancien, en cuivre, avec des barreaux, mais ceux-là sont toujours trop hauts. Et puis j'ai trouvé celui-ci, en bois, qui allait avec un lit plate-forme. Il y a ces découpes circulaires, ces trous dans le bois. »

Les baies vitrées donnent sur la petite ville-dortoir où elle vit avec son mari. Dans leur jardin, on découvre les éternels bouleaux, la mangeoire aux oiseaux qu'il a construite pour leur fils. La nuit, cependant, se souvient-elle, « les fenêtres me faisaient peur. Il y en avait trop, elles me faisaient l'effet de trous noirs donnant sur le vide. Je pense que ça avait à voir avec mon père. À la fin de sa vie, le personnel de l'hospice l'avait retiré de son lit, qui possédait une superbe tête de lit, entre parenthèses, recouverte de soie, pour l'installer sur un petit lit en face d'une fenêtre qui donnait sur une conduite d'aération. » Il venait de passer la cinquantaine et vivait seul,

ayant divorcé de sa mère de longues années auparavant. « J'étais encore au collège, et chaque fois que je revenais à New York pour lui rendre visite, j'avais l'impression que quelqu'un allait surgir brusquement de cette fenêtre et l'emporter. Je savais qu'il n'en n'avait plus pour très longtemps, mais j'avais peur qu'on me l'enlève plus tôt que prévu. Il avait l'air tellement vulnérable devant cette fenêtre sur l'arrière-cour. Il me semblait qu'elle le dépossédait de sa virilité. C'est étrange, parce qu'il y avait une autre fenêtre dans son appartement, plusieurs fenêtres. Je me souviens qu'on voyait des gens nus qui se faisaient bronzer en face. Il y avait des serviettes sur le toit. C'était orienté à l'est, je crois, la lumière était superbe de ce côté-là. »

Sans transition elle enchaîne. « Ça m'a brisé le cœur lorsque j'ai cessé d'être attirée par mon mari. Je n'arrivais pas à en parler, je ne voulais pas le blesser. C'était peut-être de la superstition, mais je pensais que si j'admettais devant lui que l'attirance n'était plus là, elle ne reviendrait jamais. Je priais pour qu'elle revienne. Il me semble que, chez les femmes, le désir disparaît plus vite que chez les hommes ; que les femmes ont tendance à se sentir moins satisfaites que les hommes. C'est comme ça, mais on n'en parle pas, et beaucoup de femmes luttent contre la réalité qui les frappe en plein visage : elles ne ressentent plus d'attirance pour l'époux avec lequel elles sont censées partager le reste de leur vie.

« Au début, on débordait de passion amoureuse. Mais je crois qu'il y a maldonne : les femmes n'ont pas vraiment besoin d'être investies émotionnellement. Il me semble que c'est plutôt le contraire : au début d'une relation, l'attachement découle de l'attraction. Parfois, si la relation dure, si elle est heureuse, le

sexe vient en aide à la relation, mais au début, c'est la relation qui vient en aide à l'attraction.

« Je dis peut-être des bêtises, non ? On était des amis avant toute chose. Je ne me disais pas : Oh, comme il m'excite ! Non, c'était le son de sa voix, son odeur, sa personne. Je le trouvais incroyablement séduisant.

« Une nuit, notre plus jeune fille est entrée dans notre chambre. On s'apprêtait à faire l'amour. Elle s'est blottie contre moi. Je ne ressentais pas le désir d'être proche physiquement de mon mari. Ça faisait un certain temps que c'était comme ça – on n'avait pas beaucoup usé la tête de lit, après tout. Ma fille aime bien se blottir, et ces fenêtres me semblaient menaçantes, je sentais leur présence. Alors j'avais fait faire des rideaux. En hiver, on appréciait leur velours épais. On faisait l'amour une fois par semaine, environ, mais je ne me sentais pas vraiment concernée. Mon corps réagissait, mais je n'avais pas plus de plaisir que quand je rendais des livres empruntés à la bibliothèque.

« J'avais une copine qui disait toujours : “Plus les années passent dans votre couple, plus vous avez besoin d'agrandir le lit.” En fait, l'idée que je n'avais plus envie de mon mari, c'est comme si j'avais imaginé mon corps comme une pièce dont je ne voulais rien déranger. La différence, c'est qu'au début dans cette pièce il pouvait y entrer même sans quitter ses chaussures, si j'en avais envie.

« Il avait pris un peu de poids, pas trop, parce que je ne m'en étais pas aperçue. Moi aussi, je suppose, à certains endroits. Un peu gênant d'en parler, peut-être quinze kilos. On vous dit que ça n'est pas si grave. Il a aussi commencé à perdre ses cheveux. Il est juif – les cheveux noirs, le teint hâlé, les yeux noisette. Et

j'avais craqué pour sa chevelure. Moi, je suis tout en blondeur et taches de rousseur. Alors, quand il a commencé à perdre ses beaux cheveux, de plus en plus, ça m'a inquiété qu'il ne cherche pas à enrayer le mal – il savait que j'adorais ses cheveux et il ne réagissait pas, et moi je me disais : avec tout le mal que je me donne pour être jolie, pourquoi tu ne fais rien ? “Mais ce n'est pas si grave”, répondait-il. “Ah, tu crois ? répliquais-je. Si je prenais quarante kilos, tu ne trouverais pas ça grave ?” Et il me répondait : “Je me ferais du souci pour ta santé.”

« Finalement, j'ai senti ma générosité flancher, mais je ne saurais pas expliquer pourquoi. Ce n'était pas seulement son apparence physique. Pour nous les femmes, ce n'est pas forcément un concours de beauté. Ressentir de la générosité, ce n'est pas la même chose que ressentir de la passion amoureuse, mais ça peut nous aider dans notre vie sexuelle.

« Une amie m'a parlé d'un article qu'elle avait lu sur les divers moyens pour mettre du piment dans sa relation de couple. Un des moyens, c'était que votre mari vous saute devant la machine à laver. Elle avait éclaté de rire. “Mon mari se considère comme mon frère.”

« On n'a consulté un psychologue que vers la fin, alors qu'on s'apprêtait à divorcer. J'avais l'impression qu'un thérapeute ne pouvait que vous donner des conseils du genre de ceux qu'on lit dans les articles ou les bouquins – les livres sont toujours écrits par des thérapeutes. Il fallait toujours essayer des dizaines d'exercices sur les émotions. Des dizaines de positions nouvelles.

« Alors je suis restée de mon côté du lit, ma fille blottie contre moi. Elle aimait se sentir serrée. Et elle m'aidait à me détendre ; je restais près d'elle à penser à toutes ces choses

morbides. C'est la dernière intimité physique que j'aurai avant que je meure. La dernière intimité physique que j'aurai jamais jusqu'à ce que je meure. Je sentais ces fenêtres sur moi, même si les rideaux de velours étaient bien fermés. »

3

L'histoire d'amour de Sophie et de Paul avait pris son envol à l'école d'infirmiers de la ville. Un soir, il y a une dizaine d'années, un groupe d'étudiants s'était donné rendez-vous dans un bar et avait décidé de jouer au jeu du téléphone. Paul était assis à la droite de Sophie. « Sophie, avait-il murmuré à l'oreille de sa voisine de gauche, est-ce que tu veux sortir avec moi ? » La question avait fait le tour des tables et elle était revenue sans qu'un seul mot ait été changé.

Voilà huit ans qu'il étaient mariés. Trois jeunes enfants, le dernier tout juste âgé d'un an, tous deux dans la vie active, et le temps libre de leur vie de couple occupé par les études de Paul. Il rêvait d'obtenir un diplôme supérieur. Pourtant ils passaient toujours beaucoup de temps dans leur chambre.

Lorsque Sophie avait confié à ses amies qu'elle n'aurait pas dédaigné – qu'elle mourait d'envie, en fait – de sortir avec Paul, elles avaient eu un choc. « Tu es vraiment sûre ? » Pour elles, on pouvait compter sur lui comme ami, mais quant à le voir en prince charmant... L'homme avec qui Sophie venait de rompre était un artiste peintre, avec un anneau sur un mamelon et un torse d'athlète. Le portrait qu'il avait peint de Sophie brillait d'une flamboyance lugubre : il l'avait représentée en cadavre. Ça paraissait mélodramatique et risible aujourd'hui, mais elle avait connu une longue période gothique, adoptant l'art et le style, les bijoux voyants, le torse musclé, fascinée aussi par cet

air d'indifférence – il se brossait rarement les dents – qui semblait tant attirer les femmes dans son sillage. Il la trompait régulièrement.

Puis un jour, à l'école d'infirmiers, peu après que la relation de Sophie s'était disloquée dans la tempête, Paul avait troqué sa blouse bleue pour un costume bleu marine afin de donner lecture de la présentation qu'on lui avait assignée. Son sujet : le choix éthique qui confronte parfois les infirmiers. Il avait décidé d'adopter le principe du jeu *Jeopardy!* dans lequel il jouait le présentateur, les étudiants remportant des points chaque fois qu'ils posaient les bonnes questions relatives à l'analyse et à la résolution du thème. Il animait la présentation avec un charisme certain, et Sophie avait littéralement craqué. Elle avait adoré son ingéniosité, son impétuosité ; il n'était plus du tout nonchalant. Le souvenir du barbouilleur qui l'avait peinte à grands coups de pinceau en femme prête à être ensevelie commençait à s'estomper...

Lors de leur premier rendez-vous – qui avait suivi le jeu du téléphone –, Paul avait arrêté sa voiture sur le bord de la route, avait ouvert le coffre et sorti un bouquet de roses qu'il lui avait offert, précisant qu'il ne lui avait pas apporté chez elle car elle vivait toujours chez ses parents, cela aurait pu provoquer un incident. Elle avait été sous le charme, émue par sa timidité et par l'attention délicate. Tout était réfléchi chez eux. Ils passaient des nuits ensemble, mais n'avaient pas eu de relations sexuelles avant deux mois, évitant à chaque fois de se voir chez elle ou chez lui, car il habitait aussi chez ses parents à l'époque. Ils planifiaient scrupuleusement leurs rendez-vous ; Paul réservait une chambre dans un hôtel proche. Après avoir fait l'amour

pour la première fois – ils n’avaient pas mis longtemps à jouer, comme elle s’y attendait –, elle avait pleuré.

Il avait eu peur de l’avoir blessée, mais elle l’avait assuré qu’il n’en était rien. Était-elle déçue ? Non, elle avait pleuré parce qu’elle s’était rendu compte qu’elle ne ferait plus jamais l’amour avec quelqu’un d’autre, et Paul, comprenant qu’elle lui était reconnaissante, lui avait avoué que lui non plus. Au fond d’elle-même, elle ne pouvait effacer un petit regret dont elle ne lui avait pas parlé, un sentiment vague de perte, mais bientôt la passion s’était emparée de nouveau d’eux, ils avaient fait l’amour longuement, cette fois. Durant les deux années suivantes, jusqu’à leur mariage, jusqu’à ce qu’ils emménagent ensemble, ils avaient réussi à voler des heures d’amour et de sexe chez leurs parents respectifs sans causer de scandale. Leur candeur, leur sincérité, leur détermination sérieuse, la reconnaissance de leur amour, la transparence de leurs sentiments avaient créé la magie auprès de tous ceux qui les connaissaient.

L’ennui n’avait pas droit de cité derrière cette limpidité. Pour eux, l’éros n’était pas dépendant du suspense, des soucis, si le désir était partagé. Bien sûr, il fallait trouver des accommodements avec trois enfants. La possibilité de voir débouler l’un des trois dans la chambre la nuit impliquait que Sophie ne dormait plus nue, qu’elle n’avait plus accès à ce plaisir brûlant de ressentir sa nudité comme une provocation constante. Le déchaînement d’énergie des petits le samedi matin les privait de ces instants qui avaient toujours permis à leurs désirs de s’affirmer. Et depuis peu, la nouvelle formation, les études de Paul leur mangeaient les soirées. Néanmoins, ni la

dispersion ni la fatigue n'entamaient la passion érotique. La sincérité suffisait à nourrir l'attraction qui les unissait.

« On n'est pas très futés, tu sais, devait-elle me confier. Mon truc à moi, c'est de dire : "Vas-tu faire attention à moi ce soir ?" ou bien c'est lui qui prend les devants : "Est-ce que je vais me régaler ce soir ?" et je réponds : "Eh bien, si tu fermes ton bouquin et si tu montes dans la chambre avant que je ne m'endorme..." Ou alors tout simplement, on met le réveil à trois heures du matin.

« On ne cesse jamais de s'admirer. Je dis : "Tu as été chez le coiffeur, ta coupe est vraiment géniale." Et il me dit encore que j'ai un super look, même après trois enfants. "Ouah !", – c'est un de ses trucs préférés – "Je t'adore dans ce jean ; je peux l'essayer ?" On baise de temps en temps dans la cuisine. En regardant la télé, je le tripote et il me caresse les seins – même si l'objectif n'est pas précisément de faire l'amour. J'adore voir son regard concupiscent lorsque j'enfile le collant gris de yoga que je portais à l'école d'infirmiers. »

Puis, subitement, elle révèle une zone d'ombre. Grande fan de base-ball, chaque fois qu'elle peinait à atteindre l'orgasme, ou lorsqu'elle désirait faire l'amour avec Paul mais ressentait une baisse de sa libido, elle avait l'habitude de penser à Derek Jeter, l'arrêt-court et capitaine des Yankees. Cet aveu la fait sourire. Non, elle n'a pas souvent recours à ce genre d'artifice. « Mais Jeter est LE héros américain. Grand, génial, tout le monde l'adore, il a tout ce qu'il faut là où il faut. Il rentre chez nous après avoir remporté le Championnat du monde. Il est encore en tenue et me jette sur le lit, m'embrasse frénétiquement et me prend à la cosaque sans que je sois vraiment préparée. Il me laboure. »

Mais cette présence imaginaire, précise-t-elle, ne réduit jamais le lien étroit qui la lie à Paul. Non, elle ne lui en a jamais parlé. « On n'a jamais évoqué la question des fantasmes. Je pense qu'il vaudrait mieux que votre partenaire soit au courant. Le fantasme n'est qu'un divertissement. Quand on a vécu longtemps avec la même personne, on doit avoir le droit de rêver un peu. Je suis dans ses bras, je le touche, c'est lui mon homme, pour de *vrai*. »

4

La femme porte un chapeau de cow-boy orné d'un bandeau rayé. Elle est allongée sur un matelas pneumatique bleu échoué sur les marches de la piscine. Passie, qui l'observe depuis le bord, approche de la soixantaine. La femme est allongée sur le dos, une de ses jambes pend au bord du matelas pneumatique et s'agite négligemment dans l'eau tiède. Les longs cheveux bruns de Passie s'échappent de son chapeau blanc, elle porte une fine chaîne autour de la cheville, sa silhouette est enveloppée, sans être obèse. « Il y avait une dizaine de types autour d'elle, précise Passie. Elle était nue, grosse poitrine, et elle piaillait parce que tous ces types tripotaient chaque centimètre de son corps. »

Quarante ans plus tôt, lorsque les bâtiments publics méticuleusement préservés de sa ville natale avaient été ouverts au public, comme l'imposait la tradition une semaine chaque printemps, Passie avait été engagée comme guide et hôtesse. Dans le temps, cette ville animée du sud des États-Unis avait vu transiter d'énormes quantités de coton. Plus d'un siècle plus tard, dans les années 50 et 60, la ville, chaque année, mettait tout son honneur dans cette ouverture au public. Passie

s'asseyait sous un des portiques. La myrte en fleur embaumait, ses pétales couleur pourpre, blanc et pastèque parsemaient les pelouses, s'étalaient sur les larges escaliers. Elle portait une robe à crinoline, rose pâle, de longs gants assortis. « C'est presque surréaliste, avoue-t-elle aujourd'hui, d'avoir grandi à cette époque, et dans cette ville. »

À douze ans, dans l'église baptiste du Sud où son père enseignait le catéchisme chaque dimanche et où elle chantait dans la chorale, elle s'était approchée de l'autel ; le pasteur lui avait imposé les mains avant de la renverser en arrière dans le bassin traditionnel réservé aux baptêmes : elle était désormais sauvée. Vers la fin de l'adolescence, elle avait promis d'obéir aux règles des Jeunes débutantes du Sud : « rester décente en toutes circonstances, se conduire en modèle de jeune fille américaine respectable. » Au collège baptiste, on lui avait enseigné à monter et descendre d'une voiture en pivotant sans montrer ses jambes, comment attendre qu'un homme la prenne par le bras pour descendre un escalier et comment poser pour une photo de groupe lorsqu'on était au premier rang, les pieds en dedans, les mains jointes de côté, pour que le corps dessine un élégant et modeste S tout en tendant légèrement le cou. « Aujourd'hui encore, je regarde ces photos et je ne peux m'empêcher de penser que si les femmes s'asseyaient avec autant de soin, elles seraient tellement plus belles. »

Une fois étudiante, elle avait été « attachée ». Le rêve de toutes les jeunes filles. Elle devait d'abord sortir avec un jeune homme de l'université voisine. Il devait alors lui offrir sa lavallière portant les insignes de sa confrérie, qu'elle devrait porter fièrement autour du cou. « Veux-tu t'attacher à moi ? », devait-il demander enfin, et si la jeune fille acceptait, il

accrochait le symbole de sa confrérie sur son corsage, au-dessus du cœur. Une semaine plus tard, il devait paraître, entouré des membres de sa confrérie, sur les marches du porche de son dortoir. La jeune fille sortait et écoutait la sérénade chantée par les garçons, en fait la chanson de leur confrérie : « ... et le clair de lune éclaire la fille de mes rêves. »

« J'avais une vision très traditionaliste de la vie, la vision d'une vraie princesse. Je désirais un prince charmant vivant dans un palais, qui m'emporterait dans ses bras. Quand j'étais enfant, le désir, c'était une nouvelle robe. Adolescente, je rêvais du petit ami idéal qui m'emmènerait en surprise-partie. Étudiante, je voulais récolter le meilleur insigne d'une confrérie et tomber amoureuse. On aurait notre chanson fétiche, on danserait dans les soirées après le match et on s'imaginait qu'il allait vous épouser. La libido n'entrait même pas en ligne de compte à cette époque ; ce n'est pas ça qui me motivait. »

Nelson fait son apparition alors que Passie, son diplôme en poche, enseigne le français dans un collège d'un autre État. Nelson et la colocataire de Passie se sont donné rendez-vous. À ce stade, Passie a déjà outrepassé les conventions en choisissant sa carrière au détriment d'un mariage rapide, tout comme elle avait déjà défié la norme plusieurs années auparavant en remportant des concours d'éloquence lorsqu'elle était étudiante, puis en se faisant élire présidente du Congrès de la jeunesse de son État, première femme à accéder à ce poste. Le rendez-vous avec sa colocataire n'ayant pas abouti, Nelson et Passie découvrent devant une bouteille de soda qu'ils ont des goûts communs : ils aiment le théâtre (il gagne sa vie comme vendeur de silos à grains, mais joue dans une troupe amateur de sa ville) et la musique classique. « Je le trouvais très attirant et plutôt

séduisant. Pas vraiment une beauté fracassante, mais un physique attachant. J'étais déjà sortie avec des hommes, que je trouvais tous trop préoccupés par leur petite personne. Nelson faisait en sorte de flatter mon ego. Je me déplaçais beaucoup avec des groupes d'étudiants étrangers et, quand je rentrais tard, il m'avait préparé un bon repas que je trouvais dans le frigo. Il me laissait écouter une station de radio d'Indianapolis, qui pour lui représentait le bout du monde, à cinq cents kilomètres de là. »

Elle évoque ces souvenirs dans leur cuisine où nous sommes réunis, Passie, Nelson et moi. Nelson occupe une bergère à oreilles en cuir, tandis qu'elle cuisine le dîner, poitrine de bœuf et brownies pour le dessert. Leur maison est située à deux pas du collège où elle continue d'enseigner, et à quelques kilomètres de l'entreprise de silos à grains que dirigeait Nelson avant de prendre sa retraite. C'est un pavillon en briques, de plain-pied, qui donne sur une impasse bordée d'arbres bien taillés. Une rue comme il en existe des milliers aux États-Unis, avec ses arbustes, ses allées bien tenues, ses paniers de basket contre les murs. À l'intérieur, on trouve des photos de paysages : un lac avec un pêcheur au lancer dans sa barque ; une prairie bucolique et ses barrières blanches, des chevaux qui paissent tranquillement. Nelson porte une chemise de golf verte sur une petite bedaine, son visage est à la fois doux et fort, large, généreux. Elle a revêtu un gai corsage à fleurs au-dessus de son jean qui semble flotter sur sa silhouette élancée et frêle.

Il y a six ou sept ans, un soir, après avoir fêté leurs trente ans de mariage et alors qu'ils étaient en vacances avec leurs enfants et petits-enfants, tandis que le reste de la famille allait s'amuser à la fête foraine locale, le couple s'était offert un dîner

dans leur chaîne de restauration favorite. Une des querelles les plus brutales de leur trente ans de vie commune avait éclaté entre eux. Un événement rare et marquant. Passie et Nelson ne faisaient plus chambre commune depuis quelques années. Au début, Passie avait choisi de dormir dans une chambre séparée chaque fois qu'elle souffrait d'insomnie, et l'exception était bientôt devenue la règle. Dans le temps, avant la naissance des enfants, ils pouvaient passer des week-ends entiers au lit. Plus tard, les enfants étant nés, lorsqu'à l'occasion ils se trouvaient seuls dans la voiture, elle aimait lui lire le courrier des lecteurs de son magazine *Penthouse*, qui l'émoustillait beaucoup. En abordant la cinquantaine, elle le rejoignait dans son lit une fois par semaine, le vendredi soir, parfois seulement quelques minutes. Il essayait de la surprendre, réveillait les caresses qu'ils avaient apprises ensemble dans le temps, attentifs au corps de l'autre, effleurant sa peau avec tendresse. Mais elle se sentait déconnectée de sa propre chair, la passion n'était plus perméable, le plus léger orgasme n'était plus au rendez-vous amoureux. Il éjaculait ; ils se faisaient un câlin ; elle retournait se coucher.

Durant ces vacances, elle s'était décomposée. Toute la semaine, elle s'était sentie cernée par le désir de son homme. Entourée par ses enfants et ses petits-enfants dans l'espace confiné du petit appartement qu'ils avaient loué, elle cherchait en vain une résonance au fond d'elle-même. « Ça ne fonctionne plus ! avait-elle lâché au restaurant. Je sais que tu m'en veux. Moi aussi je t'en veux. Si tu rentres encore une fois à la maison en m'accueillant par ton sempiternel "Oh, mais c'est vendredi soir ! Tu sais ce que ça veut dire..." », je fais ma valise sur-le-

champ. Je ne veux plus faire l'amour avec toi. Je n'en ai plus envie. Plus jamais. »

« Je n'ai pas dit grand-chose, si je me souviens bien, commente Nelson. Je sentais bien depuis longtemps qu'elle était frustrée, mais nous n'évoquions jamais le sujet. Il y avait quelque chose qui ne fonctionnait plus, mais je ne savais pas comment réagir. »

Une fois rentrés, ils avaient acheté des livres sur l'harmonie du couple, les avaient lus. L'échec, la défaite remplaçaient la frustration. Un jour, Nelson entend un de ses amis parler d'un endroit où il s'était rendu : un hôtel dans les Caraïbes, vêtements facultatifs. Il évoque l'idée avec Passie, presque en plaisantant, mais ça peut être une idée pour réveiller leur couple. « Dès qu'il m'en a parlé, j'ai su que cela m'intéressait – curieuse mais très peu sûre de moi. Je me demandais si j'oserais me promener nue. C'était une question de courage. Vous ne trouverez aucune femme qui soit convaincue que son corps peut affronter le regard des autres – du moins aucune femme de plus de cinquante ans. Nous pensions qu'il s'agissait de nudisme, mais en fait ils organisent des semaines de changement de style de vie en alternance. »

Un mois plus tard, ils réservaient un week-end entier. Dans le hall d'accueil, vêtements obligatoires. Ils avaient effectué une sortie timide de leur chambre, lui en maillot de bain, elle en paréo.

« Mais nous n'avions pas encore atteint la piscine que je m'étais déjà lancée. J'ai tout enlevé, enfoui le paréo dans mon sac de plage. Il y avait des gens de tous âges, de vingt-cinq à quatre-vingts ans. Des femmes dont je ne m'approchais même pas tellement elles étaient belles, et d'autres, beaucoup moins

reluisantes. On remarquait au passage des cicatrices d'anciennes césariennes, d'hystérectomies, ou bien des femmes qui avaient cessé de s'entretenir physiquement. Et je me suis dit : Si elle acceptent de se montrer en public, telles qu'elles sont, alors pourquoi pas moi ? Le corps parfait n'existe pas. La piscine était surélevée, il fallait monter cinq ou six marches pour y accéder. Dans chaque chaise longue, un corps nu. Une fille branlait son voisin tout en bavardant avec une autre personne. Une femme en gamahuchait une autre. Et ces types faisaient tourner le matelas pneumatique où la femme au chapeau de cow-boy se laissait caresser, lécher, sucer. J'ai passé une bonne demi-heure à admirer le tableau. »

La voix de Nelson émerge de la bergère en cuir. « Je regrettais parfois de n'avoir jamais eu de rapports sexuels avec une autre femme. » Tandis que la poitrine de bœuf mijote, surveillée par Passie, il évoque deux ou trois occasions où il avait eu des aventures avec d'autres femmes lors d'événements divers, dans des hôtels des États voisins, au cours des sept dernières années. Il a l'air presque absent, étonné. Il ne cherche pas à se vanter.

« Je voulais jeter toutes mes inhibitions par-dessus les moulins. J'ai donc décidé qu'elle serait mon modèle de vie, lance Passie en évoquant la femme au chapeau de cow-boy.

« Quand j'y repense, j'ai l'impression qu'elle avait plus envie d'autres partenaires que moi, ajoute Nelson. Elle devait le souhaiter bien avant notre première visite dans cet hôtel.

« C'était présent dans mon subconscient. »

Elle dépose sur la table une panier de pain local.

« On fait toujours l'amour ensemble », remarque Nelson. Il lui paraît important que je le note.

« Nelson est mon mari, précise-t-elle. Je l'aime, c'est le père de mes enfants. Et si je dis ça, c'est que je le pense profondément. » Elle m'explique que, pendant les divers événements auxquels ils participent, elle s'assure qu'il a quelqu'un pour « s'amuser » avant de rejoindre un autre homme dans sa chambre.

« Je leur propose une idée quelque peu paradoxale. » Meana me détaille une des méthodes qu'elle n'a utilisées qu'avec un nombre très réduit de couples qu'elle conseille. La plupart de ses patients n'étaient pas prêts, selon elle ; il n'auraient pas pris de tels risques. Sa méthode n'a rien à voir avec des séminaires pour changer de style de vie. Mais elle nécessite de tracer une vraie ligne de partage. D'abandonner l'idée d'un monde rassurant.

Elle revient sur une phrase, un rêve, qu'elle avait critiquée lors d'un entretien précédent : « Je suis entière, comblée. » La recherche d'un amant qui incarne cette phrase ; le désir d'un amour sans conditions, d'une fusion absolue, le sentiment qu'un partenaire doive vous apporter tout ce que l'on a reçu – ou tout ce que nous estimons nous être dû – de ses parents; l'envie d'être sans cesse rassurée – *dis-moi que je suis unique, que je suis jolie, dis-moi que je suis intelligente, que tu m'aimes, que c'est pour toujours, quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que la mort nous sépare* –, toutes ces exigences, si l'on en croit Marta Meana, ne sont rien d'autre que les pleurnicheries d'un enfant. Pourtant, la plupart d'entre nous ne supporteraient pas de renoncer à ces désirs, de faire une croix sur le désir d'être aimé totalement par une autre personne, qui vous affirme dans votre ego. Le renoncement à un tel espoir signifierait que nous sommes inéluctablement seul à

bord de notre barque, soutenu par l'amour si nous avons de la chance, mais finalement seul. Peu d'entre nous sont prêts à entamer seul la traversée de la vie.

« Pour qu'il y ait érotisation, il faut qu'il y ait un Autre », affirme Marta. Pourtant, en essayant de nous extirper de notre solitude, nous rêvons de nous fondre dans ces Autres. Nous battons l'air avec les bras ; nous nous agrippons. Nous prions afin que les frontières de notre ego cèdent, que nos âmes fusionnent. Tandis que l'éros, une des forces auxquelles nous avons recours dans ce combat, est écrasé dans cette lutte au quotidien. Les couples ne doivent pas éviter de se tourner l'un vers l'autre pour se sentir bien ou trouver du réconfort. « Il faut que l'amour existe dans plusieurs directions. » Chez la plupart d'entre nous, cependant, elle estime qu'il existe un certain déséquilibre : le désir de dépendance, d'être soutenu et protégé, est trop puissant.

Confrontée aux couples qui acceptaient de tenter l'expérience, elle demande avant tout : « Pourquoi *devrait-elle* vous désirer ? » ou bien : « Pourquoi *devrait-il* vous désirer ? » Ensuite, « Dites-moi ce qui vous semble désirable en vous ? »... « Et parfois ils me regardent d'un drôle d'air, comme pour me dire : je n'en reviens pas que vous osiez me demander ça ? Certains trouvent ma question insultante, ils sont vexés. Parfois, ils ne répondent pas avant quelques semaines. Mais, peu à peu, ils prennent conscience de ce que je cherche à obtenir. Je cherche à *attirer leur attention* sur ce dont nous parlons, à *savoir* de quoi nous parlons. Je veux qu'ils travaillent sur ce qu'ils trouvent désirable en eux-mêmes, qu'ils considèrent ce qu'ils voient comme des forces. Et je voudrais également qu'ils réfléchissent à ce qu'eux-mêmes souhaitent lorsqu'ils regardent

leur partenaire, et qu'ils tentent de le réaliser. Je cherche à ce qu'ils s'améliorent eux-mêmes. »

Dans sa boîte à outils, elle incorpore également des trucs pour dénouer les couples. Aller dîner en ville, cela doit impliquer que chacun arrive séparément. Pour un rendez-vous, on doit s'en tenir à cela, un rendez-vous en amoureux et rien d'autre. Il faut aussi saisir la chance d'un tête-à-tête avec son ou sa partenaire. « Si c'est possible, je leur fais observer leur partenaire dans une occupation qui n'a rien à voir avec l'autre. Lorsque j'observe mon conjoint en train de donner une conférence, assise au fond de la salle, c'est incroyable comme je le trouve attirant. Il fait quelque chose dans laquelle je ne compte pas et, dans mon regard, il y a un peu du regard d'une inconnue qui ne le connaîtrait pas. »

Il ne fallait pas s'attendre à quelque chose de spectaculaire à chaque fois que le couple faisait l'amour – pas même une fois sur deux – compte tenu des années accumulées de vie commune. Mais parfois, parce que le désir de fusion avait quelque peu diminué, on se trouvait face à un paradoxe miraculeux, éphémère, une brève confluence malgré tout : « On se regarde pendant qu'on fait l'amour et on a l'impression qu'on vient de plonger dans l'univers de quelqu'un d'autre. On est stupéfait. La respiration coupée. C'est cela être ensemble ? Le mélange de deux univers, de deux personnes qui, à ce moment précis, ont éliminé toutes leurs différences. C'est le je-suis-toi-tu-es-moi-je-ne-sais-plus-où-commence-mon-corps-où-finit-le-tien. »

Était-ce vraiment le fait que Derek ait raté sa carrière de basketteur qui l'avait empêchée de se rendre aux matchs des

Blazers ? Alison sait bien qu'en se raisonnant, elle aurait très bien pu assister à tous les matchs. Était-ce ses rondeurs accumulées, sa façon de voltiger dans les vestiaires avec les serviettes ou les compliments des autres mères qui l'avaient poussée à bout ? Elle se serait persuadée que ces compliments étaient sincères, d'un certain côté, elle se serait souvenue que son fils était vraiment un jeune homme ouvert, absolument adorable. Néanmoins, même si elle s'était dit qu'elle se serait satisfaite d'être la maman du meilleur joueur des Blazers et non de l'homme à tout faire dans les coulisses de l'équipe, elle se serait quand même rendue au stade tous les samedis, ou presque, avec une certaine fierté.

Elle était perturbée par le fait que ses petits problèmes avec Derek reflétaient finalement les difficultés plus préoccupantes qu'elles rencontrait avec son mari et dans sa vie de femme.

Alison évitait de dresser un parallèle entre les deux. Elle menait une carrière très active d'éditeur qui aurait pu facilement lui faire oublier ses autres obligations, mais grâce à laquelle elle parvenait à oublier ses soucis de couple. C'était également une femme dotée d'un fort pouvoir d'analyse et elle ne manquait pas de tirer certaines conclusions. Thomas, son mari, était aujourd'hui en surpoids, il n'avait jamais été un athlète d'exception ; sa dévotion obsessionnelle à l'encadrement sportif des jeunes ressemblait finalement à l'empressement de Derek à passer les serviettes – du moins, on aurait pu comparer les deux attitudes si le rôle de Derek dans l'équipe n'avait pas été qu'une facette positive de sa vraie personnalité. L'engagement de Thomas dans les fondamentaux de son sport exprimait sa quintessence, ce qui finissait par le définir en tant qu'être humain.

Il y a deux ans encore – Derek jouait alors dans l'équipe –, la foi professée par son mari dans le potentiel formateur de ses douze fondamentaux du basket lui avait paru subitement assez délirante, quoique poignante, admirable, et souvent utile pour les jeunes dont il s'occupait. Mais une fois que Derek s'était retiré de l'équipe, voir son mari agiter sa plaquette de coaching ne faisait plus battre son cœur. Ses longs discours autour de la table familiale, détaillant une nouvelle méthode pour enseigner une des douze règles – qui, selon lui, devaient faciliter à ses joueurs l'accès à une carrière couronnée de succès et à un mariage épanouissant – lui rappelaient qu'elle était peut-être condamnée à perpétuité. Elle en arrivait à imaginer des scènes de cauchemar : un jour, une des mères viendrait, avec un sourire bizarre, lui faire des compliments sur son mari, comme elle le faisait à propos de son fils.

Au moment où se produisait ce bouleversement dans sa tête, deux autres événements s'étaient télescopés. Thomas avait fait l'achat de plusieurs élastiques de fitness, d'haltères et d'une vidéo, et s'était mis à cultiver sa forme par des séances de gym dans le sous-sol. Dans le même temps, Alison et lui quittaient leurs bureaux respectifs de Manhattan pour suivre ensemble une thérapie faisant appel à un certain nombre d'exercices. Un de ces exercices consistait à s'asseoir l'un en face de l'autre, les paumes à plat reposant sur les paumes de l'autre, jusqu'à ce que leurs respirations soient synchronisées. Puis ils étaient passés au rapprochement, habillés, Alison debout derrière son mari, une main sur son cœur, l'autre sur son bas-ventre, ou bien lui derrière, les mains dans les mêmes positions, inhalant, expirant, observant les temps de la respiration, dans un alignement parfait et neutre. L'objectif était de laisser le désir prendre son

essor à son propre rythme, de juguler toute velléité sexuelle jusqu'à ce que le désir s'ancre en chacun d'eux, d'éviter toute envie d'accélérer l'essor de l'éros au-delà de cet exercice, de comprendre qu'il pourrait se passer des semaines encore. Il devaient se concentrer sur l'unité de leur respiration et permettre à cette unité d'infuser jusqu'au cœur, jusqu'à leur sexe. Mais pour Alison, qui était la cible du programme puisqu'elle ne ressentait plus le moindre désir, rien ne se passait, sinon un sentiment croissant de futilité.

Elle en était là lorsqu'elle est retournée un matin au stade de basket, serrant dans la main celle de la petite sœur de Derek. On était à un quart d'heure du coup d'envoi, premier match de la saison, et elle avait aperçu Derek en train de masser les épaules du capitaine des Blazers, et Thomas, déjà sur le plancher, revêtu du maillot noir des Blazers. Elle ne l'avait jamais vu dans cette tenue, le maillot du club sur son jean – la plupart des coachs portaient des polos, ou bien des sweaters, comme le faisait habituellement Thomas – et l'expérience était bouleversante car elle ne voyait, elle ne percevait plutôt, que ses bras et ses épaules, pâles et grassouillets. Elle se persuadait déjà que finalement, le mauvais choix de la tenue n'avait aucune importance, que c'était la preuve évidente qu'il s'impliquait totalement dans son équipe et celle de Derek, lorsqu'elle remarqua une femme en bottines à hauts talons qui descendait vers la piste et longeait les bancs pour s'approcher de Thomas.

Ses épaules et ses bras, devait-elle réaliser en une seconde puis au cours des minutes suivantes, manquaient certainement de bronzage, mais ils n'étaient pas grassouillets. Ils donnaient une impression de force brute. La femme aux bottines en daim, mère d'un des meilleurs joueurs des Blazers, entamait la

conversation en riant, épaule contre épaule, avec Thomas. Quel que fût le sujet – certainement le match qui allait se dérouler, se persuadait Alison – l'affection entre les deux était visible. Au fil des minutes, Alison réalisait que cette femme était en train de flirter avec le coach de son fils, avec un homme aux idées bien arrêtées, qui ne se lassait jamais d'inculquer des principes solides à son fils, des règles de vie cruciales pour l'avenir de celui-ci.

Alison avait attendu avant d'intervenir. Puis elle avait pressé son corps rapidement contre le dos de son mari. Elle avait posé une main sur son cœur, lui avait murmuré où elle rêvait de poser l'autre, où elle la poserait ce soir, avant de rejoindre leur fille pour assister au match.

CHAPITRE HUIT

QUATRE ORGASMES

Shanti, ancien mannequin proche de la cinquantaine aujourd'hui, retire ses bottes noires, ses bracelets noirs et son collier de guerrière tantrique bleu, rouge et jaune. Elle laisse glisser sa robe jusqu'à terre, se dévêt entièrement, arrange ses cheveux blonds en torsade puis s'allonge sous le drap ; elle est prête à glisser à l'intérieur du cylindre pour une IRM fonctionnelle un peu particulière. Nous sommes à Newark, dans un laboratoire de l'université de Rutgers ; une baie vitrée nous sépare de la salle où se trouve l'imposant appareil. Barry Komisaruk, un spécialiste en neurosciences de l'université, assisté de Nan Wise, thérapeute et sexologue qui prépare son doctorat dans le cadre de ce programme, consultent leurs écrans de contrôle derrière la vitre, tandis que Shanti s'apprête à disparaître à l'intérieur du cylindre géant.

Durant près d'une heure, elle va se masturber de diverses façons. Avec le doigt sur la partie externe du clitoris. Puis à l'aide d'un godemiché en stimulant son point G et les parois du col de l'utérus. Avec la participation de Shanti et d'autres femmes au programme, les scientifiques tentent d'obtenir une image claire et précise des régions – clitoridienne, point G, vaginale – qui entrent en jeu lors des trois différents orgasmes. Barry Komisaruk est un chercheur enjoué à la soixantaine

finissante, qui passe souvent la main dans sa couronne de cheveux ondulés et grisonnants. C'est lui qui a dessiné puis fabriqué les godes transparents et effilés qui facilitent la stimulation interne tout en évitant le contact avec le clitoris. Il s'est procuré des tiges de matière plastique, les a chauffées dans le four de sa propre cuisine avant de leur donner la forme qu'il souhaitait.

Shanti, quant à elle, a créé son propre métier de guerrière tantrique. Elle a fait une fois la couverture de *Elle* ; aujourd'hui, elle gagne sa vie en organisant des soirées à Manhattan, où elle habite, ou à Long Island, où elle enseigne une forme de sagesse sexuelle aux amateurs déçus d'érotisme et de sensualité. Komisaruk et Wise se reposent sur des sujets comme elle, pour qui la masturbation ne pose pas de problème, dût-elle se dérouler devant témoins et être ponctuée par les bruits étranges et déroutants de la machine.

« Lorsque vous sentez que vous allez jouir, conseille Nan Wise dans l'interphone, levez la main. »

Shanti commence à se caresser le clitoris sous le drap. Barry Komisaruk, pantalon kaki et chemise déboutonnée bleu ciel, et Nan Wise, jupe noire impeccable et corsage de soie, sont rejoints par Wen Ching Liu, physicienne et experte du décryptage des images IRM, en blouse blanche. Il fixent alternativement le cylindre blanc et les écrans dans leur cabine, scrutant l'image du cerveau de Shanti constellé de petits points.

Les recherches de Barry Komisaruk dans le domaine de l'orgasme avaient débuté une dizaine d'années plus tôt, durant les derniers stades du cancer du sein dont souffrait sa femme. Ils s'étaient rencontrés dans un camp de vacances, il avait quinze ans, elle deux de moins. Ils étaient sortis ensemble tout de suite

et s'étaient mariés cinq ans plus tard. À vingt-neuf ans, le verdict était tombé : elle avait un cancer. Leur second enfant venait à peine de naître. Les métastases s'étaient rapidement développées et la douleur extrême l'avait poussée un jour à arracher les tubes des veines de ses bras, à se traîner dans les couloirs de l'hôpital pour tenter d'échapper à l'insupportable. « Et j'étais là, les bras ballants, se souvient-il, totalement impuissant. »

À l'époque, ses recherches consistaient à étudier dans quelle mesure la stimulation sexuelle bloquait la douleur chez les rates, un domaine étroit de spécialisation auquel il se consacrait pour satisfaire à la grande ambition qu'il s'était fixée dès son entrée à l'université : découvrir le siège neurologique de la conscience. Confronté à la maladie de sa femme, il s'était promis de « trouver le moyen de lui venir en aide ». Désormais, il consacrerait tous ses efforts à l'étude de la douleur, à découvrir si le sexe ne pourrait pas constituer un analgésique naturel. Peut-être serait-il capable de distiller un bouclier biologique qui allégerait les souffrances des patients ? Durant ses recherches, après le décès de sa femme, son travail sur les rats avait attiré l'attention de Beverly Whipple, chercheuse, sexologue et auteur d'un best-seller au début des années 80, *Le point G, et autres découvertes récentes sur la sexualité humaine*. Tout en poursuivant ses travaux sur son analgésique organique, il s'était associé aux expériences de Beverly sur les réseaux nerveux et les diverses formes d'orgasme féminin, qui l'avaient amené au laboratoire et à l'IRM fonctionnelle.

« On y est ! », s'exclame-t-il, les yeux fixés sur l'écran, tandis que Shanti se concentre. Les points ont commencé à se densifier sur l'image.

« Incroyable !, ajoute Nan Wise. Un vrai arbre de Noël ! »

« Elle y est parvenue rapidement », note le scientifique, tandis que son regard fait la navette entre l'écran et le cylindre.

« Une vraie guerrière tantrique », reconnaît Nan Wise.

Shanti fantasme, commentera-t-elle plus tard, « que mon amant me caresse ; qu'il explique à une autre personne comment il faut me caresser ; il y a de nombreux spectateurs ; des types se bousculent pour me caresser, me lécher le sexe ; puis une femme aux allures masculines, superbe, glisse la main sous ma jupe. »

« Elle va jouir, remarque Barry Komisaruk. On est dans le cortex insulaire ! »

Shanti lève la main.

« Ça clignote, comme du pop-corn ! », s'écrie Nan Wise devant les points lumineux.

Pourtant, la session avec Shanti se révèle un demi-succès seulement. Un problème de communication, semble-t-il, lorsqu'elle avait été recrutée pour l'expérience. Tout gourou de l'érotisme qu'elle est, elle m'avouera néanmoins plus tard qu'elle n'avait jamais ressenti de sa vie un orgasme du point G, encore moins un orgasme vaginal. Malgré tous ses efforts avec le godemiché artisanal de Barry Komisaruk, les données recueillies n'étaient pas à la hauteur.

Mais, après tout, peut-être avait-il été trop optimiste en espérant distinguer les différents orgasmes par l'imagerie à résonance magnétique du cerveau. Au cours des mois qui avaient suivis, il avait été contraint de reconnaître l'échec de l'expérience, malgré une série de sujets plus polyvalents que Shanti. L'appareillage médical sophistiqué n'avait pas encore

été inventé, probablement, comme il avait dû le soupçonner au départ en se lançant sur cette piste avec enthousiasme. On pouvait circonscrire des régions du cerveau mais pas leur structure interne, ni la manière dont les différentes zones agissaient entre elles. Sans compter l'étendue de ces régions, leur complexité impossible à évaluer. Le cortex insulaire – dont l'illumination avait fait bondir Barry de son siège – était un des sièges neurologiques de la douleur, ainsi que du plaisir. Une fois l'expérience terminée, le chercheur était autorisé à délimiter les différents points du cerveau mis en œuvre par une stimulation du clitoris, de la paroi vaginale, mais on était encore loin de pouvoir démêler l'écheveau de systèmes compliqués de jouissance – des systèmes mettant en jeu la majeure partie du cerveau, du cortex préfrontal à l'hypothalamus jusqu'au cervelet – dans tous les types d'orgasme.

En assumant, bien sûr, qu'il existe bien trois types d'orgasme, que le point G et les orgasmes vaginaux ne relèvent pas du domaine de la suggestion ou de l'imagination de l'expérimentateur. Lorsqu'on aborde le point culminant du désir féminin, on décèle un maelström d'incertitude, un enchevêtrement de théories scientifiques teintées de politique. C'est assurément un rappel qu'au XXI^e siècle, non seulement les questions psychologiques relatives à l'éros féminin ne sont toujours pas résolues mais aussi une question apparemment plus fondamentale encore : le fonctionnement biologique, organique, de l'organe sexuel de la femme.

La notion de différents types d'orgasme rappelle néanmoins le mythe de Tirésias qui, après avoir passé sept ans dans le corps d'une femme, affirmait à Zeus et Hera que ce sont les femmes qui ont reçu la plus grande part de l'extase.

Les expériences de Barry Komisaruk nous ramènent de nouveau à Freud. Le père de la psychanalyse, pour qui l'éros constituait la substance essentielle de notre psyché, affirmait que la stimulation du clitoris – il ignorait l'existence de l'étendue de ses ramifications nerveuses – n'était que « *copeaux de bois* » comparée au « *grand feu de bûches* » de l'orgasme vaginal. La femme qui ne comptait que sur son clitoris pour jouir était dans une impasse, enfermée dans une sexualité infantile, incapable de s'épanouir physiquement et psychologiquement. L'accession à la maturité érotique s'exprimait par le coït et les orgasmes vaginaux.

Pourtant, Freud reste évasif sur un sujet précis, un problème physiologique qui harcèle toujours les chercheurs et sexologues aujourd'hui. Pendant l'accouplement, certains mouvements peuvent effleurer, étirer ou faire pression sur le clitoris. Sigmund Freud envisageait-il que les orgasmes d'une femme ayant atteint la maturité étaient uniquement internes, ou bien pouvait-on admettre que le rôle du clitoris y contribuait ?

Il est impossible de savoir combien de femmes s'en tiennent aux normes orgasmiques de Freud, comment elles interprètent cet objectif. Le fait est que la psychanalyste française Marie Bonaparte, celle justement à qui Freud posait la question : « Que veulent les femmes ? », exprime son malaise devant le postulat freudien. Incapable d'atteindre la jouissance par le biais du simple coït, elle préfère une autre version de ce postulat ; dans les années 1920, elle fait appel à des médecins pour qu'ils mesurent la distance entre l'extrémité du clitoris, le gland et la limite supérieure de la fente vaginale de leurs patientes. Ensemble, ils recueillent des témoignages concernant leur façon d'atteindre l'orgasme. Puis elle examine ces données.

Elle en conclut que son échec provient du trop grand éloignement, trois centimètres, entre les deux objets de la mesure. D'après ses relevés, la distance maximum devrait être de deux centimètres et demi ; une distance inférieure accorde à la femme une excellente chance d'atteindre l'orgasme pendant l'accouplement.

Marie Bonaparte se tourne alors vers un chirurgien viennois. Elle lui demande de procéder sur elle à l'ablation du gland du clitoris et à la section des ligaments clitoridiens. L'irrigation nerveuse de l'organe ne subit pas de séquelles lors de l'opération, pourtant elle ne parvient toujours pas à atteindre son objectif de jouissance. Une nouvelle opération échoue, et la psychanalyste se plie au verdict : elle est frigide. Néanmoins, elle n'abandonne pas ses recherches et se concentre sur les femmes africaines ayant subi l'excision, l'ablation rituelle du clitoris. La perte de toute sensation en relation avec le clitoris rend-elle les femmes africaines plus « vaginales » que leurs consœurs européennes ? Afin d'étayer son raisonnement et de faciliter ses recherches de témoignages, elle contacte Jomo Kenyatta, qui deviendra bientôt un des leaders kényans en rébellion contre la colonisation britannique, une guerre de libération livrée en partie pour maintenir la coutume d'exciser les femmes au Kenya.

Mais elle doit renoncer à ce projet, faute de preuves irréfutables dans un sens ou dans un autre ; vers les années 50, la doctrine scientifique commence à évoluer. Kinsey interviewe des milliers de femmes, Masters et Johnson observent des femmes pendant l'accouplement et la masturbation dans leur laboratoire, et leurs conclusions remettent en cause l'existence d'un orgasme interne. Il faut attendre les années 70 pour voir la

féministe Susan Lydon publier un manifeste du clitoris. Depuis la nuit des temps, « *les hommes ont défini la sexualité féminine de la façon qui leur convenait le mieux. Si une femme obtient du plaisir par le vagin, elle est alors totalement dépendante du pénis érigé de l'homme... elle n'atteint à la satisfaction qu'en conséquence de la recherche du plaisir de celui-ci.* » Elle affirme que « la sexualité vaginale érigée en normalité contribue à rabaisser les femmes, à les maintenir sexuellement, autant qu'économiquement, socialement ou politiquement, en état d'asservissement. » En faisant l'éloge du clitoris, « *les femmes sont enfin à même de prendre la première initiative vers son émancipation, en définissant et en jouissant des formes de sa propre sexualité.* »

Le manifeste ne tarde pas à imprégner la sexologie. S'installe alors une forme d'absolutisme du clitoris. Lorsque Shere Hite publie son *Rapport sur la sexualité féminine* en 1976, le livre devient un best-seller mondial avec des dizaines de millions de lecteurs et de lectrices. Elle y affirme que le clitoris est l'unique clé de la jouissance féminine. Qu'il soit stimulé par la langue, un doigt ou les frottements associés au coït, c'est cet organe externe qui déclenche l'orgasme.

L'absolu devient la vérité et imprègne la conscience collective. Pourtant, en 1982, une des futures collaboratrices de Barry Komisaruk, Beverly Whipple, publie son ouvrage sur le point G. Il existe, soutient-elle en compagnie des coauteurs du livre, une zone située à l'intérieur de la paroi antérieure du vagin qui, si elle est stimulée, provoque d'étonnants orgasmes. Elle avait découvert ce phénomène alors qu'infirmière elle soignait des patientes atteintes de troubles de la vessie. La zone en question ne peut être aisément circonscrite, avertit Beverly

Whipple, et sa localisation varie selon les femmes. Parfois, les orgasmes du point G produisent une éjaculation – non pas de l'urine, précise-t-elle, mais un fluide qui « ressemble à du lait écrémé, avec un goût sucré. » Elle baptise cette région magique de l'initiale d'un gynécologue allemand, Ernst Grafenberg, dont les travaux aujourd'hui oubliés avaient mis en lumière ce même territoire.

Grafenberg n'était d'ailleurs pas le premier à avoir parlé de cette zone, un savant hollandais du XVII^e siècle avait déjà noté sa sensibilité, mais c'est Beverly Whipple qui apportera sa notoriété au point G. Son livre a été traduit en dix-neuf langues et a déclenché partout une véritable levée de boucliers. Les critiques s'en prenaient au caractère anecdotique, ténu, de ses recherches. Ils estimaient qu'elles allaient envoyer les femmes dans une quête impossible dans leur canal vaginal, dans un voyage à la Don Quichotte pour trouver le Graal sous forme d'un plaisir supérieur et inatteignable. Elle était accusée de ressusciter des idéaux freudiens synonymes d'oppression, de chanter les louanges d'une sexualité patriarcale. Ce fameux point G, affirmaient ses opposants, n'existait pas.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Malgré le pouvoir que détient la science contemporaine, la question anatomique, pourtant assez simple à résoudre à première vue, « le point G existe-t-il ? », n'est toujours pas réglée. Pour les détracteurs, il s'agit d'une sensation de plaisir d'origine psychosomatique. Pour preuve, ils produisent une étude réalisée récemment par des chercheurs britanniques. Ceux-ci ont envoyé un questionnaire à plusieurs milliers de sœurs jumelles, identiques et coopératives. Si le point G existe, expliquent ces chercheurs, s'il s'agit d'une région cutanée précise et non d'un produit d'une imagination

fourvoyée, ces jumelles identiques, dont les anatomies sont parfaitement semblables, seront les premières à reconnaître qu'elles en connaissent l'existence. L'expérience sur les jumelles, classique dans sa structure, était basée sur le modèle très usité pour séparer l'inné de l'acquis, l'objectif du subjectif, dans des domaines non reliés à la sexualité. Lorsque les résultats sont tombés, le taux de réponses positives était le même dans les deux groupes. « *Quelle désillusion : le point G est un mythe* », avait titré le *Sunday Times* de Londres. Voilà qui épargne aux femmes d'atteindre un orgasme fictif, avait commenté un des chercheurs, il leur reste à continuer de ressentir leur mal-être.

Beverly Whipple et Barry Komisaruk, ensemble ou séparément, avaient néanmoins accumulé des données dont les conclusions sont bien différentes, certaines preuves ayant été collectées auprès de femmes paraplégiques. Chez les rates et les femmes, ils ont pu établir que quatre chemins nerveux différents transmettent des signaux de la zone génitale jusqu'au cerveau. Deux de ces nerfs transitent le long de la colonne vertébrale. Mais un troisième, le tractus hypogastrique, fait une boucle ; il ne rejoint la colonne vertébrale que bien au-dessus du bassin, à peu près au niveau du nombril. Le quatrième, le nerf vague ou pneumogastrique, trace son chemin jusqu'au cerveau sans jamais rejoindre la moelle épinière.

Komisaruk et Whipple ont souligné l'importance sur l'orgasme de cette innervation multiple en travaillant avec des patientes souffrant de graves lésions de la moelle épinière, des femmes qui théoriquement ne devraient ressentir aucune sensation en dessous de la taille. Leur zone génitale ne devrait donc enregistrer aucune réaction sensible. Examiné dans les conditions du laboratoire, le gland du clitoris de ces femmes ne

donne effectivement aucun signe de sensibilité. Cependant, l'intérieur de la paroi antérieure du vagin et le col de l'utérus continuent de répondre aux stimulations. Au cours de séances de masturbation sur cette paroi et le col de l'utérus, les patientes atteignent un orgasme. Les chercheurs ont prouvé ces affirmations en mesurant leur réaction à la douleur, en prenant le pouls et en observant la dilatation des pupilles. Ce sont ces indicateurs que les sexologues utilisent comme marqueurs de l'orgasme : la douleur s'évanouit, le pouls s'accélère et les pupilles se dilatent. Assise auprès de la patiente, Beverly Whipple note les réactions, munie d'un autopièze et d'un pupillomètre. Associée à Barry Komisaruk, elle a publié plusieurs articles soutenant que le nerf vague, et dans certains cas le nerf hypogastrique, font transiter les messages de plaisir en provenance du vagin vers le point de lésion de la moelle épinière, tandis que les signaux du clitoris externe, par contraste, dépendent de la partie inférieure de la colonne vertébrale et ne sont donc pas relayés. C'est la preuve, selon les deux chercheurs, que les orgasmes vaginaux existent et sont distincts des orgasmes clitoridiens, qu'ils ne résultent pas de la poussée ou du frottement du clitoris externe. Les deux circuits employés, précisent-ils, l'hypogastrique et le vague, expliquent pourquoi les femmes en bonne santé faisaient la différence entre les deux orgasmes, le clitoridien étant ressenti comme « plus profond », « palpitant », « plus fort ». Les circuits nerveux, moins linéaires, plus sinueux et enfouis, étaient à l'origine de cette différence.

Pourtant, même pour ceux qui éliminent les preuves telles que l'étude des jumelles et qui font confiance aux conclusions tirées des paraplégiques, qui reconnaissent la vérité de

l'orgasme vaginal, il reste un obstacle de taille, primordial, à balayer.

Où se situe l'origine anatomique exacte, ou l'ensemble des sources physiologiques, de cette variété de plaisir ? Le point G est-il un point ou bien une zone diffuse, légèrement mouvante ? Fait-il partie intégrante de la paroi vaginale ou bien se cache-t-il derrière la paroi, parmi ces extensions clitoridiennes richement innervées, les ailes, décelées à la fin des années 90 ? Si ces extensions sont cruciales au cours de l'accouplement, lorsqu'elles reçoivent des stimulations au travers de la paroi vaginale, les orgasmes vaginaux ne sont-ils pas des orgasmes clitoridiens, après tout ? Ou bien Barry Komisaruk a-t-il raison de déduire, à partir de ses expériences avec les femmes paraplégiques, qu'il n'en est rien, probablement parce que sur les patientes qu'il a étudiées, les circuits nerveux en provenance des extensions seraient sectionnés, tout comme celui du gland du clitoris ?

Et comment comprendre alors le processus mécanique et le cheminement nerveux de ce dernier type de plaisir, l'orgasme cervical-utérin, dernier maillon du grand débat sur l'orgasme – celui qui pourrait avoir un rôle dans la reproduction ? Comme chez les rates, la stimulation du col de l'utérus facilite la production d'une hormone susceptible, selon un degré non encore défini, d'aider l'œuf fécondé. Mais peut-être que la preuve scientifique de cet orgasme cervical-utérin s'avérera impossible à découvrir. Difficile en effet d'imaginer les conditions d'une expérience spécifique, difficile d'imaginer l'appareil, le godemiché artisanal ou autre, capable d'éliminer les stimulations des parois et de n'atteindre que le fond du canal vaginal.

Deux médecins français se sont récemment attelés à ces tâches : lever les incertitudes entourant le point G et l'orgasme cervical. Ils ont installé une patiente, qui assurait avoir des orgasmes vaginaux, dans un fauteuil gynécologique, les pieds dans les étriers. Ils ont ensuite invité son petit ami à la pénétrer, après avoir placé le scanner d'un sonogramme sur le bassin de la jeune femme. L'observation de l'accouplement a révélé que deux des projections internes du clitoris pourraient bien détenir la clé de l'énigme du point G. Ces projections entourent étroitement la paroi spongieuse et richement innervée de l'urètre. La représentation graphique du sonogramme montre que lorsque le pénis heurte une zone particulière de la paroi antérieure, les extensions agissent comme une pince, massant la paroi de l'urètre. Selon une des théories, ce mouvement de serrage a pour effet de provoquer une surcharge d'activité nerveuse – déclenchant un orgasme chez la femme. Le point sur la paroi était ainsi la source du mouvement de serrage, et par conséquent l'origine ultime de l'orgasme réside dans la paroi externe et spongieuse de l'urètre.

Komisaruk et Whipple ont publié un guide pour le grand public : « Si l'on insère un ou deux doigts dans le vagin, paume tournée vers le haut, et que l'on fait avec le doigt un mouvement comme pour signifier à quelqu'un “viens ici”, on peut localiser le point G. Certaines femmes ont fait part de leur difficulté à trouver puis à stimuler leur point G toutes seules (sauf si elles utilisent un godemiché, un vibromasseur spécial ou tout autre instrument), mais elles n'ont aucune hésitation lorsqu'il s'agit d'identifier la sensation érotique lorsque la zone est excitée par un partenaire. Afin de stimuler le point G durant un rapport vaginal, la femme aura intérêt à se placer au-dessus

de l'homme ou en levrette. L'orgasme résultant de l'excitation du point G est ressenti profondément dans tout le corps. »

Malgré tous les efforts des pro et des anti, la querelle n'est pas réglée entre orgasme vaginal et orgasme clitoridien, et rien ne semble pouvoir les départager. À peu près la moitié des femmes sont convaincues d'avoir un point G ; ce qui laisse l'autre moitié des femmes qui pensent ne pas en avoir. Mais Komisaruk et Whipple, armés de leur autopiqueur et de leur pupillomètre, ont vérifié un phénomène qui transcende l'anatomie cette fois, et que peu de spécialistes ont mis en doute : certaines femmes sont capables d'atteindre un orgasme par la seule force de leur imagination, sans aucune intervention extérieure, comme les caresses ou le toucher. Pour d'obscures raisons, c'est un phénomène beaucoup plus commun chez les femmes que chez les hommes. Dans le laboratoire de Barry Komisaruk et de Beverly Whipple, des femmes, pensant très fort à leurs amants, ou pour certaines à des passages musicaux, parviennent à jouir naturellement.

J'ai ainsi vu un jour Nan Wise, l'associée de Barry Komisaruk sur l'expérience de l'IRM fonctionnelle, s'étendre sur le chariot avant d'être avalée par le cylindre géant. Elle m'avait expliqué auparavant que c'était avant tout une question de respiration, de résistance du bassin et de « savoir comment l'énergie circule ». Elle ne m'avait fait aucune confidence sur la nature des fantasmes qu'elle utilisait.

Je voulais savoir s'il s'agissait d'un vrai orgasme.

« Il existe plusieurs sortes d'éternuements, m'avait-elle déclaré, mais on ne peut pas douter qu'il s'agit d'éternuements. »

Elle était immobile sous le drap. Sur l'écran de contrôle, les constellations de petits points s'épaississaient de plus en plus, et s'affolaient. Cinq minutes et dix-neuf secondes après le début de la session, j'ai vu sa main se lever.

CHAPITRE NEUF

SUBSTANCE MAGIQUE

Martina Miller, la coordinatrice, compte les plaquettes. Wendy s'apprête à remplir le questionnaire. Elle se flatte d'être très efficace dans la vie, et elle le prouve aujourd'hui. Assise devant le bureau de Martina Miller, devant des photos amusantes de ses chiens plaquées par des aimants sur un côté du classeur, Wendy retire le trombone qui réunit les nombreuses pages du questionnaire, lit rapidement chaque question, valide sa réponse dans les propositions, redresse les feuilles en les tapotant sur la plaquette en email blanc – tac-tac-tac – lorsqu'elle a fini, remet le trombone en place et transmet le document à la coordinatrice.

En retour, Martina lui remet un nouveau lot de médicaments. Radieuse dans son pantalon rouge, écharpe jaune canari à bord orangé autour du cou, Wendy rosit de plaisir. Elle remercie, émet un gloussement rapide et s'empresse de glisser la boîte de pilules au fond de son sac. Mais il y a un hic. Le nez sur son écran d'ordinateur, Martina remarque que Wendy n'a pas rempli certains rapports, qu'elle n'a pas validé dans le planning en ligne toutes les fois où elle a déposé une pilule sur sa langue.

« Oui, je sais, avoue Wendy. C'est un peu le foutoir. J'oublie tout le temps. » L'armure craque pendant quelques minutes, la

bravoure disparaît, mais il n'y a pas de larmes. Une crainte se cache derrière le ton enjoué, dans ce bureau réservé à la médecine sexuelle d'un quartier du Maryland. Bientôt, elle retrouvera la rue, sa voiture, le soleil et la liberté. Elle se rendra, en ce bel après-midi de mai, à l'entraînement de hockey sur gazon de sa fille de dix ans. Mais, pour le moment, elle explique à Martina Miller qu'elle avait pris son médicament, qu'il ne lui avait fait aucun effet, que rien ne s'était passé avec son mari, qu'elle s'était endormie en oubliant de le noter sur son planning. De toute façon, aucune des pilules n'avait marché. « C'était une plaquette de placebos, j'espère ! »

Les tests avaient attiré de nombreuses femmes à la suite d'une campagne de publicité à la radio, sur les sites Craigslist et dans la presse ; ils avaient commencé à l'automne et s'étaient poursuivis pendant l'hiver. J'avais suivi la mise en place de cette expérience dans une autre clinique, proche du centre-ville de Washington. Une petite entreprise, Emotional Brain, avait fait appel, dans tous les États des Etats-Unis, à des centres médicaux, des cliniques gérées par des psychologues, des sexologues ou des médecins généralistes ; certains avaient accepté parce que cela faisait partie de leur pratique quotidienne, d'autres parce qu'ils avaient foi dans les innovations d'Emotional Brain. Le *Lybrido* et le *Lybridos* pourraient bien, selon eux, se distinguer des substances d'autres compagnies déjà sur le marché et s'avérer, de par leur composition ingénieuse et leur ciblage précis, les premiers aphrodisiaques agréés par la FDA, les premiers à offrir aux médecins une prescription sûre, approuvée par le

gouvernement, destiné aux femmes dans le même cas que Wendy.

« Elles utilisent des termes forts, des mots souvent violents », avoue Andrew Goldstein, qui gère le centre médical de Washington, en évoquant ses patientes. Il m'accueille dans son bureau, lumière tamisée, diplômes accrochés au mur et poster d'un cerisier en fleur. « C'est comme si quelqu'un m'avait coupé un bras ; ce n'est pas comme ça que je me vois ; comme si on m'avait arraché quelque chose. Dépossédée. Volée. » C'est l'un des gynécologues américains les plus éminents, président de la Société internationale pour l'étude de la santé sexuelle des femmes. Il ne se montre pas très enthousiaste sur ce projet. Non, il n'a rien à gagner financièrement si les données des tests débouchent sur quelque chose, si les deux substances sont plus performantes que les placebos, si les effets secondaires sont négligeables et si la FDA donne son avis favorable. Il a déjà signé des protocoles d'expérimentation pour d'autres pilules magiques inventées par les plus grands laboratoires pharmaceutiques pour pallier ce même désespoir, la disparition du désir, qui visaient le même marché, estimé à plus de quatre milliards de dollars par an rien qu'aux États-Unis. Résigné, il avait fait une pause au cours des deux dernières années. Puis, le *Lybrido* et le *Lybridos* lui avaient fait entrevoir un espoir. Il présentait une solution possible, mais pas seulement. La méthode de diagnostic d'Emotional Brain, son savant mélange de génétique et d'acquis, étude du sang et interviews, et enfin son algorithme qui brassait et traitait toutes ces données risquaient de fournir de nouvelles perspectives sur le cerveau sexuel de la femme.

« Les outils dont nous disposions jusqu'à présent étaient dignes de l'âge de pierre et du silex. » Les moyens à sa disposition dans son domaine, à la fois pour comprendre et traiter ses patientes, étaient rudimentaires et dépassés. Durant notre entretien, entrecoupé par la consultation d'éventuels sujets, il porte une blouse blanche sur une chemise blanche à fines rayures bleues. Il parle d'une voix éraillée, haut perchée ; son visage de chérubin s'orne d'une abondante chevelure grise, si bien qu'il apparaît parfois enfantin, parfois doctoral, mais il s'éclaire dès qu'il aborde le sujet de l'algorithme et des pilules d'Emotional Brain : « Enfin, ils ont trouvé la formule ! »

Si cette petite société pouvait avoir visé juste, précise-t-il, les changements seraient extraordinaires, spécifiques et universels. Il aurait à sa disposition un médicament pour traiter ses patientes, des femmes dont les antidépresseurs étouffent la libido ; il serait en mesure de comprendre une des problématiques essentielles de son domaine : pourquoi la pilule contraceptive éteint le désir chez certaines femmes – mais pas chez *toutes* les femmes. Il pourrait se passer des tautologies courantes relatives à l'effet de la testostérone sur la libido féminine. Surtout, il serait en mesure de restaurer chez la plupart de ses patientes ce qu'elles ressentent comme la partie d'elle-même qui leur a été arrachée.

Comme cette Afro-Américaine, étudiante en droit, qui, après cinq ans de vie commune, n'arrivait plus à faire coïncider son désir au désir de son ami et qui employait un moyen détourné. « J'utilise un lubrifiant pour qu'il ne se rende pas compte, avait-elle avoué à Andrew Goldstein lorsqu'elle l'avait contacté pour participer aux tests. Ou cette divorcée, mère de trois enfants, qui se voyait glisser dans l'indifférence sexuelle dans les bras de

son amant, une indifférence qui remontait à sa rupture avec son mari. « Quand on s'est séparés, c'est comme si je retrouvais une seconde puberté. J'attribuais ce que j'avais raté à ce qu'il était. » Elle rendait aussi ses enfants responsables de l'état de fait, l'énergie qu'elle leur avait consacrée, les rendez-vous chez l'ergothérapeute qui s'occupait de son fils handicapé chaque semaine. Mais depuis que cette indifférence était revenue, elle doutait de sa première réaction et se demandait aujourd'hui ce qui n'allait pas chez elle. Ou cette employée de banque à qui Andrew Goldstein avait demandé, à propos de son passé, où elle avait rencontré son mari : « Dans l'aéroport international de Nashville. »

« Comment avez-vous fait connaissance ? » Ce genre de détail n'entrait pas dans les critères d'attribution des tests d'Emotional Brain, mais Andrew Goldstein était comme ça, il aimait aller au fond des choses même lorsque les rapports avec ses patientes se réduisaient à une visite, ou quelques visites par an pour une ordonnance et un suivi gynécologique, et même s'il ne devait jamais les revoir.

« J'étais chargée de faire passer les voyageurs sous un portique de sécurité ; j'étais étudiante à l'époque et je travaillais à temps partiel. Je revenais de ma pause-déjeuner, en uniforme, et il me fixait, et j'ai dit : "Ce n'est pas très poli de mater une jeune femme sans dire bonjour." Je me suis retournée et il m'a suivie. »

« De toute évidence, il voulait vous dire quelque chose.

– Ça c'est sûr ! Elle avait ri avec le gynécologue.

– Vous êtes sortie longtemps avec lui ?

– Ça a été très rapide. On s'est rencontrés en juin et mariés en mars de l'année suivante. »

Pendant des années, même avec ses jeunes enfants, elle avait ressenti cette précipitation, ce sens que tout était prédestiné ; elle s'en était remise à l'élan de leur deux corps. Aujourd'hui, approchant de la quarantaine, tout s'était ralenti, tout se fondait dans un éloignement pénible. Souvent, elle faisait semblant de jouir.

« Lorsqu'il vous fait des avances sexuelles, êtes-vous angoissée ?

– Oui.

– Le stress ?

– Je fais mon possible pour ne pas le montrer. »

Les raisons diffèrent pour chacune des femmes qui se présentent pour les tests : leurs études de droit, un fils handicapé, un complexe né d'une surcharge pondérale, une opération d'un fibrome qui serait responsable de la perte de désir bien qu'un neurologue n'ait relevé aucune perte de sensation. « Lorsqu'il me caresse, qu'il joue avec mon clitoris, je ne sens rien, je ne comprends pas pourquoi, disait l'employée de banque. C'est pour ça que je voudrais m'inscrire aux tests. »

Les facteurs de troubles ne manquent pas, dans tous les cas, précise Andrew Goldstein. Il n'y a ni arrachement ni vol ; il ne se passe rien de violent, une sorte de détachement, c'est tout. Le temps avait passé. Rien d'autre, mais c'était suffisamment violent.

Le *Lybrido*, le *Lybridos*, le fruit des recherches du laboratoire pharmaceutique qui avait englouti des millions de dollars, attendent aujourd'hui le verdict. Une course folle pour découvrir la pilule qui guérira la monogamie. Un marché, une demande presque impossible à chiffrer, mais sûrement parmi les plus juteux dans le monde.

« La seule chose qui m'intéresse, demandait une femme au moment de s'inscrire, après avoir partagé sept ans d'amour auprès de son compagnon, c'est de savoir si ça va marcher ? Est-ce que je vais retrouver mon phénomène ? »

Le jardin de Wendy, il y a deux ans. On est un soir de mai, Wendy se détend dans une chaise longue, entourée de ses voisines. La maison de briques est calme, modeste. Près des chaises longues, un barbecue portable, du charbon de bois, des flammèches qui réchauffent la brise de la fin du printemps. Les fenêtres au premier sont ouvertes, aérant les chambres. Les enfants jouent sur les balançoires dans la cour, derrière la maison. Les hommes assistent à un match de base-ball des Orioles, à Baltimore, les femmes sirotent un verre de vin.

Un portable se met à sonner, insistant, rompant la tranquillité du soir dans ce quartier paisible. Une des voisines de Wendy se lève brusquement. L'expérience à laquelle Wendy et deux de ses amies participent cette année-là diffère des tests d'Emotional Brain, puisqu'elle implique un agenda électronique, la notification quotidienne de tout acte ou sensation à caractère sexuel. C'est le rappel téléphonique du laboratoire que la voisine de Wendy s'est empressée d'aller faire taire en hâte. Elles prennent à l'époque de la *Flibansérine*. À l'intention du laboratoire, elles enregistrent leurs réactions et en parlent entre elles – autour d'un barbecue, parfois – pour vérifier que la petite pilule fait son effet. Elle se demandent souvent quelles sont les chances qu'elles aient hérité de placebos. Elles sont finalement toutes d'accord, lors de telles soirées ou le matin autour d'un café, une fois les enfants à l'école, que placebo ou pas, les pilules n'ont aucun effet, même si une des voisines sent qu'il va peut-être se passer quelque chose bientôt.

Intrinsa, *Libigel*, *Flibansérine* et autres *Brémélanotide*, quelques-unes des panacées, découvertes miracles, qui s'avèrent des échecs lamentables, prédécesseurs du *Lybrido* et du *Lybridos*. *Intrinsa* et *Libigel*, un patch et un gel, diffusent tous les deux de la testostérone – on pourrait d'ailleurs induire de l'échec de la testostérone constaté par la FDA que la science n'a toujours pas été capable d'appréhender la biochimie de la libido féminine.

On commence seulement à comprendre le mécanisme par lequel la testostérone est à l'origine du déclenchement et de la mise en œuvre de la dopamine, signalant au cerveau l'urgence d'un besoin. Ce déclenchement se produit autour de l'hypothalamus, la structure en forme d'amande située sur la face ventrale de l'encéphale et qui participe à la gestion de nos besoins de base et de notre état corporel – la faim, la soif, le désir sexuel, la température du corps. *Intrinsa* et *Libigel* s'efforcent d'influencer les circuits de la dopamine réservés à la sexualité en diffusant des doses de testostérone dans le sang vers le cerveau.

Corser la dose de dopamine directement, si l'on n'a pas recours à la testostérone, peut provoquer des troubles. Les techniques ne sont pas complexes ; les conséquences peuvent aller d'une surexcitation cérébrale à des dégâts dans les circuits principaux, à des nausées graves, jusqu'au risque d'accoutumance si vous avez recours trop souvent à cette pratique. Jim Pfaus m'avait expliqué un jour que la testostérone pouvait favoriser la libido au-delà de son action sur la dopamine, en agissant sur d'autres neurotransmetteurs essentiels. Compte tenu de ces informations, un surcroît de testostérone semble constituer une approche intéressante.

Malheureusement, les complications sont pour le moins surprenantes. On les connaissait, en partie, avant même le développement et l'évaluation des aphrodisiaques à base de testostérone. Soit parce que la testostérone n'est pas le déclencheur principal après tout, comme le soutiennent certains chercheurs, soit parce qu'il existe d'autres facteurs biochimiques qui entrent en jeu, le dilemme était le suivant : augmenter la dose de testostérone dans le sang d'une femme ne provoque pas automatiquement un accroissement de la libido ; diminuer le taux de testostérone ne réduira pas de façon fiable la libido.

La pilule contraceptive, selon Andrew Goldstein qui se lance dans un cours sur les désordres hormonaux, n'élimine pas totalement le taux de testostérone dans le sang. « Les femmes qui prennent la pilule enregistrent des taux de testostérone 5 à 10 fois inférieurs au taux qu'elles auraient normalement. » La situation n'a pas toujours été telle. Ce n'est que récemment que les laboratoires pharmaceutiques ont mis au point des pilules contraceptives qui font baisser de plus en plus le taux de cette hormone, dans un but commercial avoué : mettre en valeur leurs vertus, qui est l'élimination de l'acné. Pour beaucoup de femmes, cette diminution du taux de testostérone n'a aucune conséquence sur leur libido. Pour d'autres, la pilule entraîne un accroissement du désir probablement, explique Andrew Goldstein, parce que les femmes ne craignant plus de tomber enceintes, moins préoccupées par leurs règles – moins abondantes et moins fréquentes –, recherchent plus d'activité sexuelle. Mais pour une partie des femmes, la pilule entraîne une chute de la libido. Pourquoi certaines femmes souffrent-elles de cette variation du taux de testostérone tandis que d'autres ne connaissent pas de problème ?

La ménopause ajoute au mystère de cette hormone. Les femmes mûres, et nombre de leurs médecins, accusent la ménopause d'être responsable de la baisse du désir. Les médecins généralistes prescrivent en général de la testostérone – d'une manière souvent « générique », non approuvée par la FDA, donc pratiquement illégale¹. Un certain nombre de ces patientes font état du succès de cette pratique. Cependant, malgré la croyance populaire selon laquelle la chute de la testostérone intervient à un âge précis de la vie, la ménopause n'est absolument pas synonyme de décroissance de cette hormone ; on note au contraire une légère augmentation de son taux. En fait, le déclin a commencé bien avant cette période, avant même la trentaine. L'ampleur de ce déclin est comparable chez la plupart des femmes qui prennent la pilule.

Comment s'y retrouver parmi toutes ces données ? Serons-nous capables d'établir un jour une relation solide entre le physiologique – que ce soit à propos d'un problème simple comme l'évaluation du taux d'une hormone ou complexe comme la ménopause – et la libido ? Une piste semble intéressante, celle des œstrogènes. Vers la ménopause, le déclin des œstrogènes entraîne chez un certain nombre de femmes une perte de lubrification qui peut influencer sur la perte de libido – même si le pléthysmographe enregistre chez ces femmes placées devant une vidéo X un afflux sanguin comparable à celui des sujets jeunes. Simplement, les tissus ne fabriquent plus autant de liquide lubrifiant lorsque le sang afflue dans la zone génitale. C'est la preuve que les circuits psychologiques de la libido sont intacts, mais que les réactions chimiques responsables de la lubrification ne suivent plus. Les tissus eux-mêmes ont tendance à perdre de leur consistance. On peut

circonscrire les problèmes qui en découlent : si le coït est source d'inconfort, vous aurez tendance à l'éviter, d'autant plus s'il provoque des douleurs précises. Du moins, vous préférerez vous en passer, et le désir s'éteindra. Même s'il faut rappeler ici une évidence : il existe un nombre presque infini d'activités sexuelles en dehors du coït. Mais un sentiment de perte – impossible à évaluer, immense peut-être – s'est installé. Votre cerveau n'enregistre plus les messages de vos organes génitaux aussi parfaitement que dans le passé. La communication passe de moins en moins bien. Les expériences de Meredith Chivers ont mis en évidence le fait que ses patientes étaient capables de ne plus entendre ce que leur sexe leur disait. Mouiller est un signal pour le cerveau – lorsque la lubrification est absente, le message érotique est moins entendu, le cerveau ne traduit plus ce signal comme du désir, la spirale corps-cerveau ne peut plus prendre son essor.

Puis intervient une étude réalisée par des chercheurs australiens : en matière de libido, une nouvelle relation renverse complètement les effets de la ménopause. Et Andrew Goldstein de renchérir. Le manque de lubrification et l'atrophie des tissus se traitent facilement à l'aide de suppléments d'œstrogènes, à faible dose et sans effets secondaires. La lubrification est rétablie, les tissus regagnent de la consistance, toutefois la libido ne reprend pas sa vigueur originelle. Une fois de plus, les effets des hormones ne suivent aucune logique et le désir parfois joue à cache-cache avec la science.

Revenons avec Andrew Goldstein sur la testostérone. Il fait partie des milliers de médecins qui la fournissent à leurs patientes « sans étiquette », contrevenant ainsi à l'esprit et peut-être à la lettre de la loi. Il n'évite pas le sujet. Pour lui, cet acte

relève de ses obligations envers ses patientes. Des femmes viennent le consulter parce qu'elles ont été rejetées par leur médecin de famille et par d'autres gynécologues. Combien de ces praticiens ont renvoyé ces femmes en leur disant : « Rentrez chez vous et buvez un verre de vin. » Il prescrit l'hormone à des femmes à tous les stades de leur vie, mais pas de façon inconsidérée – il fait appel à son propre jugement, sa propre intuition, en tentant d'évaluer qui pourrait en profiter. Il se fonde sur leur taux de testostérone, même si celui-ci n'est pas forcément révélateur. Il évalue les récits des patientes, note la disparition de rêves érotiques, un signe essentiel selon lui : symbole de l'élimination progressive de la sexualité de la vie de l'inconscient. Un travail sur les données et sur sa propre perception. Par cette méthode, il estime avoir aidé plus de la moitié des femmes à qui il a prescrit de la testostérone. L'autre moitié, reconnaît-il, ne constate inexplicablement aucune amélioration ou bien ne remplit pas les critères qu'il a définis. Il en est réduit aujourd'hui à des supputations, à pratiquer une médecine pratiquement impossible à systématiser.

C'est cette imprécision, ce flou, cette imprévisibilité qui expliquent les derniers démêlés de la testostérone avec la FDA, l'Agence américaine des produits alimentaires et médicamenteux. Après des tests sur un millier de femmes, un laboratoire pharmaceutique avait soumis des données pour l'accréditation de son produit, le *Libigel*. Ce produit semblait posséder une certaine efficacité. En moyenne, il accroît, ne serait-ce que modérément, le désir. Pourtant, en étudiant les données, on s'aperçoit que le faux gel, le placebo, obtient les mêmes résultats que le produit. L'auto-persuasion est aussi puissante que le médicament magique !

Autour du barbecue dans le jardin, ou après le passage du car scolaire, les conversations continuent de rouler sur la *Flibansérine*, quelques plaisanteries fusent et Wendy s'en amuse. Pourtant, une fois les amies rentrées chez elle, après le vin ou le café, elle ressent de nouveau ce malaise, insidieux, cette impuissance : la crainte qu'elle ne sera plus en mesure de protéger – mais de protéger quoi ? Non pas son mariage, ce n'est pas cela. Elle a confiance, elle et son mari ne se sépareront pas. Ce qu'il faut à tout prix protéger, c'est l'amour. Selon ses propres termes, le plus simple des mots, « le bonheur ». Il faut se battre contre le désir qui s'éloigne de plus en plus.

Elle avait rencontré son mari dans un bar de sportifs, après avoir terminé ses études ; ils avaient plaisanté autour du baby-foot, et plus tard encore le soir alors qu'il faisait le pitre en dansant. Cela se passait à New York, où elle vivait depuis quelques années, avec dans l'idée de retourner dans son Midwest natal où elle dénicherait un mari et se rapprocherait de sa famille. Mais elle se sentait à l'aise avec lui, elle n'avait plus besoin de se cacher, ce qui la changeait. Elle admirait « sa façon de plaisanter sans vexer personne ». Il y avait ces petits moments banals comme, par exemple, lorsqu'ils étaient entrés dans une boutique pour acheter une vidéo un soir ; ils avaient fait la queue pendant que l'employé allait chercher une pile de films, et lorsqu'il avait posé sur le comptoir celui qu'elle avait choisi, elle avait hésité une seconde de trop et quelqu'un d'autre l'avait pris. Il lui avait avoué combien il avait apprécié son geste. Des années plus tard, elle se souvenait encore de cet aveu sincère, du plaisir qu'il avait pris à ce geste. Au fur et à mesure de leurs rendez-vous, elle s'était entichée de lui au point de penser, lorsqu'ils sortaient avec des amis, c'est avec lui que je

veux rentrer ce soir, je veux qu'on soit toujours ensemble. Ils avaient créé un foyer, une petite maison en briques de style colonial, trois chambres, et cela elle ne l'avait jamais regretté. Simplement, au fond d'elle-même, elle était angoissée.

Il y a des années, lorsqu'il rentrait à la maison, elle lui prenait la main et ils grimpaient à la hâte vers la chambre. Aujourd'hui, elle attendait, parfois comme une proie, bien que son prédateur soit toujours tendre, bien qu'elle l'aime. « Il se rapproche de moi dans le lit, ou bien il m'enlace, ou il me masse le dos. » Une fois par semaine, il essayait de briser la barrière invisible qu'elle s'est construite ; une fois par semaine, elle essaie de ne pas se dérober. Et comme si la machine était indestructible, elle jouissait régulièrement lorsqu'ils faisaient l'amour, comme elle l'avait toujours fait. Mais, la nuit suivante, elle redevenait celle qu'elle avait fini par devenir, celle qui se forçait à s'endormir ou qui se plongeait dans son livre quand il montait se coucher. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi l'escalier avait changé à ce point.

À la différence du *Libigel*, la *Flibansérine* agit directement sur les neurotransmetteurs, mais se révèle peu efficace, faute de moyens. Au vu des tests, la FDA n'avait pas validé le produit. Wendy et ses amies avaient été de parfaits cobayes. D'autres produits magiques avaient rencontré des problèmes. Quelques années plus tôt, le groupe de Wendy avait participé à une telle expérience : on venait de découvrir par hasard les vertus cachées d'un médicament. Une équipe de chercheurs de l'université d'Arizona avait isolé un composant chimique dans un produit de bronzage, composant qui stimulait un groupe de cellules pigmentaires de la peau appelées mélanocytes. Quand

les chercheurs ont testé le produit sur un éventail d'hommes, tous ont rapporté un effet pour le moins inattendu : de superbes et soudaines érections. Contrairement aux effets du *Viagra*, qui dilate les capillaires sanguins dans les organes sexuels, le produit bronzant agissait sur le cerveau, stimulant la libido. Le *Viagra* fournissait la vigueur de l'érection là où existait le désir ; le produit bronzant, découvraient les chercheurs avec stupeur, agissait sur les deux.

Ils n'arrivaient pas à expliquer par quelle magie le produit chimique agissait sur le cerveau tout en favorisant le bronzage de la peau, mais à chaque application, l'aire préoptique médiane (l'APOM) de l'hypothalamus, cette région que Pfaus désignait comme « l'épicentre du désir », produisait un surplus de dopamine pendant plusieurs heures au travers de la matière grise. L'appétit sexuel atteignait des sommets, tandis que l'appétit pour la nourriture s'évanouissait. Cette explication renforce l'idée d'une interconnexion connue dans les sous-régions de l'hypothalamus qui relie les motivations fondamentales : sexualité, nourriture, sommeil. Dès que l'une de ces pulsions dépasse un seuil, les autres s'effacent. Elle ne comptent plus.

Le laboratoire qui avait acquis les droits de cette molécule chimique pensait avoir trouvé le remède miracle. Il a transformé la composition du produit, éliminant son pouvoir bronzant, ce qui agissait sur le besoin de nourriture, le conservant pour de futurs produits, ne développant que ses effets aphrodisiaques. Afin d'évaluer le potentiel de ce médicament, baptisé le *Bremelanotide*, le laboratoire avait envoyé une boîte à Jim Pfaus, qui en fit aussitôt l'essai sur ses rats. Les mâles se sont mis à afficher rapidement des érections

spectaculaires. Bonne nouvelle pour le laboratoire, si l'on considère que le *Viagra* et ses cousins chimiques n'ont aucun effet sur environ un tiers des hommes frappés d'impuissance. Mais c'est la réaction des rates qui avait causé le plus d'enthousiasme chez les chercheurs. Le nombre d'avances sexuelles, de signes de tête, de petits sauts, de cambres des reins, d'appels flagrants au coït, de « prends-moi comme une bête » en langage de rate, s'était multiplié par dix.

Le laboratoire a donc engagé l'étape suivante et contacté des centaines de femmes pleurant la perte de leur libido. « J'étais à 100 % favorable à ces tests. » Elles devaient noter le résultats des tests au cours desquels elle inhalaient une dose nasale de *Bremelanotide*. « J'avais des picotements partout, des pulsations. » « Je ne pensais qu'à baiser ; plus rien d'autre ne comptait. » « Mon orgasme était comme je le ressentais quand j'étais jeune. » « J'arrivais à jouir plusieurs fois de suite... » À la clinique sexologique du Maryland que fréquentait Wendy, où elle recevait aujourd'hui ses pilules d'Emotional Brain, le psychologue de service n'avait pas caché son enthousiasme pour le *Bremelanotide*. Son centre avait participé aux évaluations et aux tests ; il se souvenait d'une femme qui avait inhalé une dose un jour et qui avait pris place dans la salle d'attente jusqu'à ce que des effets secondaires éventuels apparaissent. Sans pouvoir contrôler ni son cerveau ni sa pulsion, elle allait voir toutes les patientes de la salle et leur chuchotait à l'oreille : « Il faut que j'appelle mon mari, pour m'assurer qu'il est là quand je rentre, parce que... »

Les réactions au *Bremelanotide* s'avéraient spectaculaires. Un grand magazine américain en avait fait sa une avec un dessin d'une rue de Manhattan : les taxis pilaient au milieu de la

chaussée, une orgie était en cours partout, sur les sièges des voitures, sur les capots, sur le toit des bus, sur le terre-plein central d'un carrefour...

Alors, où était le hic ? Le psychologue du Maryland se souvient. Toutes les femmes qui avaient inhalé le produit ne s'extasiaient pas dans sa salle d'attente, on en trouvait aussi dans les toilettes ou les cabines de consultation en train de vomir copieusement. En plus des nausées violentes, certaines patientes enregistraient des taux de pression sanguine alarmants. À mi-chemin des évaluations de la FDA, avec des millions de dollars engagés dans des tests supplémentaires et conscient qu'il n'obtiendrait pas la certification de son produit, le laboratoire avait jeté l'éponge et retiré le *Bremelanotide* de la course. Il étudie actuellement une version du produit en injection intraveineuse, qui semble avoir évacué nausée et hypertension ; mais reste à voir qui serait volontaire pour s'injecter avec une seringue un aphrodisiaque censé satisfaire son désir ?

Le laboratoire s'inquiète également d'une autre conséquence. Au cours des premiers tests du *Bremelanotide*, et devant le succès du produit sur les rates, en particulier devant les rapports délirants de certaines femmes et la caricature en couverture du magazine, les responsables des recherches ont pris peur, malgré le succès. Lors des réunions, m'explique Jim Pfaus, ils craignaient que le médicament ne soit trop efficace pour la FDA, que l'image de ces femmes en pâmoison sur les trottoirs, les cuisses nouées autour de passants inconnus, n'effraie l'agence. Impossible de savoir si la FDA aurait invoqué le spectre d'un chaos sexuel si le produit avait reçu la fameuse accréditation. Le laboratoire, néanmoins, se cachait derrière des

chercheurs comme Jim Pfaus pour savoir s'ils pouvaient transmettre à l'agence certaines données faisant état du caractère « sélectif » de l'impact du *Bremelanotide*. Pouvaient-on assurer la FDA que les mères de famille et leurs filles qui inhaleraient le produit « n'iraient pas subitement se jeter sur tous les joueurs de leur équipe de foot » ?

Cela faisait écho aux démêlés qu'avait connus Andrew Goldstein avec le laboratoire responsable de la *Flibansérine*. Au cours des tests sur cette molécule, il ne s'était pas contenté de son rôle habituel de consultant, interviewant des patientes, prescrivant des médicaments. Le laboratoire l'avait engagé comme conseiller, il participait aux réunions stratégiques. « Lorsqu'on a décidé de soumettre une substance aux autorités de la FDA, il est de mise de présenter le produit sous un bon jour, mais pas trop », précise-t-il. Le problème de la *Flibansérine* n'était pas qu'ils l'avaient trop embellie mais, selon lui, qu'un obstacle nouveau risquait d'apparaître. « Les experts et responsables discutaient beaucoup autour de la table. Il fallait convaincre les gens qu'on n'était pas en train de transformer toutes les femmes en nymphomanes folles de leur corps. Le préjugé existe, il est tenace – c'est la peur de créer une femme agressive sexuellement. Derrière, on imagine l'effondrement de la société. »

L'écharpe jaune et orange enroulée autour du cou, Wendy parlemente avec la coordinatrice, celle qui est chargée de valider les blancs dans son planning de tests Emotional Brain. Puis elle se confie : non, elle fantasme rarement à propos d'autres hommes. Même les images mentales sont rares. « Je suis très attachée à mon mari », m'avoue-t-elle de sa voix enjouée,

où je décèle cependant une touche de dureté. C'est le genre de réponse que m'avaient donnée certaines femmes, pas toutes, avec lesquelles je m'étais entretenu, comme si leurs sentiments à l'égard de leur partenaire avaient besoin d'être préservés, comme s'il valait mieux les laisser intacts, même en esprit. Ces femmes paraissaient se conformer, consciemment ou inconsciemment, à des normes ancestrales fixant à jamais ce que les femmes devaient faire et ce qui leur était interdit. Cette norme avait-elle une influence sur le circuit sexuel des neurotransmetteurs, qui comme tous les autres circuits de l'organisme peut être renforcé et augmenté, ou perdre de sa puissance, de manière durable tout au long de notre vie ? L'étroitesse des pensées érotiques peut-elle réduire le champ des circuits sur lesquels ces pensées cheminent à travers le cerveau, amoindrir la puissance des neurotransmetteurs qui empruntent ces circuits et entraîner à son tour un nouveau resserrement des pensées ? Les leçons que l'on inflige aux filles sur ce qui est ou non naturel, normal, rendent-elles ces circuits moins résistants dès le plus jeune âge ? N'amplifient-elles pas les circuits opposés, ceux de la sérotonine qui agissent en vue de museler toute pulsion inacceptable ?

« Je le surveille à la dérobée, derrière mes faux-cils, tandis qu'il attend dans la file des clients affamés. Je pourrais le mater toute la journée. Il est grand, les épaules larges, mince, et son pantalon épouse si bien ses hanches. »

Wendy vient de terminer *Cinquante nuances de Grey*, le premier roman de la trilogie érotique qui approche alors aux États-Unis vingt millions d'exemplaires et qui continue de battre des records, que Wendy et beaucoup de ses amies ont baptisée en riant « *mummy porn* » (porno pour mamans). Ce n'est pas

vraiment son genre de littérature, mais elle a apprécié des passages, comme celui dans lequel Anastasia, l'héroïne, raconte le début de sa relation sadomasochiste avec Christian, son attitude distante et son air possédé, ses doigts « élégants », toute sa personne « d'une beauté à couper le souffle ».

« Cela veut-il dire que vous allez faire l'amour avec moi ce soir, Christian ?

– Non, Anastasia, vous vous trompez. D'abord, je ne fais pas l'amour. Je baise... comme une brute. »

Et puis bientôt :

« Je jouis instantanément, je ne peux plus m'arrêter de jouir, je m'effondre sous lui tandis qu'il continue de me pilonner délicieusement. »

Et, plus loin, elle découvre les ordres que Christian donne à Anastasia.

“ Place tes mains devant toi, comme si tu priais ”... Il se saisit d'un câble électrique qu'il enroule autour de mes poignets avant de serrer. “ Tiens-toi au montant ”, dit-il... Il est debout derrière moi et s'empare de mes hanches... Il m'assène une claque sur les fesses avec la main... “ Écarte les jambes ... ” Il s'empare de ma natte, près du bout, l'enroule autour de son poignet et tire, immobilisant ma tête. Très lentement, il me pénètre, en tirant encore plus mes cheveux vers l'arrière... De son autre main, il empoigne ma hanche, resserre sa prise et commence à me pilonner, tout en me repoussant vers l'avant... Je m'agrippe au montant... Il s'acharne, impitoyablement... Il tire tellement fort sur mes cheveux que j'ai mal au crâne... J'ai peur de jouir... Si je jouis, je vais m'effondrer... Il respire comme une forge... il me pilonne jusqu'au fond de moi... mon nom sur ses lèvres... Je deviens mon corps tout entier, aspirée dans une spirale de sensations, et la douceur vient,

la douceur jaillit, et je perds conscience, totalement, je sombre dans le néant. »

Alors que Wendy lit ces pages, un orage provoque une coupure de courant dans son quartier ; la panne dure une semaine et oblige la famille à changer ses habitudes. Elle est hébergée chez des voisins, si bien qu'il lui est impossible de dire si le livre aurait réussi là où la *Flibansérine* et son premier essai de pilules d'*Emotional Brain* avaient échoué, si les premiers émois avaient imprégné ses sentiments pour son mari. Cette semaine hors de chez elle avait tout bouleversé. Oui, *Cinquante nuances* aurait pu faire bouger quelque chose si les circonstances n'avaient pas tout chamboulé – peut-être pas à la hauteur des espérances qu'elle avait placées dans les pilules magiques, mais quelque chose.

Tandis que sa maîtrise de soi cédait la place à des « *gémissements* », des « *coups de reins brutaux* », et tandis qu'Anastasia ligotée, penchée en deux, devenait un objet – Marta Meana n'était pas loin. Mais j'envisageais plutôt la chose sous l'angle de Jim Pfaus. « Dopamine, dopamine, dopamine », m'avait-il lancé à propos de l'impact du livre. « *Cinquante nuances* déclenche toute la soupe neurochimique du désir. » Pour Wendy, c'était comme une série d'injections, durant quelques heures, dans une psyché qui maintenait normalement à distance les fantasmes et leurs effets sur le système nerveux.

Jim Pfaus ajoutait : « Dendrites ! Dendrites ! » Il évoquait ces prolongements filamenteux des neurones qui les relient entre eux. Nos expériences tendent à augmenter la densité de ces sortes de tentacules, tout comme les racines de la plante se multiplient dans le sol lorsque les conditions sont réunies. Cette propriété « permet aux circuits nerveux d'être plus affûtés, plus

sensibles, plus susceptibles d'être activés. » On pouvait alors imaginer que si, pour Wendy, dévorer le premier tome conduisait à dévorer la trilogie, si cela entraînait une recrudescence de fantasmes, si des passants aux larges épaules déclenchaient des bouffées de désir, alors, avec le temps, « l'arborescence dendritique » se développerait jusqu'à ce que Wendy retrouve un semblant de regain pour son mari, même si ses épaules n'étaient pas celles d'un athlète, si ses hanches avaient pris du volume et si ses coups de reins n'avaient pas la vigueur ni la nouveauté de ceux de Christian, même si elle ne s'évanouissait pas lorsqu'il murmurait son prénom en plein milieu de leur délire charnel.

« Bien sûr, confirme Adriaan Tuiten, nous étions attentifs aux problèmes de renforcement, de délaissement, à l'accroissement ou à l'affaiblissement des circuits du désir, lorsque nous avons mis au point le *Lybrido* et le *Lybridos*. » Le fondateur d'Emotional Brain est formel. Adriaan Tuiten est un chercheur hollandais proche de la soixantaine, détenteur d'un doctorat de psycho-pharmacologie ; son col de chemise est de travers, ses cheveux en bataille, son allure est à la fois négligée et branchée. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises chaque fois qu'il venait à New York pour vérifier les tests en cours, vendre des droits de partenariat et lever les millions de dollars nécessaires pour les études exigées par la FDA. Tous ses efforts tendaient vers un seul but : recevoir l'agrément de l'agence fédérale avant son concurrent européen. Trop d'argent en jeu pour faire deux choses à la fois. Tout en arpentant les rues de Manhattan, ou penché au-dessus d'un café, il évoquait en riant ces gens qui fouillaient dans ses poubelles quand il

vivait encore aux Pays-Bas. Les plus grands laboratoires internationaux, quand il ne gérait qu'une petite société de quarante salariés, envoyaient des espions pour voler ses secrets de fabrication. Ils pirataient les ordinateurs d'Emotional Brain. Derrière ses lunettes épaisses et teintées, je surprends des notes d'anxiété. Par instant, il semble à la limite de la paranoïa, du savant fou. Mais si c'était vrai ? Il y a de telles sommes en jeu, et certains chercheurs, comme Jim Pfaus, dont les rates n'avaient pas été enrôlées par Emotional Brain mais qui connaissait le sujet sur le bout des doigts – il servait parfois de consultant sur le *Lybrido* et le *Lybridos* mais sans toucher le moindre dividende financier –, affirment que Adriaan Tuiten pourrait être sur la bonne piste.

Néanmoins, lorsque Tuiten évoque le processus d'élaboration de ses substances, l'origine de son intuition, l'histoire de cette découverte scientifique au potentiel incommensurable naît dans des circonstances exceptionnellement difficiles. Il n'aime pas revenir sur cette période de sa vie. « Ce sur quoi je travaille aujourd'hui n'a rien à voir avec le passé, avoue-t-il. Tout est arrivé à la suite d'un épisode pénible. »

Il a près de vingt-cinq ans lorsque sa petite amie, dont il est amoureux depuis l'âge de treize ans et qui partage sa vie depuis des années, lui déclare subitement qu'elle le quitte. « J'étais dévasté... » Il hésite sur le mot, pourtant malgré son accent du nord de l'Europe, il maîtrise parfaitement la langue. « Profondément choqué. C'était une souffrance intolérable. Elle m'a avoué une chose à ce moment-là : sa décision l'avait tellement libérée que ses règles étaient revenues. » Elle avait cessé de prendre la pilule deux ans plus tôt, mais ses règles n'étaient jamais revenues depuis. Le lendemain de l'annonce de

la rupture, le miracle se produisait. Elle était convaincue que son corps confirmait la justesse de sa décision, même si celle-ci avait été douloureuse.

Il est alors désemparé mais, peu après, elle le supplie de lui donner une seconde chance et il l'accueille à bras ouverts. « Un an plus tard, le même scénario se reproduit. » Elle reprend la pilule, puis arrête, et les mois se succèdent sans que la reprise des règles s'effectue naturellement ; entre-temps, elle prend conscience qu'elle n'est décidément pas faite pour cet homme avec qui elle a partagé tant bien que mal la moitié de sa vie. Elle lui annonce cette fois-ci que tout est bien fini entre eux. Et quelques jours plus tard, ses règles reprennent.

De nouveau totalement déprimé par ce bouleversement cosmique, il contacte la sœur de sa compagne qui le réconforte mais l'informe que, bien sûr, des facteurs émotionnels peuvent être la cause d'une suspension de la menstruation. Le constat est sans appel pour le jeune homme, qui n'a pas encore entamé d'études scientifiques. Son rêve a toujours été de décrocher un bon métier : fabricant d'ameublement. Il se tourne pourtant vers les études depuis que des amis lui ont prêté des livres, dont certains l'ont passionné, comme ceux du philosophe et logicien Bertrand Russell ou de Johannes Linschoten, un psychologue expérimental hollandais. Il s'intéresse de plus en plus à l'analyse. Et se rend compte un jour que quelque chose cloche quelque part. Si la rupture a libéré le corps de sa compagne au point de rétablir les menstrues, pourquoi le processus s'était-il mis en place aussi rapidement ?

Comment expliquer qu'elle avait sauté la phase d'ovulation et les deux semaines généralement nécessaires ? Son utérus ne pouvait matériellement pas compresser en un ou deux jours un

travail qui prend habituellement deux semaines ? Certes, elle avait peut-être pris la décision de rompre deux semaines avant de le lui dire, à deux reprises, mais elle dément cette version. Adriaan ne cesse de ressasser, pourquoi un tel aveuglement, pourquoi une telle blessure, pourquoi deux fois de suite ? « Je restais des heures sous la douche à broyer du noir. » Puis, un jour, il décide de prendre à contre-pied la logique de sa compagne, et celle de sa sœur.

C'est tout d'abord l'intuition, l'étincelle, qui prend forme peu à peu, alors qu'il passe des heures à examiner des textes, des études obscures, tout ce qui pourrait être relié, de près ou de loin, à sa quête. « Je dois être un peu... comment dire ? pas cinglé, mais presque. J'ai ressenti le besoin impérieux de comprendre mon cheminement personnel d'après ma théorie. J'avais besoin d'un instrument, de reprendre le contrôle des événements. »

Sa compagne était végétarienne, elle jeûnait, faisait de la course à pied. C'était la recette assurée de l'aménorrhée, l'interruption du cycle menstruel, un sujet rarement étudié à l'époque. Son régime avait entraîné le chaos dans son système hormonal et différé la reprise des règles après l'abandon de la pilule, il en était désormais persuadé à la suite de ses lectures. Le régime avait aussi reconfiguré « sa vie affective » m'explique-t-il, attablé dans un café ; ce mot « affective » semble trop recherché, il contraste avec son expression du moment, sa voix. Trente ans après, c'est un homme mélancolique, absent. Pendant des années, l'aménorrhée avait fait des ravages au sein de ses hormones, de sa biochimie nerveuse, au point qu'elle avait perdu tout désir pour lui. La perte du désir avait entraîné la perte de l'amour. Finalement, ayant renoncé à la pilule, ayant

réduit son activité sportive et son régime sans s'en apercevoir, les hormones s'étaient réveillées, l'ovulation avait repris. Les molécules de l'éros avaient resurgi dans son cerveau. Mais pas les sentiments pour son compagnon. La résurgence de sa libido semblait s'être tournée non plus vers lui mais vers le désir d'autres hommes. « Le changement biologique avait changé ses sentiments affectifs pour moi. » De nouveau ce mot, trop scientifique, douloureux. Elle avait décidé de rompre le lien, de s'en libérer une fois pour toutes. Ce bouleversement soudain de son état moléculaire lui avait coûté l'amour de sa vie.

Les deux fois, par pure coïncidence, sa décision avait pris deux semaines. Sa compagne et sa sœur se trompaient, selon lui. Ce n'est pas l'élément psychologique qui avait déclenché la réaction hormonale. Plutôt, la biochimie avait déterminé la trajectoire du désir et de l'amour, c'est elle qui était à l'origine de la destruction.

Ce raisonnement l'avait conduit à publier une première communication scientifique alors qu'il rédigeait sa thèse. (L'article concernait la causalité, mais n'évoquait pas sa « souffrance ».) Il devait ensuite obtenir son diplôme et se lancer dans la recherche d'un vortex biochimique susceptible d'entraîner des jeunes femmes vers l'anorexie. Il s'était finalement tourné vers le champ de la sexualité. On retrouvait certains thèmes dans toutes ces années d'études, des fils qui convergeaient tous vers sa découverte d'aujourd'hui. Le premier, c'est le règne du chimique au sein du psychologique. Un autre fil concerne le déroulement dans le temps. En filigrane de sa tragédie personnelle, les deux fils sont déjà présents : la molécule et la chronologie biochimique. On retrouve également la remise en cause des raisons qui amènent une jeune fille à

l'anorexie. On retrouve, après une autre aventure amoureuse, son obsession des relations moléculaires qui plongent certaines femmes dans un syndrome prémenstruel grave, les privant de sérotonine et, dans certains cas, réduisant leurs inhibitions et provoquant des pics de désir. Beaucoup plus tard, Adriaan Tuiten se tourne vers le délai précis entre doses de testostérone et déclenchement de la libido féminine à la suite d'infusion de l'hormone. Puis vers l'évaluation dans le temps des impulsions de sérotonine et des substances qui suppriment temporairement ce neurotransmetteur.

Pourquoi certaines femmes étaient-elles plus susceptibles que d'autres de perdre leur désir pour leur partenaire de toujours ? Était-ce la force de l'habitude, le sens de l'obligation qui érodaient la libido ? Pourquoi était-on capable, ou bien incapable, de ressentir un désir modéré ? Pourquoi un petit nombre de femmes pouvaient-elles faire persister cette flamme, cette pulsion amoureuse, pendant des décennies ? Les évaluations du taux d'hormone dans le sang ne pouvaient à elles seules répondre à ces interrogations, c'est ce qui a poussé Tuiten et son équipe à se pencher sur l'efficacité avec laquelle le cerveau de la femme guidait la molécule de testostérone jusqu'au cœur des cellules, afin qu'elle agisse avec le maximum de rendement, mettant en œuvre les changements nécessaires à l'activation de l'éros. Les cellules qui effectuent la transmission incorrectement (on oserait presque dire sans conviction), là où les récepteurs moléculaires présentent une résistance, pourraient provoquer une sorte de gaspillage de testostérone flottante et donc inutilisée. Les récepteurs « ouverts », coopératifs, pourraient donner de puissants résultats avec un minimum

d'hormone. Un des fils du faisceau de pensée à l'origine des pilules de Tuiten est issu du codage génétique propre à la nature de ces récepteurs. On est capable de lire le sang à partir de ce codage ; on pouvait alors en déduire la nature des récepteurs. C'est là un des éléments des efforts d'Emotional Brain pour percer le secret des composants moléculaires de la psyché sexuelle de chaque femme. Et c'est la raison pour laquelle Andrew Goldstein estimait que la découverte d'Emotional Brain était une innovation et une réponse intéressante à l'énigme de la testostérone.

Mais il y a un autre angle fondateur quant au système de la testostérone, à son rôle de déclencheur de la dopamine. Cet angle est à la fois plus subtil et plus simple que le codage génétique. Il s'agit de mesurer l'index et l'annulaire des deux mains d'une femme, et de calculer le rapport de taille entre les deux doigts. Wendy et toutes les jeunes femmes inscrites aux tests d'Emotional Brain avaient dû se plier lors de leur première interview à cette expérience en posant la main sur le scanner d'un ordinateur. Toutes les images avaient été transmises au siège du laboratoire. Tuiten avait conclu, à partir de preuves qui venaient d'apparaître concernant les humains et les rats, que la différence de longueur entre ces deux doigts correspondait aussi au potentiel réceptif de l'individu à la testostérone, à la fois dans le cerveau et dans le squelette.

On passait alors au réseau de la sérotonine, situé dans la région frontale du cerveau, réseau capable de prendre le dessus sur la dopamine, filtrant les stimuli et réprimant les pulsions, celui qui nous maintient dans un état de calme, de rationalité, de maîtrise et d'organisation. Afin de matérialiser ce réseau, Adriaan Tuiten se tourne vers un autre code génétique, qu'il

met en relief à l'aide d'un colorant fluorescent, un gel chargé d'électricité.

Mais nous sommes là encore dans le domaine de l'inné. Il incorpore alors, autant que possible, les données de l'acquis. Il sait que l'impact des écheveaux de sérotonine et de dopamine sur leur santé relative, sur la manière dont ils vont collaborer ou entrer en compétition, est crucial. La sérotonine pouvait soit ajouter la goutte indispensable de cohérence au cerveau sexuel, soit s'interposer, entraver, interdire l'éros. Il sait que ces réseaux sont modelés par les actions que la société réprime ou récompense. Afin d'évaluer ce facteur, il utilise une série de questions portant sur ce qui excite la patiente, sur l'orgasme et la fréquence de ses masturbations. Lorsqu'on les combine, ces réponses dévoilent – imparfaitement ou de manière révélatrice – l'intensité des inhibitions. Toutes ces données, les réponses au questionnaire, leurs codes génétiques et le rapport de taille entre les deux doigts, sont inscrites dans une équation, un algorithme. En tout, onze éléments le composent. Ainsi apparaît une image traduisant la neurologie érotique de chaque femme.

Bien sûr, certains s'écrieront : Au fou ! Mais il s'agit pourtant de la tentative la plus complète et la plus détaillée vers une compréhension du problème de la part d'un laboratoire pharmaceutique. Elle servira à l'élaboration des deux substances et à la catégorisation nécessaire pour savoir si l'on prendra l'une ou l'autre. Il faut que la femme prenne le médicament quelques heures avant de succomber à l'éros. Chaque comprimé est composé de deux parties : il faut d'abord sucer l'enrobage mentholé constitué de testostérone, puis avaler la pilule dès que le goût de menthe disparaît.

Le *Lybrido* est une pilule cousine du *Viagra*. Le *Lybridos* contient un composé connu sous le nom de *bupirone*. C'est là qu'intervient l'obsession de Tuiten pour le déroulement dans le temps. Il s'est rendu compte qu'il pouvait provoquer un « rendez-vous », si bien que les heures pendant lesquelles la testostérone atteint son pic d'intensité coïncideraient avec le coup de pouce attendu par les femmes de la part des deux autres composants. Ainsi, dans le cas du comprimé semblable au *Viagra*, cette aide supplémentaire se traduit par un gonflement des membranes génitales qui augmente la sensibilité et enclenche la production de dopamine par le cerveau. Dans le cas de la *bupirone*, on obtient un appel de sérotonine. Chacun à leur manière, le *Lybrido* et le *Lybridos* agissent sur l'interaction entre sérotonine et dopamine.

L'innovation la plus surprenante concerne le *Lybridos*, c'est la preuve la plus flagrante de l'idée fixe d'Adriaan Tuiten en matière de déroulement chronologique. La *bupirone* est un antidépresseur. Comme tous les antidépresseurs, il élève le taux de sérotonine. Mais avec une différence notable. À la différence des principaux principes actifs utilisés contre la dépression, les ISRS, la *bupirone* provoque au début de son action une baisse très brève de libération du neurotransmetteur. Et si l'on ne prend pas la *bupirone* tous les jours, l'augmentation graduelle de la sérotonine ne se produit pas. L'effet critique, c'est la disparition à très court terme de sérotonine. Si l'on ajoute les heures clés où la testostérone alimente la production de dopamine et même si cette production est handicapée par des récepteurs récalcitrants, Tuiten est en mesure de provoquer un intervalle de désir. Il peut alors produire une réplique de ce que la femme éprouvait avant, avant que cette manipulation soit

devenue nécessaire – lorsque l'arrivée d'un nouvel amant enflammait la biochimie de son désir jusqu'au paroxysme.

Il semble bien que la destinée d'Adriaan Tuiten, l'éternel cœur brisé, les cheveux en bataille, soit finalement de devenir immensément riche. Un indice, mince quoique énorme, c'est que plus de quinze millions d'Américaines, et quelques centaines de millions d'individus de par le monde, dépendent des SSRI pour lutter contre la tristesse et la dépression. Certaines participeront à une série de nouvelles évaluations. Avec l'accroissement de sérotonine inhérent aux SSRI, le déclin de l'éros est inévitable. Le désir est si affaibli qu'il en devient imperceptible. Ce qui est aggravé par le fait que les excès de sérotonine déséquilibrent les mécanismes physiques de l'orgasme, entravent les contractions ; l'orgasme devient de moins en moins perceptible, jusqu'à disparaître tout à fait. Pour toutes les femmes sous antidépresseurs chaque pilule de *Lybridos*, grâce au blocage temporaire de sérotonine, accorderait une nouvelle chance à l'éros.

Mais, par-dessus tout, si la vision de Tuiten est juste, si les données qu'il détient déjà en provenance de quelques groupes de femmes qui testent provisoirement la substance se vérifient à grande échelle, il inscrira son nom dans la postérité comme l'homme qui a inventé le médicament contre la monogamie. Le médicament qui effacera les années.

La libido, dans ses moments de pleine puissance, a le pouvoir de nous propulser hors de nous-même, au-delà du monde et du temps. Le désir nous offre l'oubli. Transe merveilleuse ! Du moins son souvenir, car de tels moments ont pu être sacrifiés, perdus dans la quête d'une autre manière de

s'échapper : au nom de la sécurité, de la constance, d'un endurcissement pour ne pas souffrir de vieillir seul, pour éviter la terreur du temps qui passe. Les pilules de Tuiten seront-elles capables de réaliser ce rêve magique : permettre à la transe de coexister avec le confort ? Permettre de s'échapper des deux manières ? Atteindrons-nous un jour au miracle ?

Wendy souhaitait ardemment que le premier lot de pilules d'Emotional Brain qu'elle avait testées soit des placebos. Mais si, dans son cas, les comprimés de Tuiten s'avéraient sans effet, « il doit bien exister autre chose, affirme-t-elle. Il y a des dizaines de drogues pour tous les problèmes psychiatriques imaginables ! Ils vont bien inventer quelque chose pour ce que j'ai, non ? Ça doit bien être possible, bon sang ! »

Elle empoche un nouveau lot de pilules et croise les doigts pour que celles-ci mettent fin à son tourment, son obsession : ce désir qui s'éloigne lentement mais sûrement. Elle ne souhaite qu'une chose, que la magie d'Emotional Brain lui fasse prendre la main de son mari au pied de l'escalier et les conduise, brûlants, jusqu'à leur chambre. Elle rêve que le temps n'ait plus aucune importance, qu'il s'évanouisse dans le néant.

1. *En France, ces patchs ne sont pas autorisés à la vente.*

CHAPITRE DIX

AU COMMENCEMENT

L'organisatrice lève le bras, agite la clochette. « Messieurs, changez de partenaire ! » Dans le bar choisi pour la soirée, les hommes quittent la petite table et la jeune femme avec qui ils conversaient, et se rendent à la suivante pour faire connaissance avec une nouvelle partenaire. Les jeunes femmes attendent. Corsage rose, col à jabot, veste noire bien ajustée ou robe à manches de dentelle, elles guettent celui qui va se présenter devant elles. Valse hésitation, confusion...

Cela s'appelle le speed-dating. Les rendez-vous sont minutés : quatre ou sept minutes, ponctuées par la clochette. À la fin de la session, les jeunes femmes et les jeunes gens confient leurs impressions à l'organisatrice – oui ou non, au regard des dix personnes qu'ils ont rencontrées ce soir, intérêt exprimé ou sans intérêt. Si les deux partenaires ont répondu oui, l'organisatrice les met en contact.

Le décor n'est pas toujours un bar. La clochette peut être remplacée par un gong ou par un ordre. Quatre minutes, parfois huit, parfois trois. Mais un rituel est immuable : l'homme s'approche, s'assied, la femme reste immobile. Les organisateurs expliquent cette convention par le fait que les femmes ont des sacs à main, les changements prendraient plus de temps. Ils font aussi valoir les règles ancestrales : les hommes doivent se

montrer chevaleresques, se lever de leur chaise et prendre l'initiative, tandis que les femmes gardent leur dignité en restant assises confortablement. C'est ainsi. Comme ça s'est toujours fait.

Depuis que le speed-dating existe, inventé dans les années 90 à Los Angeles par un rabbin qui désespérait d'organiser des mariages arrangés au sein de sa communauté, la technique s'est développée rapidement aux États-Unis avant de gagner l'Europe. Les chercheurs en ont fait un objet d'étude en vue d'examiner les modèles de désir. Ils ont d'abord épluché les statistiques d'une organisation, Hurrydate, regroupant les choix de dix mille clients. Puis, ils ont organisé leurs propres soirées en suivant à la lettre le protocole des rencontres afin de compiler leurs propres données. Un résultat récurrent émerge, un contraste plutôt : lorsqu'elles en viennent au second rendez-vous, au vrai rendez-vous, les femmes se montrent beaucoup plus sélectives que les hommes, beaucoup moins enclines à dire oui.

Pour les psychologues évolutionnistes, cette découverte confirme des certitudes déjà établies. Les hommes sont programmés pour la chasse et l'insémination, chasser-inséminer, tandis que les femmes sont programmées pour choisir le mâle idéal. Génétiquement, les hommes possèdent un don libidineux et irrésistible, les femmes désirent avec modération et sélectivité.

Deux psychologues, cependant, Eli Finkel de l'université de Northwestern et Paul Eastwick de l'université du Texas à Austin, relèvent ce qu'on nomme dans le jargon scientifique une confusion, un facteur susceptible de perturber les données et de transformer une illusion en vérité. Ce facteur saute aux yeux, sauf à ceux des chercheurs sur le speed-dating, car il ne figure

nulle part dans les articles universitaires et paraît totalement négligeable. Que se passerait-il, s'interrogent Finkel et Eastwick, si l'on changeait l'ordre : « Mesdames, changez de partenaire ! » Si c'étaient les hommes assis qui attendaient et les femmes qui s'avançaient vers la table ?

Les éléments scientifiques et les réflexions que j'ai apportés dans ce livre ne sont qu'une première pierre. Rien d'autre qu'un commencement. Aucun des chercheurs que j'ai rencontrés, Meredith Chivers, Kim Wallen, Marta Meana ou Jim Pfaus, n'affirme à aucun moment détenir la vérité, la réponse définitive à la question de la libido féminine. Tous, quelles que soient la pertinence de leurs expériences, l'audace de leur pensée, sont pleinement conscients de l'écheveau des inconnues, des obstacles qui s'opposent à leur volonté de le démêler. L'étude de la psyché sexuelle des femmes, à l'exception des avancées potentielles de l'industrie pharmaceutique, est un domaine négligé par les subventions et les investisseurs de la recherche, dans la proportion inverse, étrangement, à l'importance qu'elle revêt. L'éros palpite au cœur de notre vie sur cette Terre, pourtant nous négligeons l'étude de ce noyau essentiel, nous l'étouffons plus qu'ailleurs là où il est le moins bien compris, chez la femme. Là où des centaines de chercheurs devraient coopérer pour le bien de tous, on ne trouve encore que des lieux communs, des théories approximatives, de la répression politique, des diktats moribonds et aveugles.

J'ai demandé un jour à Meredith Chivers pourquoi je ne m'emparais jamais du téléphone pour appeler le département de psychologie d'Harvard, de Yale ou de Princeton, pourquoi je ne rencontrais pas leurs professeurs, pourquoi si peu

d'universitaires éminents vouaient leur attention et leur énergie à son domaine. « Parce qu'il existe une sorte de tabou, m'avait-elle avoué. Parce que ceux qui s'intéressent à ce champ de recherche sont considérés comme des citoyens de second ordre. » Parce qu'ils s'intéressent au primaire, au primitif, au primal. Il est inconvenant de s'entêter à ce niveau inférieur, métaphoriquement et littéralement. Et dérangeant d'avoir affaire à des scientifiques qui menacent jour après jour de découvrir des informations, expérience après expérience, étude par étude, article par article, remettant en cause les préjugés, jetant au rebut les vieilles suppositions.

Celles qui affirment que le désir du mâle appartient au monde de l'animalité, que la sexualité des femmes tend naturellement vers celui de la civilisation ; la croyance selon laquelle les zones les plus développées du cerveau de la femme, celles qui régissent la prévoyance et la maîtrise de soi, ont été conçues par l'hérédité pour dompter habilement la libido ; la prémisse selon laquelle le lien émotionnel constitue pour la femme un aphrodisiaque puissant remontant à la préhistoire ; l'idée que l'éros féminin rend la femme gardienne prédestinée, sinon imparfaite, de la monogamie... Quelles vérités pourraient bien voir le jour, s'épanouir, si on continue à nous asséner de tels articles de foi ?

Finkel et Eastwick ont organisé quinze séances de speed-dating réunissant trois cent cinquante hommes et femmes. Dans la moitié de ces réunions, ce sont les hommes qui ont pris l'initiative des opérations. Dans le reste, chaque fois que la clochette retentissait, ce sont les femmes qui se déplaçaient vers le partenaire suivant. Ce simple changement de protocole,

répété pendant toute la durée de la session, suffisait à renverser les rôles amoureux traditionnels. Comme si Deidrah, la guenon tombeuse de rhésus mâles, avait fait un clin d'œil aux organisateurs.

Ceux-ci avaient demandé aux participants non seulement de valider leur rendez-vous par un oui ou un non au bout des quatre minutes mais d'évaluer leur attirance sexuelle pour chacun des partenaires.

Les résultats sont sans appel. La structure sociale – et peut-être un facteur inhérent au corps dans l'acte de la prise d'initiative – transformait les perceptions, les décisions, l'éros. De manière surprenante, mais pourtant indiscutable, le changement s'était imposé immédiatement et sans contestation. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes. Lorsque c'étaient les femmes qui prenaient l'initiative, elle répondaient oui aussi souvent, et avec la même absence de discrimination, que les hommes. Quand elles avaient la liberté de se déplacer dans la salle, en charge de l'approche, leur évaluation du désir rivalisait avec celle des hommes. Avec la même intensité. Dès que l'on change les règles, une réalité nouvelle apparaît au grand jour et cesse d'être un mirage inaccessible.

LECTURES

Cet ouvrage est étayé par de multiples lectures. Mes étagères en abritent plusieurs centaines, depuis l'analyse coûts-bénéfices de la motivation érotique proposée par Richard Posner dans *Sex and Reason*, en passant par la réinterprétation freudienne de Karen Horney, *La psychologie de la femme*, par la collection de biographies de sexologues, « How I Got into Sex », par le récit de sa métamorphose de femme en homme de Max Wolf Valerio, *The Testosterone Files*, et par une cohorte d'ouvrages et de guides allant du pragmatique au spirituel. Dans cette liste de livres utiles, j'ai inclus quelques ouvrages qui se rapportent directement au sujet évoqués dans ces pages, mais aussi des publications universitaires reprenant les thèmes développés dans les divers chapitres (bien que mes connaissances acquises grâce à ces sources aient été rapidement dépassées par mes conversations avec les chercheurs) ; ces notes permettront de s'aventurer plus avant dans le labyrinthe de la science sexuelle qui est devenue mon territoire depuis plus de huit ans.

Citons tout d'abord :

Meredith Chivers, dont les travaux figurent dans les chapitres Un, Deux et Six. (Toujours scrupuleuse – à la fois sexologue audacieuse et statisticienne prudente –, elle m'a prié de noter que la comparaison des réactions à un inconnu et à

une personne proche dans le chapitre Deux repose sur des variations de standard plutôt que sur des valeurs absolues.)

Les études qui nous intéressent sont, par date de publication :

Chivers M. L. & Timmers A. D. (2012). Les effets du genre et de la relation sur les réactions des organes génitaux féminins et masculins à l'écoute de récits audio, et les commentaires sexuels subjectifs. *Archives of Sexual Behavior*, 41, 187-197.

Chivers M. L., Seto M. C., Lalumière M. L., Laan E., & Grimbos T. (2010). Correspondances entre les mesures génitales et subjectives d'excitation sexuelle chez les femmes et les hommes : une méta-analyse. *Archives of Sexual Behavior*, 39, 5-56.

Suschinsky K., Lalumière M. L. & Chivers M. L. (2009). Différences sexuelles dans des modèles d'excitation sexuelle : artifice d'évaluation ou phénomène réel ? *Archives of Sexual Behavior*, 38, 559-573.

Chivers M. L., Seto M. C. & Blanchard R. (2007). Différences selon le genre et l'orientation sexuelle dans la réaction à des activités sexuelles selon le genre des acteurs de films à caractère sexuel. *Journal of Personality and Social Psychology*, 93, 1108-1121.

Chivers M. L. & Bailey J. M. (2005). Une différence sexuelle dans des situations qui entraînent l'excitation sexuelle. *Biological Psychology*, 70, 115-120.

Chivers M. L., Rieger G., Latty E. & Bailey J. M. (2004). Une différence sexuelle dans la spécificité d'une excitation sexuelle. *Psychological Science*, 15, 736 -744.

Travaux de Terri Fisher et Terri Conley cités dans le chapitre Deux :

Alexander M. G., Fisher T. D. (2003). Vérité et conséquences : Utilisation du tunnel pour l'examen des différences sexuelles dans les récits sexuels. *Journal of Sex Research*, 40, 27-35.

Fisher T. D. (en préparation). Rôles, genres et pression en vue de l'exactitude des témoignages : le tunnel modifie les différences de genre en matière de comportement sexuel mais pas en matière de comportement non sexuel. *Sex Roles*.

Conley T. D. (2011). Comment est perçue la personnalité du solliciteur et différences entre les genres dans la réponse aux sollicitations sexuelles avec des inconnus. *Journal of Personality and Social Psychology*, 100, 309–329.

En ce qui concerne le chapitre Trois, et pour poursuivre l'étude de la sexualité féminine dans l'Histoire depuis l'époque classique – du moins sur la façon dont cette sexualité féminine a été perçue –, la thèse de Thomas Laqueur pourrait s'avérer indispensable :

Laqueur T. (1990). *Making sex: body and gender from the Greeks to Freud*. Cambridge, Harvard University Press.

Faramerz Dabhoiwala explore les transformations sexuelles et sociétales des XVII^e et XVIII^e siècles, étudie un large éventail de facteurs culturels ayant contribué à l'image de la femme aux XIX^e, XX^e et au début du XXI^e siècle, considérée comme le moins libidineux des deux genres :

Dabhoiwala F. (2012). *The origins of sex: a history of the first sexual revolution*. New York: Oxford University Press.

Nancy Cott s'est attachée à l'analyse d'une perspective victorienne de la femme :

Cott N. (1978). Absence de passion : une interprétation de l'idéologie victorienne de la sexualité, 1790-1850. *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 4, 219-236.

Les travaux de David Buss sont essentiels pour aborder la conception de la psychologie évolutionniste de la sexualité, et Louann Brizendine en propose une introduction intéressante :

Buss D. M. (1995). *The evolution of desire: strategies of human mating*. New York: Basic Books.

Buss D. M. & Schmitt D. P. (1993). Théorie des stratégies sexuelles : une perspective évolutionniste sur les rapports entre genres. *Psychological Review*, 100, 204-232.

Brizendine L. (2006). *The female brain*. New York: Broadway Books.

Les programmes d'éducation sanitaires cités dans le chapitre Trois sont tirés de brochures publiées par Choosing the Best Publishing d'Atlanta, Georgia, et par le Center for relationship

education de Denver, Colorado. Chacune de ces institutions a révisé récemment certaines de ses assertions, mais continue d'affirmer par exemple que « les hommes réagissent sexuellement à ce qu'ils voient, tandis que les femmes réagissent à ce qu'elles entendent et à ce qu'elles ressentent. »

Le Chapitre Quatre est consacré principalement aux recherches de Kim Wallen et de Jim Pfaus ; Jim Pfaus souligne pour sa part l'importance des expériences menées par Raul Paredes :

Wallen K. & Rupp H. A. (2010). L'intérêt des femmes pour des stimuli sexuels visuels varie selon les phases de leur cycle menstruel à la première présentation et laisse augurer de leur intérêt pour les stimuli suivants. *Hormones and Behavior*, 57, 263-268.

Rupp H. A. & Wallen K. (2007). Différences entre les genres lors de présentation de stimuli sexuels : étude des mouvements oculaires chez les hommes et les femmes. *Hormones and Behavior*, 51, 524-533.

Wallen K. (2000). *Entreprise à risque : contexte social et modulation hormonale du désir sexuel chez les primates*. K. Wallen & J. Schneider (éditeurs).

Reproduction in context: social and environmental influences on reproductive physiology and behavior (pp. 289-323). *Cambridge: MIT Press*.

Wallen K. (1990). Désir et aptitude : Hormones et régulation des comportements sexuels de la femme. *Neuroscience and*

Biobehavioral Reviews, 14, 233-241.

Wallen K. (1982). L'influence de l'état hormonal de la guenon sur le comportement sexuel du singe rhésus varie selon l'espace réservé à l'interactivité sociale. *Science*, 217, 375-377.

Pfaus J. G., Kippin T. E., Coria-Avila G. A., Gelez H., Afonso V. M., Ismail N. & Parada M. (2012). Qui, quoi, où, quand (et peut-être même pourquoi) : comment l'expérience de la récompense sexuelle est liée au désir, à la préférence et à la performance sexuelle. *Archives of Sexual Behavior*, 41, 31-62.

Georgiadis, J. R., Kringelbach M. L. & Pfaus J. G. (2012). Le sexe ludique : une synthèse de neurobiologie humaine et animale. *Nature Reviews Urology*, 9, 486 -498

Pfaus J. G., Wilkins M. F., diPietro N., Benibgui M., Toledano R., Rowe A. & Crouch M. C. (2010). Effets d'inhibition et de désinhibition de stimulants et de dépresseurs psychomoteurs sur le comportement sexuel des rats mâles et femelles. *Hormones and Behavior*, 58, 163-176.

Pfaus J. G. (2009). Chemins du désir sexuel. *Journal of Sexual Medicine*, 6, 1506-1533.

Pfaus J. G., Giuliano F. & Gelez H. (2007). Le Bremelan : Vue d'ensemble des effets pré-cliniques de la molécule sur les fonctions sexuelles de la femme. *Journal of Sexual Medicine*, 4, 269 -279.

Martinez I. & Paredes R. G. (2001). Seul l'accouplement libre est bénéfique chez les rats des deux sexes. *Hormones and Behavior*, 40, 510-517.

Paredes R. G. & Vasquez B. (1999). Que préfèrent les rates en matière de sexe ? L'accouplement libre. *Behavioural Brain Research*, 105, 117-127.

L'élément narcissique dans la libido féminine, la prévalence des fantasmes de viol, ainsi que les sujets abordés dans les chapitres Cinq et Six sont explorés plus amplement dans :

Sims K. E. & Meana M. (2010). Pourquoi la passion décline-t-elle ? Une étude qualitative des causes possibles attribuées par des femmes au déclin du désir sexuel. *Journal of Sex and Marital Therapy*, 36, 360-380.

Lykins A. D., Meana M. & Strauss G. P. (2008). Différences entre les genres sur l'attention visuelle à des stimuli érotiques et non érotiques. *Archives of Sexual Behavior*, 37, 219-228.

Young-Bruehl E. (éditeur) (1990). *Freud on women: a reader*. New York: W. W. Norton.

Klein M. (1975). *Envy and gratitude and other works, 1946-1963*. New York: Delacorte Press/S. Lawrence.

Critelli J. W. & Bivona J. M. (2008). Les fantasmes érotiques de viol chez la femme : évaluation de la théorie et des recherches. *Journal of Sex Research*, 1, 57-70.

Meston C. M. & Frohlich P. F. (2003). L'amour qui fait peur : la domination du partenaire modère le transfert de l'excitation induite par les montagnes russes. *Archives of Sexual Behavior*, 32, 537-544.

Fedoroff J. P., Fishell A. & Fedoroff B. (1999). Plusieurs cas de femmes souffrant de troubles paraphiliques. *The Canadian Journal of Human Sexuality*, 8, 127-140.

Le thème de la monogamie abordé dans le chapitre Sept s'appuie principalement sur le *DSM, le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. À l'époque de la rédaction de ce livre, j'ai pris comme référence la Quatrième Édition, texte révisé, Arlington, Va: American Psychiatric Association. La cinquième édition (le DSM-V doit être publiée lors de la parution de ce livre.

Afin de comprendre l'importance des changements apportés à la libido féminine qui ont été incorporés à cette nouvelle édition, il pourrait être utile d'étudier les éditions précédentes en remontant au moins jusqu'à celles du *DSM-III* de 1980. À noter que l'une des nouveautés de la dernière version concerne la substitution de l'expression « intérêt sexuel » par « désir sexuel ». Sur ce sujet, et parmi d'autres, la thèse de Basson relative à des décisions cognitives, hors du champ de la libido, plutôt que dépendantes d'une pulsion érotique, est érigée en norme de la féminité. Pour un examen exhaustif des termes employés par le *DSM-V* et les théories attenantes, voir :

Brotto L. A. (2010). Le critère de diagnostic du DSM relatif aux troubles d'une hyperactivité de la libido féminine. *Archives of Sexual Behavior*, 39, 221-239.

L'ouvrage ci-dessous propose d'autres perspectives sur le thème du chapitre Sept de ce livre :

Basson R. (2003). Modèles bio-psychosociaux de la réaction sexuelle de la femme : applications pour la gestion de « troubles de la libido ». *Sexual and Relationship Therapy*, 18, 107-115.

Basson R. (2000). Réactions sexuelles de la femme : un modèle différent. *Journal of Sex and Marital Therapy*, 26, 51-65.

Brotto L. A., Erskine Y., Carey M., Ehlen T., Finlayson S., Heywood M., Kwon J., Mcalpine J., Stuart G., Thomson S. & Miller D. (2012). Une brève intervention sur le comportement cognitif fondé sur l'attention améliore le fonctionnement sexuel, préférable au contrôle par liste d'attente des femmes souffrant de cancer gynécologique. *Gynecological Oncology*, 125, 320-325.

Brotto L. A., Basson R. & Luria M. (2008). L'intervention d'un groupe psychoéducatif reposant sur l'attention appliquée à des femmes souffrant d'un déclin libidinal. *Journal of Sexual Medicine*, 5, 1646 -1659.

Brotto L. A., Heiman J. R., Goff B., Greer, B., Lentz G. M., Swisher E., Tamimi H. & Blaricom A. V. (2008). Une intervention psychoéducatrice, intervention sur des désordres sexuels chez des femmes atteintes de cancer gynécologique. *Archives of Sexual Behavior*, 37, 317-329.

Hrdy S. B. (2000). Le nombre optimal de pères : évolution, démographie et histoire dans la formation du partenaire idéal. *Annals of New York Academy of Sciences*, 907, 75-96.

Hrdy S. B. (1997). Pour élargir la conscience de Darwin : Sexualité féminine et les origines pré-hominidés du patriarcat. *Human Nature*, 8, 1-49.

Hrdy S. B. (1981). *The Woman That Never Evolved*. Cambridge, Harvard University Press.

Hrdy S. B. (1979). Infanticide parmi les espèces animales : bilan, classification et examen des implications relatives aux stratégies de reproduction des femelles. *Ethology and Sociobiology*, 1, 13-40.

Zeh J. A., Newcomer S. D. & Zeh D. W. (1998). Des femelles polyandriques sélectives à l'égard de leurs partenaires précédents. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 95, 13732-13736.

Diamond L. M. (2008). *Sexual Fluidity : understanding women's love and desire*. Cambridge, Harvard University Press.

Sur les diverses thèses antagonistes concernant l'orgasme féminin – que l'on trouvera dans le chapitre Huit – et pour parfaire ses connaissances, voir les pages du *Journal of Sexual Medicine* :

Jannini E. A., Rubio-Casillas A., Whipple B., Buisson O., Komisaruk B. R. & Brody S. (2012). L'orgasme féminin : un, deux, plusieurs. *Journal of Sexual Medicine*, 9, 956 -965.

On s'intéressera également au guide plus pragmatique rédigé par Barry Komisaruk et Beverly Whipple sur l'art et la science

de la jouissance :

Komisaruk B. R., Beyer-Flores C. & Whipple B. (2006). *The Science of Orgasm*. Baltimore: John Hopkins University Press.

En ce qui concerne l'histoire récente des aphrodisiaques à l'usage des femmes, évoquée dans le chapitre Neuf, j'ai utilisé des sources tirées des innombrables conversations avec des experts dans ce domaine ; mais la presse grand public s'est longuement étendue sur ces échecs et une recherche rapide sur Internet en entrant le nom des substances, d'*Intrinsa* au *Libigel* en passant par le *Bremelanotide* et la *Flibansérine*, fournira une manne d'informations complémentaires.

Au sujet du speed-dating et des rencontres amoureuses :

Finkel E. J. & Eastwick P. W. (2009). Des normes sociales arbitraires et de leur influence sur les différences sexuelles en matière de sélectivité amoureuse. *Psychological Science*, 20, 1290-1295.

REMERCIEMENTS

Sans les voix et les témoignages des nombreuses femmes qui m'ont confié les secrets de leur vie érotique, je n'aurais pas réussi à écrire ce livre. Je suis infiniment redevable à celles dont j'ai retranscrit les récits et à toutes les autres qui ont nourri mes réflexions. Je suis également reconnaissant à tous les chercheurs et cliniciens qui m'ont éclairé avec patience. En plus de ceux que j'ai nommés au fil de l'ouvrage, il faut mentionner ici Kelly Allers, Monica Day, Ann d'Ercole, Leonard Derogatis, Muriel Dimen, Katherine Frank, Irwin Goldstein, Bat Sheva Marcus, Margaret Nichols, Adam Safron, Michael Sand et Claire Chang qui ont généreusement partagé leur temps et leurs perspectives avec moi.

J'ai eu tout au long de ma carrière la chance d'avoir pour agent Suzanne Gluck, que je remercie chaleureusement, ainsi que Eve Atterman, Rafaella de Angelis, Tracy Fisher et Alicia Gordon de William Morris Endeavour.

J'ai eu en la personne de Lee Boudreaux, mon infatigable et talentueux éditeur, un guide exceptionnel. Je dois à Dan Halpern, Tina Andreadis, Tamara Arellano, Rachel Elinski, Mark Ferguson, Erin Gorham, Georgia Maas, Karen Maine, Michael McKenzie, Allison Salzman, Benjamin Tomek et Craig Young, le bonheur d'avoir été accueilli et publié chez Ecco/HarperCollins.

C'est à Ilena Silverman, mon éditrice avisée au *New York Times Magazine*, que ce livre doit d'avoir connu sa première

publication partielle. Qu'elle en soit remerciée, ainsi qu'Hanna Rosin et avant tout le blog Slate's Double X.

J'ai reçu de la part de mes amis Samantha Gillison, John Gulla, William Hogeland, George Packer, Ayesha Pande, Roland Kelts, Elizabeth Rubin, Laura Secor, Ann Sikora et Tom Watson, les conseils judicieux, l'humour indispensable et l'énergie bienfaisante pour mener à bien ce projet.

Merci à mon père, ce roc infallible – les mots ne traduiront jamais assez ma reconnaissance.

Nancy Northup, la mère de mes enfants et mon ex-épouse, a toujours eu foi en moi depuis le début de ce projet et a soutenu, par ses compétences légales et politiques, la validité des explorations psychologiques et intellectuelles contenues dans ces pages.

Enfin merci à mes enfants, qui ne sont plus des enfants aujourd'hui, Natalie et Miles. Ce sont les esprits pour lesquels je me dois d'être à la hauteur désormais, ce sont les battements de cœur qui me font avancer chaque jour.